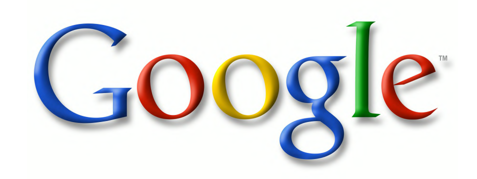



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



GEOFFROI RUDEL

ou

Le Troubadour.

OUVRAGES DE M. DE LANTIER,

QUI SE TROUVENT CHEZ LE MÊME LIBRAIRE.

VOYAGE D'ANTENOR EN GRÈCE ET EN ASIE, avec des notions sur l'Égypte; manuscrit grec trouvé à Herculanum, traduit par M. DE LANTIER; seizième édition; 6 vol. in 18, ornés d'une carte et de 6 jolies figures d'après les nouveaux dessins de M. Chasselat; 1824. 7 fr. 50 c.

LE MÊME OUVRAGE, imprimé sur grand-raisin fin 12 fr.

On a tiré un petit nombre d'exemplaires sur grand-raisin vélin, fig. avant et avec la lettre. 24 fr.

LE MÊME, en 3 vol. in 8, avec de belles fig., dessins de M. Chasselat, quinzième édition. 18 fr.

LE MÊME, papier vélin, figures avant la lettre. 36 fr.

LES VOYAGEURS EN SUISSE, 3 vol. in-8, avec portrait; deuxième édition. 18 fr.

LE VOYAGE EN ESPAGNE du chevalier Saint-Gervais, officier français, et les événemens de son voyage; 2 vol. in-8, fig., deuxième édition. 12 fr.

CONTES en vers et en prose, 3 vol. in-8, figures. 11 fr.

Nota. Le tome troisième se vend séparément, 3 fr.

CORRESPONDANCE DE SUZETTE-CÉSARINE D'ARLY, 2 vol. in-8. 10 fr.

LA MÊME, 3 vol. in-12. 7 fr. 50 c.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT, RUE JACOB, N° 24.

Geoffroi Rudel.



Beau Chevalier dites nous votre nom ?
Je suis Rudel, troubadour de Provence,
Et je reviens, du siège de Valence.

Publié par Arthus Bertrand à Paris.

Geoffroi Rudel

OU

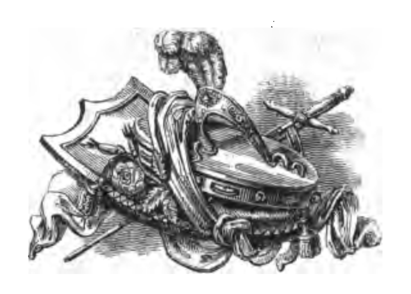
LE TROUBADOUR,

POËME EN HUIT CHANTS,

Par M. de Lantier,

CHEVALIER DE SAINT-LOUIS, MEMBRE DE L'ACADÉMIE
DE MARSEILLE, ETC.

Orné d'une jolie Figure.



Paris,

CHEZ ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

MDCCCXXV.

A Madame

Césarine de Magallon.

O vous qui sans efforts, sans projets savez plaire,
Par vos rares vertus, vos graces, votre esprit,
Protégez d'un regard ma Muse téméraire
Qu'un espoir dangereux, qu'un vain songe enhardit;
Semblable au doux lever d'une brillante aurore,
Un regard de vos yeux annonce un très-beau jour:
Sous cet auspice heureux, mais timides encore,
Allez, partez mes vers, j'attends votre retour.

Si, de la vérité répétant le langage,
J'ai peu dissimulé la vile ambition,
La cruauté, les mœurs des prêtres de Sion
Dans ces temps malheureux qu'on nomme le vieux âge,
J'ai du moins de lauriers, dans mon vers pur et sage,
Couronné la vertu, belle divinité
Dont l'univers entier, dont l'homme encor sauvage
Entend la voix, chérit l'heureuse austérité.

GEOFFROI RUDEL.

CHANT PREMIER.

Ah! quelle muse, ou plutôt quel démon
M'a d'un poëme inspiré la manie?
Je jouissais d'un sommeil si profond!
J'étais si bien! mon innocente vie,
Comme un ruisseau sur la molle prairie,
Coulait sans bruit; je vivais sans penser,
Ou bien plutôt je ne pensais qu'à vivre,
A profiter, sans plumes et sans livre
D'un jour qui fuit et qui va s'éclipser.
Adieu repos, adieu sage incurie:
Ah! trop heureux qui, caché loin du bruit,

Le jour repose et dort toute la nuit!
Dis-moi du moins, savante Polymnie,
Sur quel laurier le chantre de Médor
Et d'Angélique a suspendu sa lyre;
Sur l'Hélicon chacun la cherche encor;
Nul ne la trouve, aucun ne sait qu'en dire.
Et moi chétif, loin du Pinde aujourd'hui,
Pour y monter quel sera mon appui?
O Césarine! aimable enchanteresse!
Oui, c'est à toi qu'en ce jour je m'adresse.
Ma muse éprise au seul bruit de ton nom,
Croit respirer tous les feux d'Apollon.
Qu'un autre exalte en son heureux délire,
Tes yeux charmants, tes graces, ton sourire,
Ta taille svelte et ton air enchanteur;
Pour moi, je veux, avec même candeur,
Louer ici la beauté de ton ame,
Ton cœur sensible et doux et généreux,
Que l'amitié, que le devoir enflamme;
Et ton esprit, ce beau présent des cieux,

Vif, pénétrant, aussi juste qu'aimable.
O Césarine! écoute mes concerts;
Soutiens ma voix, et répands sur mes vers
De tes attraits le charme inexprimable.

On ne peut trop des galants troubadours
Se rappeler les mœurs et les beaux jours;
Ils étaient nés pour les arts et la gloire,
Pour être aimés, pour chanter leur victoire;
Brillants d'esprit, mais moins forts de raison,
Sabbat, sorciers, songe, apparition
Et revenants remplissaient leur histoire;
Ils se faisaient une religion,
Se confessaient, observaient le carême
Exactement; et par un doux système,
Mêlaient l'amour à la dévotion.
Alors la cour du comte de Provence,
Du gai savoir, de la magnificence,
Des doux plaisirs, des muses, de l'amour
Et des festins était l'heureux séjour.

Tout chevalier avait là son amie,
Et chaque belle avait son doux ami
Qui recevait, pour prix d'une élégie,
D'une sirvente ou d'une bergerie,
Le don heureux d'amoureuse merci.
Geoffroi Rudel troubadour, né messire,
Dans cette cour parut dès son printemps;
Son père avait, dès ses plus jeunes ans,
Mis dans ses mains l'épée avec la lyre,
Et lui montrait, en l'enseignant à lire,
Le gai savoir, la rime et ses détours.
Dame Gertrude, en sage et tendre mère,
Du catéchisme, et de Dieu fils et père,
D'Ève, d'Adam lui parlait tous les jours.
Le jeune élève, esprit vif et facile,
Fit des progrès rapides, étonnants,
Versifiait comme un petit Virgile,
Chantait l'amour à l'âge de dix ans.
Ainsi l'on voit la tendre Philomèle
Bien jeune encore, essayer dans les bois,

Au temps des fleurs, à la saison nouvelle,
Le chant d'hymen, et sa naissante voix.
Rudel avait une figure aimable,
De beaux yeux noirs, une voix agréable;
Il adorait le sexe féminin;
Et croyait voir dans les traits d'une femme,
Je ne sais quoi de pur et de divin;
Surtout l'objet qui régnait sur son ame,
Lui paraissait un ange, un séraphin:
Facile erreur, si pourtant c'en est une,
Qui naît du cœur, aux vrais amants commune.
Combien de fois, en voyant tes beaux yeux,
Tes doux attraits, aimable Césarine,
Je pensai voir une fille des cieux,
Ou la Psyché que la fable imagine!
Rudel à peine entré dans ses beaux ans,
Cherchait l'amour sans le trouver encore.
Besoin d'aimer est un vent du printemps
Dont la chaleur dans l'ame fait éclore
Nouveaux désirs et nouveaux sentiments.

Pour retarder sa marche et le voir mieux.
Mais tou-à-tcoup, au détour d'une rue,
Un vieux chariot la dérobe à sa vue.
Rudel demeure immobile, incertain;
Le laboureur du sauvage Apennin
Qui tout-à-coup en menant sa charrue
Voit du soleil une éclipse imprévue,
Et la nuit sombre arriver à midi,
Pâlit, s'étonne et semble anéanti:
Tel fut Rudel, lorsqu'à son œil ravi
On enleva cette beauté si chère;
Mais revenu de son émotion,
Il demanda sa demeure et son nom.
François Vidal est le nom de son père;
Un vieux château non bien loin de Salon,
De ses aïeux édifice gothique,
Était l'asyle où vivait ce baron,
Peu chargé d'or, mais de noblesse antique.
Vidal savait le Crédo, le Pater,
Tout ce qu'apprend un brave gentilhomme;

Il avait fait le voyage de Rome,
Signait son nom, courait le loup, le cerf,
Et servait Dieu par crainte de l'enfer.
Au prompt départ de cette belle Isaure,
Le troubadour plus amoureux encore,
Resta long-temps immobile et rêveur;
Mais revenant de sa longue stupeur,
Il veut aller à Salon le soir même,
Sous le balcon du jeune objet qu'il aime,
Lui déclarer les tourments de son cœur;
Et quand la nuit d'étoiles couronnée
Vint annoncer la fin de la journée,
Il partit d'Aix, à pied, secrètement,
Portant en main son épée et sa lyre;
Et dans sa route, épris d'un beau délire,
Il fait des vers qu'il chante en arrivant;
Caché dans l'ombre, au bas d'une fenêtre
Du beau château de cet objet chéri,
Qui lors dormait ou qui veillait peut-être,
Car à cet âge on a plus d'un souci.

PREMIER COUPLET.

Tantôt dans une sainte église
J'ai vu la rose unie au lis,
Et j'ai cru voir dans ma surprise,
Un des anges du paradis.
Le ciel créa la belle Isaure
Pour embellir ces lieux charmants;
Ainsi qu'on voit la jeune Flore
Orner la terre au doux printemps.

DEUXIÈME COUPLET.

Belle Isaure, ouvre la paupière,
Vénus recommence son cours;
Viens, viens jouir de sa lumière,
C'est la planète des amours.
Parais, la nuit sera plus belle,
Tes yeux ranimeront les fleurs,
Et la sensible Philomèle
Redoublera ses sons flatteurs.

Ce jeune amant tourmente en vain sa lyre,
La belle Isaure ou dormait ou feignait;

Mais il s'enflamme et sa muse l'inspire;
Il chante encore un troisième couplet.

TROISIÈME COUPLET.

Éveille-toi, ma douce amie,
Ne crains pas les regards jaloux;
Quand tout dort, dort aussi... L'envie,
Et l'Amour seul veille pour nous.

Isaure enfin paraît à sa fenêtre
Et dit tout bas : « Si vous m'aimez d'amour,
Il faut vraiment vous faire mieux connaître,
Et je pourrai vous aimer à mon tour.
— Accordez-moi la faveur de m'entendre,
Je vous dirai ma famille et mon nom.
—Eh bien, demain, quand vous verrez descendre
Le beau soleil au bord de l'horizon,
Au bois voisin allez vite m'attendre;
Je m'y rendrai; la fidèle Jenni
Suivra mes pas. Cependant, bel ami,
Éloignez-vous, car le jour va paraître;

J'entends déja le chant du coq; adieu:
Soyez fidèle à l'amour comme à Dieu. »
Isaure alors referme sa fenêtre.
Rudel d'espoir et d'amour enivré,
Comme un rocher long-temps reste immobile,
Les yeux toujours attachés sur l'asile
Où respirait cet objet adoré.
Mais l'air s'agite, et le Zéphire au monde
Vient annoncer que Phébus sort de l'onde.
Un trait parti des bords de l'Orient
Remplit les cieux d'une lumière immense.
Tout se réveille, et le dieu qui s'avance
Chasse la nuit et monte triomphant.
Rudel alors dans le prochain village
Entend l'airain dont le timbre sacré,
Au point du jour, sonnait selon l'usage,
Pour annoncer la messe du curé.
Rudel y court; car sa mère Gertrude,
Qui tous les jours deux messes entendait,
Dévotement lui donna l'habitude

D'en ouïr une et plus s'il le pouvait;
Ce que son fils rarement oubliait.
Rudel à temps arrive dans l'église,
Entend la messe et puis un beau sermon
Que le curé fit avec onction,
Sur le péché qu'on nomme gourmandise;
Puis, invité par ce pasteur pieux,
Il se rendit dans son saint presbytère
Pour déjeuner et boire du vin vieux
Qu'il conservait comme un saint reliquaire.
Le repas fait, Rudel dans un bon lit
Alla chercher un repos salutaire.
Le doux sommeil à sa voix descendit
Pour lui fermer doucement la paupière;
Et le curé, fidèle à son devoir,
Courut chanter et vêpres et complies,
Et puis revint dans son heureux manoir,
Du dieu du vin chanter les litanies.
O temps heureux de la dévotion,
Où le clergé dans sa philosophie

Savait unir aux douceurs de la vie
Tous les devoirs de la religion !
Et cependant déclinait la journée,
Et de Vesper l'étoile fortunée
Amena l'heure où l'amour attendait
L'heureux Rudel dans un joli bosquet.
Il prend congé de ce huitième sage;
Et plus léger qu'un cerf que l'on poursuit,
Au rendez-vous arrive avant la nuit.
Bientôt accourt sous le même feuillage,
Isaure avec sa fidèle Jenni,
Fille d'honneur, qui gardant aujourd'hui
Le souvenir de sa belle jeunesse,
Après avoir montré mainte faiblesse,
Compatissait aux faiblesses d'autrui.
D'Anacréon que n'ai-je ici la lyre!
Je vous dirais, imitant ses accents,
L'enchantement, le trouble, le délire
Et l'embarras de ces jeunes amants.
La belle Isaure écoutait en silence,

Baissant les yeux et rouge d'innocence,
Les doux propos du tendre troubadour;
Puis, moins timide, et d'une ame ingénue,
Elle avoua le trouble qu'à son tour
Elle sentit à sa première vue.
Rudèl de joie et d'amour transporté,
Jure à ses pieds une flamme éternelle.
—«J'aime à vous croire, oui, vous serez fidèle:
Tromper mon cœur ce serait cruauté.
—Que dites-vous? ah! trop aimable Isaure,
Mon cœur épris vous aimera d'amour,
Tant qu'on verra la jeume et belle Aurore
Après la nuit nous ramener le jour.
—Et moi, Rudel, je promets à mon tour
De vous aimer tant qu'au bois Philomèle
Du beau printemps chantera le retour,
Et les plaisirs de la saison nouvelle.»
Bien plus encore eût duré l'entretien,
Car les amants ensemble sont si bien!
Si du château la cloche héréditaire

N'eût appelé chacun à la prière;
Car c'était l'heure où le baron son père,
Dès que brillait l'étoile de la nuit,
Avec ses gens récitait le rosaire.
Ce bon seigneur devait, à ce qu'on dit,
Ce saint usage à Berthe, sa grand'mère,
Morte en odeur de grande sainteté.
La bonne alors dit avec dignité:
« Mes chers enfants, il faut de la prudence;
Séparez-vous, il en est temps, je pense;
Vous vous direz le reste une autre fois. »
Las! il fallut écouter cette voix
Et se quitter; mais quel nœud les enchaîne!
Ils font un pas, un autre les ramène.
Un seul instant a duré leur bonheur;
Ils ont encor vingt pensers sur le cœur.
Rudel promet à son aimable Isaure
De revenir dans ce même bosquet,
Deux jours après, à la seconde aurore,
Devers le soir, quand l'ombre descendrait.

Et cependant fuyait l'heure légère,
Et ces amants parlaient, parlaient toujours.
Alors Jenni prenant un ton sévère,
Entraîne Isaure et finit leurs discours.
Rudel resté dans ce bois solitaire,
Seul, sans témoin que le globe argenté
Qui du soleil emprunte sa clarté,
Reprend sa lyre, et d'une voix sonore,
Fait ses adieux aux nymphes de ce bois,
Puis à Pomone, à la riante Flore.
« O vous, dit-il, heureuses mille fois,
Vous habitez les mêmes lieux qu'Isaure,
Vous l'entendez, la voyez chaque jour,
Belle, semblable à la sœur de l'Amour!
Heureux ruisseaux qui baignez la prairie,
Que votre sort, hélas! me paraît doux!
Ah! que ne puis-je, à ses pieds comme vous,
Voir s'écouler chaque heure de ma vie! »
L'astre du jour sortant du sein de l'eau,
Déja venait annoncer sa présence,

Lorsque Rudel songe, dans sa prudence,
A s'éloigner de cet heureux château,
Du jeune Amour, des Graces doux asile.
Soudain il part, marche d'un pas agile,
Chante en chemin quelque couplet nouveau.
Bientôt il voit, à travers le jour sombre,
Du mouvement, des gens cachés dans l'ombre
D'un bois voisin ; il s'avance, il entend
Les cris plaintifs d'une voix suppliante.
«Grand Dieu, dit-il, une femme est souffrante!»
A son secours il vole au même instant ;
Mais, ô surprise! un homme se présente,
Qui d'une voix terrible et menaçante
Lui crie : «Arrête et fuis, qui que tu sois,
Ou chèrement tu paîras ton audace.»
Rudel répond : «Je brave ta menace.»
Et sans délais il entre dans le bois.
Tout aussitôt un grand combat commence ;
Le fer se choque, il brille, et la fureur
Des deux rivaux enflamme la valeur.

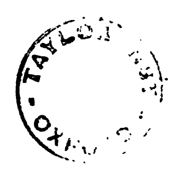
Rudel attaque et pare avec prudence.
Plus emporté, mais non moins vigoureux,
L'autre néglige et l'art et la défense.
Enfin Rudel, plus calme et plus heureux,
Frappe de mort son terrible adversaire,
Qui veut encor combattre; mais soudain
Sanglant, il tombe et rougit la poussière.
Rudel gémit; mille fois plus humain
Que le féroce et redoutable Achille,
Qui d'un héros égorgé de sa main
Traîna le corps tout autour de la ville.
Rudel qui voit derrière un pin touffu
Un homme encor, sur lui se précipite;
Mais celui-ci de cervelle pourvu,
Crut plus sensé de s'enfuir au plus vite.
Débarrassé de ces hommes pervers,
Le preux Rudel s'avançant vers la dame
Qui gémissait, versait des pleurs amers,
A Dieu souvent recommandait son ame,
L'aborde et dit: « Rassurez-vous, madame,

Vous n'avez plus dans ce lieu d'ennemi,
Mon bras heureux l'a privé de la vie.
— Grand Dieu, dit-elle, ayez pitié de lui!
Allez lui dire, hélas! je vous supplie,
Que je le plains, qu'Isabelle aujourd'hui
Voudrait que Dieu, ce Dieu qui nous l'ordonne,
Lui pardonnât comme je lui pardonne.»
Rudel, ému d'un ordre si touchant,
Alla soudain le redire au mourant,
Qui répondit: «Je suis un misérable,
Un grand pécheur; tant de bonté m'accable.
Hélas! le cœur chargé d'un noir levain,
Devant mon Dieu, mon juge souverain,
Je vais paraître; en son nom, je vous prie,
Confessez-moi; quand je sors de la vie,
Du paradis ouvrez-moi le chemin.»
Rudel ravi de ce pieux dessein,
S'assied sur l'herbe et lui prête l'oreille.
Que l'homme change à l'aspect du tombeau!
Ce chevalier si terrible la veille,

Était alors aussi doux qu'un agneau.
Bien des soupirs, des sanglots et des larmes,
De ses aveux interrompaient le cours.
Rudel calma, comme il put, ses alarmes,
Et l'assura par un pieux discours,
Que le péché devenait chose nulle,
Lorsqu'on avait un ferme repentir.
De *l'Absolvo* la puissante formule
Rendit son ame aussi blanche qu'un lis.
Je voudrais bien qu'un sage et prompt concile
Vînt rétablir l'usage de jadis,
Et que l'on pût, j'en vivrais plus tranquille,
Se confesser à l'un de ses amis [1]
Sitôt qu'à Dieu cet homme eut rendu l'ame,
Rudel pour lui dit un *De profundis;*
Et puis courut, d'un très-beau zèle épris,
Offrir son bras et son cœur à la dame.
« Quittons, dit-elle, un séjour si fatal,
Ramenez-moi, de grace, chez ma mère,
Qui se désole et pleure ma misère. »

Rudel alla détacher un cheval
(Du chevalier c'était tout l'héritage),
Le monte et prend cette belle avec lui.
Il part, galope, et, pendant le voyage,
Tâche en parlant d'adoucir son ennui.
Il lui disait : « Par quel malheur étrange,
Parmi les loups je trouve une brebis,
Ou bien plutôt je vois un si bel ange
Entre les mains de deux malins esprits ?
— Hélas ! dit-elle en soupirant encore,
Au doux lever d'une brillante aurore,
Peut-on du soir redouter l'avenir ?
A mon bonheur, souvenir plein de charmes !
L'hymen, l'amour, tout semblait concourir. »
Ainsi parlant, elle versait des larmes.
— Ah ! dit Rudel, ah ! cessez de gémir :
Alors qu'on a vos attraits en partage,
On doit encore espérer de beaux jours,
Et le printemps, malgré plus d'un orage,
Est la saison des fleurs et des amours.

— Preux chevalier, vous désirez, je pense,
Savoir de moi mes malheurs et mon nom;
Vous méritez toute ma confiance.
Je vois d'ici, dans un petit vallon,
Une chaumière, un toit humble et tranquille;
Du vrai bonheur sans doute c'est l'asile:
Descendons-y; j'ai besoin de repos.
Là, sans témoins que Dieu seul que j'atteste,
Je vous dirai quelle étoile funeste
Poursuit ma vie et cause tous mes maux.»
Nos voyageurs entrés dans la chaumière,
Crurent d'abord voir l'antique Baucis,
Ou son image; ardente est sa paupière,
Son corps voûté; blancs étaient ses sourcils,
Et par ses soins, son air, son zèle extrême,
De Philémon c'était l'épouse même.
Dès qu'elle vit ces deux hôtes nouveaux,
Elle quitta son siége et ses fuseaux;
Et, s'avançant vers eux d'un pas débile,
Vint leur offrir et son pain et son lait.



Son fils était allé vendre à la ville
Les œufs du jour, le beurre qu'elle a fait.
La voyageuse accepta le laitage
Qu'on lui servait dans un vase de bois;
Et puis ses yeux succombant sous le poids,
Elle appela, sur un lit de feuillage,
Le doux sommeil. Pendant qu'elle dormait,
D'un œil ravi Rudel la contemplait;
Tout à la fois voluptueux et sage,
Il admirait, non sans quelque soupir,
Ces traits charmants, cet élégant corsage,
Ce sein de lis, cette fleur du bel âge,
Qu'en voltigeant caressait le zéphyr.
Long-temps encor, les yeux sur cette belle,
Rudel aurait tâché de découvrir
Quelque beauté, quelque grace nouvelle;
Mais arriva l'instant de son réveil.
Ouvrant les yeux : « Présentement, dit-elle,
Je puis, après ce paisible sommeil,
Vous faire ici le récit très-fidèle

De mes malheurs. Je me nomme Isabelle;
François Rambaud mon père était seigneur,
Auprès d'Albi, d'un château magnifique;
J'ai vu le jour dans cet asile antique.
O souvenir toujours cher à mon cœur!
Fille adorée, au sein de l'opulence,
J'ai vu couler les jours de mon enfance,
Et je marchais sur un chemin de fleurs.
Mais tout-à-coup un orage terrible
Sur ma patrie exerça ses fureurs,
Renversa tout, et le deuil et les pleurs
Vinrent couvrir ce séjour si paisible.
Rappelez-vous la désolation,
Ces jours d'horreur où l'église romaine,
Sous les dehors de la religion,
Dans nos climats voisins de l'Aquitaine,
Porta la guerre et promena la mort.
Un vil légat, et Simon de Montfort,
Chef de parti, satellite de Rome,
Lâche hypocrite, habile général,

Mais qui jamais n'eut l'ame d'un grand homme,
Tous deux unis par un lien fatal,
Au nom du ciel, dépouillaient de ses villes
Le vieux Raimon, un des princes chrétiens,
Et ravageaient, qu'auraient fait des païens?
Des Albigeois les campagnes fertiles.
Leur sang coulait, ruisselait en torrents;
De l'avenir, ô vous, heureux enfants,
Le croirez-vous? un légat fanatique
Et vingt prélats, l'évangile à la main,
Criaient: Tuez, frappez d'un bras d'airain,
Point de quartier à ce peuple hérétique.
Cent chevaliers d'une noblesse antique
Furent pendus. On jeta dans un puits,
Dieu juste et bon! quoi, vous l'avez permis?
D'un vieux seigneur la fille jeune et belle;
Et l'on brûla, le récit est fidèle,
Près de ce puits, trois cents infortunés,
Par Rome même au bûcher condamnés.
Mais ce qui doit, dans ce terrible orage,

Glacer vos cœurs, c'est l'éternel affront
Dont on couvrit le prince le plus sage,
Le plus vaillant, le vieux comte Raimon.
Ce souverain, par ordre de Milon,
Fut amené, les pieds nus, en chemise,
La corde au cou, sur le seuil de l'église,
Où ce guerrier, d'un diacre insolent,
Reçut du fouet l'indigne châtiment;
Et le légat, pendant cette infamie,
Dans son palais donnait un grand festin [2].
Mais puis-je ici, dans mon profond chagrin,
Vous rappeler cette bataille impie,
Près de Muret, où Pierre d'Aragon,
L'ami, l'appui du vieux comte Raimon,
Mourut percé d'un glaive fanatique?
On entendait, dit-on, saint Dominique
Crier aux siens, en leur montrant le roi:
Frappez; c'est lui, le prince; croyez-moi.
Mais pardonnez, homme brave et sensible,
Si tant de pleurs viennent remplir mes yeux;

Ce fut! hélas! dans ce combat terrible
Que fut tué mon père malheureux,
Vaillant guerrier et mortel vertueux.
Dieu juste, eh quoi! le crime!.... je m'égare.
Après sa mort une horde barbare,
Au nom du ciel, par un forfait nouveau,
Incendia ses moissons, son château,
De ses aïeux brillant et noble asile.
Ma mère et moi, pour lors sans domicile,
Cachant nos pas, nos pleurs et notre nom,
Errant long-temps de village en village,
Crûmes enfin trouver dans Tarascon
Un ciel plus doux, un port dans le naufrage.
Là, sous le toit d'une obscure maison,
Loin du fracas, pauvres, mais résignées,
Au sein de Dieu coulaient nos destinées.
Advint un jour, c'était l'Assomption,
Je fus mandée à la procession
Que fait l'église au jour de cette fête.
Je m'habillai, ce jour, de grand matin,

Ma robe était blanche comme un jasmin;
De cette fleur je couronnai ma tête:
Les yeux baissés, un grand cierge à la main,
Psalmodiant, je marchais dans la rue
Jonchée alors de feuillage et de fleurs.
Le comte Albon, un des plus grands seigneurs,
Me vit passer, et son cœur à ma vue
Parut touché de mes faibles appas.
Peut-on aimer avec un cœur si bas!
Le jour suivant, il vint trouver ma mère,
Offrit pour moi sa fortune et son cœur.
Il se disait parent de feu mon père.
Ma mère alors, j'excuse son erreur,
D'un jour plus doux crut entrevoir l'aurore;
Et pour fixer mon prétendu bonheur,
Elle employa jusques à la rigueur.
Mais un moyen fut plus puissant encore;
Elle pleura. Dieu! qu'une mère en pleurs
A de pouvoir! qui n'entend ses douleurs!
J'allais périr; mon fatal hyménée

Est arrêté pour la fin de l'année.
Du comte alors le grand deuil finissait ;
Deuil qu'il portait depuis la mort d'un père.
Pendant ce temps sans cesse il me parlait
De ses grands biens, de son nom à la guerre,
De ses aïeux et du rang qu'il tenait.
Mais cependant parfois à ce langage
Albon mêlait quelques fadeurs d'usage.
Un jeune loup, dans le piége surpris,
Paraît d'abord et docile et soumis ;
Mais son instinct s'éveillant avec l'âge,
On reconnaît le mangeur des brebis.
Ainsi le comte, à travers l'amour même,
Laissait percer son caractère affreux ;
Enflé d'orgueil et jaloux à l'extrême,
L'ombre d'un homme effarouchait ses yeux,
Et sur son front s'allumait la colère,
Si j'écoutais quelque propos flatteur ;
Et cependant il aspirait à plaire,
Sa bouche osait me parler de bonheur ;

Mais dans mon cœur vivait déja la haine.
Vous le savez, ô nuits! fatales nuits!
Vous avez vu mes larmes, mes ennuis.
Et vous l'auteur de ma cruelle peine,
Mère chérie; ah! que de fois mes pleurs
Ont dans votre ame épanché mes douleurs!
Mais nous n'osions rompre ce nœud terrible.
Enfin le Ciel, à mes tourments sensible,
Jeta sur nous un regard plus serein.
Un chevalier, Mauléon, mon cousin,
Vint d'Avignon nous faire une visite.
Qui ne connaît son air noble et charmant,
Son esprit vif, son courage brillant,
Sa grandeur d'ame, enfin tout son mérite?
Combien d'Albon il était différent! »

Mais il est temps de replier les voiles:
Je n'entends plus les pipeaux des pasteurs;
Je vois fumer les toits des laboureurs,
Du grand Chariot briller les sept étoiles.

Mon cher lecteur, c'est l'heure du repos;
Il faut songer à gagner sa chaumière.
Quand le soleil sortant du sein des eaux,
Demain viendra nous rendre sa lumière,
Nous reprendrons nos chants et nos travaux.



NOTES

DU PREMIER CHANT.

(1) Je voudrais bien qu'un sage et prompt concile
Vînt rétablir l'usage de jadis,
Et que l'on pût, j'en vivrais plus tranquille,
Se confesser à l'un de ses amis!

Du temps de Constantin, on se confessait publiquement; mais la confession d'une femme qui avoua ses liaisons avec un diacre fit cesser cette confession publique. Les juifs se confessaient les uns aux autres, ainsi que les premiers chrétiens. Saint Chrysostôme dit : « Confessez-vous continuellement à Dieu. » Chacun sait que Joinville rapporte que le connétable de Chypre se confessa à lui, et qu'il lui donna l'absolution, selon le droit qu'il en avait. On prétend que la confession auriculaire ne fut établie en Occident que

vers le septième siècle, et que ce furent les abbés qui exigèrent que les moines se confessassent à eux. On assure qu'alors les abbesses confessaient leurs religieuses; mais leur extrême curiosité les fit priver de ce droit.

[2] Et le légat, pendant cette infamie,
Dans son palais donnait un grand festin.

Les Albigeois que l'on appelait Bons-Hommes, à cause de leur simplicité, ou Manichéens, nom que l'on donnait à tous les hérétiques, avaient adopté les erreurs de Wiclef: Innocent III, qui faisait trembler l'Europe, résolut d'exterminer ces pauvres Albigeois; il lança d'abord les foudres de l'Église, souleva les princes contre eux, mit à la tête des croisés (car c'était aussi une croisade), Milon, son légat, et Simon de Montfort: on déclara la guerre à Raimond, comte de Toulouse; pour obtenir son pardon, il fallut qu'il fît une amende honorable. Il parut à Valence, à la porte d'une église, nu jusqu'à la ceinture, nu-pieds, nu-jambes, revêtu d'un simple caleçon, la corde au cou; un diacre le fouettait, tandis que le légat tenait un bout de la corde. Dans la ville de Béziers, tous les habitants réfugiés dans une église furent égorgés; au siége de Lavaur les assiégés furent faits prisonniers,

quatre-vingts chevaliers et le seigneur de cette ville furent pendus; on jeta dans un puits la sœur du seigneur de Lavaur; et trois cents habitants, qui ne voulurent pas abjurer leur croyance, furent pendus autour du puits.

Quis talia fando
Temperet a lacrymis?

FIN DES NOTES DU PREMIER CHANT.

CHANT DEUXIÈME.

Qui me dira si cet être enchanteur,
Si ce Protée, enfant de la nature,
Qu'on nomme Amour, est né pour le bonheur
Du genre humain, ou bien pour son malheur?
D'un pareil dieu redoutez la morsure.
Dans leurs écrits nous disent cent docteurs,
C'est un serpent caché parmi les fleurs.
Contemplez Phèdre accusant Hippolyte,
Vénus, les dieux, et détestant le jour;
Et Cléopatre entraînant dans sa fuite
Ce fier Romain dégradé par l'amour;
Il fuit, descend de son char de victoire,
Et dans la tombe il va, le malheureux!
Encor vivant, ensevelir sa gloire,
A son amante, à lui-même odieux.

Rappelez-vous cette superbe reine,
Sémiramis, ses feux incestueux:
Elle périt, en abhorrant sa chaîne,
Par le poignard de son fils vertueux.
Et toi Sapho, l'ornement de la Grèce,
Raconte-nous par quel affreux revers
Tu t'engloutis dans l'abîme des mers.
Chacun frémit du destin de Lucrèce,
Victime, hélas! d'un amour criminel.
On pleure encore, on pleurera sans cesse
Sur le tombeau de cet homme immortel,
Qui dort auprès de sa chère Héloïse:
Infortunés! leur malheur éternise,
Avec leur nom, leurs fidèles amours.
Fille d'Écosse, ô toi, reine Marie!
Quel fut ton sort? L'amour, la jalousie
A l'échafaud condamnèrent tes jours.
Oublîrons-nous la tendre La Vallière,
Cette beauté si chère au grand Louis,
Qui si long-temps, aux pieds du Crucifix,

Pleura sa faute et le doux nom de mère.
Ces faits sont vrais : qui n'a gémi sur eux ?
Qu'ils ont coûté de regrets douloureux !
Mais sur les mers, séjour des noirs orages,
De cent vaisseaux on cite les naufrages ;
On ne dit rien de ceux qui dans nos ports
Du monde entier rapportent les trésors.
O toi, le fils d'Orphée et d'une Muse,
Divin Pétrarque, ah ! peins-nous ton bonheur,
Répète-nous sur ton luth enchanteur
Ces sons si purs, quand, au bord de Vaucluse,
Tu célébrais, auprès de Laure assis,
Ses doux attraits et l'enfant de Cypris.
Oui ! si les bois rompaient un long silence,
Si les gazons trahissaient les amants,
Si les oiseaux répétaient leurs serments,
Loin de nous plaindre avec tant d'imprudence,
Nous irions tous, pleins de reconnaissance,
Aux pieds du dieu brûler un pur encens.
Nous en étions, je crois, à la visite

Qu'un beau cousin, homme de grand mérite,
Le valeureux et sage Mauléon
Heureusement rendit, dans Tarascon,
A sa cousine, à la jeune Isabelle,
Unique enfant du baron de Montbelle.
Elle disait à Rudel attendri :
« Il m'était cher ; tout le monde, je pense,
L'aimait beaucoup ; en causant avec lui
Du comte Albon, je lui fis confidence
De notre hymen. A ces mots, en courroux
Il s'écria : Ce traître, votre époux !
Dieu ! quel hymen, quel lien sanguinaire !
C'est lui, lui-même, au combat de Muret,
Qui lâchement immola votre père!
A ce récit, tout comme si la terre
Se soulevait, sous nos pieds s'agitait,
Ma mère et moi nous restions sans pensées,
Sans mouvement, muettes et glacées.
Nous frémissions. Quel malheur en effet !
Comment briser cette fatale chaîne?

Mais mon cousin, vous le croirez sans peine,
Né généreux et des dames l'appui,
M'offre aussitôt un asile chez lui.
Qu'avec plaisir, dans ce terrible orage,
Je me voyais à l'abri du naufrage !
Nous projetons dans un conseil secret
De nous enfuir, d'aller, avant l'automne,
Dans le château que mon cousin avait
Près de Lyon, sur les bords de la Saône.
Le jour fixé pour ce départ heureux,
De grand matin je me rends à confesse ;
Le peuple encor s'assemblait peu nombreux,
Et l'on sonnait pour la première messe.
Les yeux baissés, je marchais en rêvant .....
Quand tout-à-coup, au détour d'une rue,
De six brigands une horde inconnue
Survient, m'entoure et me jette à l'instant,
Malgré mes cris, mes efforts et ma rage,
Dans un vieux coche, où deux de ces brigands
Montent aussi. L'un d'eux, les yeux ardents,

D'un crêpe noir me cachait son visage.
Le coche part, le chemin disparaît;
Tous deux gardaient un farouche silence,
Et moi du ciel j'implorais l'assistance,
Et de fureur tout mon sang bouillonnait.
Nous voyageons, pendant la nuit entière,
En un désert habité par les loups,
Je leur criais : Monstres, dans quel repaire,
Dans quel séjour, où me conduisez-vous?
Ils se taisaient, les monstres! Quel supplice!
Et je pleurais, priais Dieu tour-à-tour.
Nous arrivons enfin, au point du jour,
Dans ce bois sombre où Dieu, juste et propice,
Vous a conduit. On s'arrête à l'instant;
L'un des brigands découvre son visage.
Ciel, quel aspect? Je pâlis, quel moment!
Mon corps tremblait comme un léger feuillage
Que l'air agite, alors qu'avec horreur
Je reconnus l'assassin de mon père,
Le comte Albon, l'œil ardent de colère;

Il m'injurie, insulte à ma douleur,
M'appelle ingrate et perfide adultère;
Il ose, armé d'un poignard assassin,
Me proposer ou la mort, ou sa main.
— Frappe, lui dis-je, horreur de ma famille,
Bourreau du père, égorge aussi la fille;
A ton hymen je préfère la mort.
Dieu tout-puissant eut pitié de mon sort,
Pour me sauver arma votre courage;
Et mon bonheur, ma vie est votre ouvrage.
Mais repartons.» Isabelle en pleurant
Fait ses adieux à cette bonne mère,
Deux ou trois fois l'embrasse tendrement;
Puis s'éloignant d'une course légère,
Monte à cheval avec le troubadour,
Et va trottant tout le reste du jour;
Et quand Phébus, terminant sa carrière,
Au sein des eaux éteignait sa lumière,
Nos voyageurs, à son dernier rayon,
Virent enfin les murs de Tarascon.

Qui nous peindra les transports de la mère,
En revoyant une fille si chère?
Chacun accourt, ami, voisin, parent,
Pour voir Rudel; on l'entoure, on le fête,
On veut qu'il conte et conte longuement
Ce qu'il a vu, ce qu'il a fait, comment
Il a vaincu ce comte mécréant?
Pour Mauléon, il en perdait la tête.
Rudel voulait partir au premier jour,
Et retourner, à son serment fidèle,
Au petit bois où l'attendait l'amour.
Mais il ne put refuser Isabelle
Qui le priait, de l'air le plus touchant,
D'être témoin de son doux hyménée.
Enfin brilla cette belle journée.
A la paroisse on court au jour naissant;
En voile blanc, d'un habit blanc vêtue,
Et de plaisir et de pudeur émue,
Près de sa mère Isabelle marchait,
Vers Mauléon tournant souvent la tête;

Et cet amant, en bel habit de fête,
Ivre d'espoir, pas à pas la suivait.
Alors qu'on fut arrivé dans l'église,
Les deux amants, d'un beau feu l'ame éprise,
Près de l'autel se mettent à genoux;
Le bon curé, d'un ton grave, mais doux,
Leur débita, selon l'antique usage,
Un beau discours, de saint Paul imité,
Sur les devoirs, le but du mariage,
Puis les bénit avec paternité.
Rudel crut voir, quand cette jeune amante
Et Mauléon prononcèrent leurs vœux,
D'anges ailés une troupe charmante
Les entourer et voler autour d'eux.
Hymen, hymen, aimable enfant des cieux,
Tu réjouis, tu consoles la terre!
Lorsque la nuit couvrit notre hémisphère,
Trente flambeaux remplacèrent le jour.
Le souper vint: comme un convive aimable,
Rudel chanta, d'une voix agréable,

Les feux d'hymen et les jeux de l'amour.
Voilà minuit, c'est l'heure du mystère;
La jeune épouse et l'heureux Mauléon
Ont disparu, sans bruit, de ce salon.
Hymen les suit, son flambeau les éclaire:
« Couple charmant, bénissez votre sort,
« Chantait Rudel; les Graces et leur mère,
« Et les Amours, dans une coupe d'or,
« Vous verseront la céleste ambroisie.
« Comme un torrent s'écoule notre vie;
« Et le plaisir est semblable à la fleur,
« Belle au matin, et dès le soir flétrie.
« Jeunes époux, hâtez votre bonheur! »
On l'écoutait, on respirait à peine,
Le zéphyr même arrêtait son haleine.
Ainsi l'on voit, lorsqu'aux jours du printemps
Le rossignol dans un bois solitaire
Remplit les airs de ses sons éclatants,
Le laboureur, le berger, la bergère
Pour l'écouter suspendre leurs travaux.

Rudel chantait, dans ces couplets nouveaux,
Le doux lien que sa tendresse espère;
Charmant espoir, rêve consolateur,
Trompeur ou vrai, sois toujours dans mon cœur!
C'est être heureux que rêver le bonheur.
Enfin Rudel touche à ce bien suprême,
Il va bientôt rejoindre ce qu'il aime;
Mais il reçoit un ordre de Raimon,
Alors seigneur et comte de Provence,
Un ordre exprès d'aller en diligence
A Perpignan joindre le bataillon
Qu'il envoyait à Jacque d'Aragon;
Ce roi-guerrier veut attaquer le Maure,
Peuple de fous qui Mahomet adore,
Et fait l'amour un poignard à la main.
Rudel demeure un moment incertain;
L'Amour voulait disputer la victoire;
Mais il succombe et le cède à la gloire.
Gloire, fumée, espoir d'un nom fameux,
Que vous coûtez de travaux et d'alarmes!

Que de mortels ont répandu des larmes
Sur des lauriers périssables comme eux !
Mais cet amant, toujours épris d'Isaure,
Prêt à partir, veut la revoir encore,
La prévenir des ordres de Raimon.
Le jour fixé pour ce départ si prompt,
Il prend congé de l'aimable Isabelle;
Pour ce cœur tendre, hélas ! quelle nouvelle !
Rudel qui voit les larmes dans ses yeux,
Le cœur ému, prêt à pleurer comme elle,
Tombe à ses pieds, lui jure par les cieux,
Une amitié toujours vive et fidèle ;
Après ces mots il s'éloigne soudain,
Monte à cheval, vole au château d'Isaure,
Et la vitesse abrége le chemin.
Il arriva chez cette aimable Flore
Quand le soleil touchait à son déclin.
Il se rendit dans le bois solitaire,
Où constamment Isaure chaque jour,
Lorsque la nuit descendait sur la terre,

Allait craintive, attendre son retour.
Combien de fois, en quittant ce bocage,
Dans son dépit elle a maudit l'amour,
Et son amant, qu'elle croyait volage!
Et dans sa chambre alors elle pleurait.
Mais quelle fut sa touchante allégresse,
Alors qu'un soir, rentrant dans le bosquet,
Elle trouva Rudel qui l'attendait!
Mais lui cachant sa joie et sa tendresse,
Elle affecta certain air de froideur,
Pour le punir d'un retard peu flatteur;
Un peu d'orgueil sied à ce sexe aimable;
Chez lui, dit-on, il se mêle à l'amour.
Rudel vit bien qu'on le croyait coupable;
Pour s'excuser, il conta sans détour
L'enlèvement de la jeune Isabelle,
Et son combat avec le comte Albon,
Son ravisseur, l'hymen de cette belle
Avec l'aimable et tendre Mauléon.
A ce récit le visage d'Isaure

S'éclaircissait; on y voyait éclore
La douce joie et l'aimable souris,
Le vermillon qui s'unit aux beaux lis.
Rudel alors crut le moment propice
Pour lui parler d'un cruel sacrifice,
De son départ, de l'ordre de Raimon
D'aller servir sous le roi d'Aragon.
A ce discours la trop sensible Isaure
Gémit, se tait, son teint se décolore;
Rudel a vu son trouble et sa douleur:
« Oui, c'est pour vous que je cours à la gloire,
« Dit-il, je cours m'illustrer dans l'histoire,
« Et mériter, à force de valeur,
« Pour notre hymen l'aveu de votre père. »
Isaure était la fille d'un guerrier;
L'honneur, la gloire et son brillant laurier
Avaient toujours flatté son ame fière.
Elle approuva, mais non pas sans gémir,
De son amant l'espérance guerrière;
Son noble cœur n'osa le retenir:

« Partez, Rudel, mais revenez fidèle,
« Couvert de gloire, et méritez mon cœur. »
Lors cet amant, par l'amour et l'honneur,
Jure à ses pieds une flamme éternelle.
Ils se quittaient, non sans vive douleur,
Lorsque Rudel sollicite d'Isaure
Un doux baiser, pure et tendre faveur,
Gage divin de son futur bonheur.
A ce discours un beau feu la colore ;
Elle se tait : que faire ? elle l'ignore ;
Le cœur dit oui, mais la pudeur dit non.
Alors Jenni lui dit avec raison,
Qu'elle pouvait, au nom de l'hyménée
Qui doit bientôt unir leur destinée,
De ce baiser accorder le présent ;
Isaure cède, et son amant l'embrasse.
Heureux Rudel, de votre cœur constant,
Ah, que jamais ce baiser ne s'efface !
Cette beauté, qu'un coloris charmant
Fruit du désir, rendait encor plus belle.

Fit à Rudel présent d'un chapelet,
En lui disant que, s'il le récitait,
Son cœur serait toujours constant, fidèle
A son amour, à son prince, à son Dieu.
Ce couple aimable, hélas! enfin se quitte,
En prononçant adieu, cent fois adieu;
Et cet amant va reprendre bien vite
Son beau cheval laissé dans un vallon,
Le monte, part, et court en diligence
En Catalogne, où Jacque d'Aragon
Marchait vainqueur vers les mûrs de Valence,
Ayant sous lui plus de cent bataillons.
Jacque accueillit d'une manière affable
Notre héros; il l'admit à sa table,
A ses plaisirs, à ses dévotions (1).
Rudel, charmé d'un accueil aussi tendre,
Dans un festin célébra ce grand roi,
Son fier courage, et son zèle, et sa foi:
Il le nommait Salomon, Alexandre.
Il exagère, ou du moins je le croi;

Mais tout poète, ami des doux mensonges,
Pour vérité peut nous donner ses songes.
J'ai vu souvent comparer à Cypris
Églé la noire et la courte Phylis.
Déja l'armée était devant Valence;
Et Mars déja signalait sa fureur,
Alors qu'un Maure, à l'œil plein d'insolence,
Vint d'un Chrétien défier la valeur.
Cent chevaliers, épris de même ardeur,
Pour le combat soudain se présentèrent;
Mais le roi Jacque accorda cet honneur
Au preux Rudel; ses barons l'approuvèrent.
Rudel ravi, le cimeterre en main,
Marche au combat, ou plutôt à la gloire.
Son ennemi, l'air farouche et hautain,
L'attend, bien sûr d'une prompte victoire.
Les Musulmans, pour voir ce grand défi,
Sur les remparts s'entassent à l'envi;
Jacque à son tour, sous la ville alarmée,
A déployé sa redoutable armée.

Dans les deux camps le silence régnait.
Le Maure alors, superbe de vaillance,
L'œil tout en feu, rapidement s'avance
Devers Rudel, qui, calme, l'attendait.
L'un à son aide invoque Mahomet;
L'autre, saint Jacque; et le combat commence.
Le Musulman attaque le premier;
Son rival pare et frappe avec furie.
Nul ne recule, et le fatal acier
Allant, venant, de sang se rassasie.
Le Musulman, de vengeance altéré,
Sur son rival assène un coup terrible,
En lui criant : « Idolâtre abhorré (2),
Cours aux enfers, va dans ce gouffre horrible
Où l'incrédule aura son châtiment. »
Il parle encor, son pesant cimeterre
Frappe Rudel, et se teint de son sang;
Mais trop hâté, guidé par la colère,
Le coup le blesse au bras légèrement.
Et ce héros, toujours calme, intrépide,

De la vengeance attend l'heureux moment.
Il le saisit, et, d'une main rapide,
De son rival perce le cœur sanglant.
L'infortuné veut se défendre encore,
Frappe, combat; mais ses efforts sont vains:
Le fer sans force échappe de ses mains.
Il gémit, tombe, et Mahomet implore,
Se croit martyr, pense qu'au paradis
Il va se joindre aux célestes houris.
Mais son vainqueur, qui voit d'un œil sensible
Ce Musulman, naguère si terrible,
Couvert de sang et, trahi par le sort,
Environné des ombres de la mort,
Voudrait du moins, à son heure suprême,
Sauver son ame et l'envoyer aux cieux.
« Brave guerrier, dit-il, Dieu qui nous aime
Veut ton salut: ouvre aujourd'hui les yeux,
Fais-toi chrétien, reçois l'eau du baptême. »
Il lui répond: « Horreur de tous les miens,
Puisse le ciel, que ton aspect outrage,

T'exterminer ainsi que tous les tiens! »
Il prend alors, en redoublant de rage,
Un *lourd caillou*, qu'il lance fortement
Contre Rudel, qui rit de sa furie.
Le malheureux mourut en blasphémant;
Cent fois heureux si jamais de la vie
Il n'eût reçu le funeste présent!
A deux genoux, Rudel, sur la poussière,
Adresse à Dieu sa touchante prière,
Puis aussitôt retourne dans le camp.
Avec des cris, des transports d'allégresse
Il fut reçu. Jacque, ce roi vaillant,
Deux fois l'embrasse, et sur son cœur le presse;
En sa faveur ordonne un grand festin,
L'y fait asseoir entre un dominicain,
Son aumônier et sa chère maîtresse (3),
La belle Inès, tendre fleur du matin,
Chère à l'amour, aimant sa douce chaîne,
Morte depuis très-vieille madeleine,
Sur le cilice, une croix à la main.

Dans le repas cette beauté chérie
Verse à Rudel la douce malvoisie,
Le malaga vieilli dans un caveau;
Et le bon moine, aimable en sa saillie,
Dit qu'il voudrait qu'un miracle nouveau (4),
Comme à Cana, changeât l'eau d'Ibérie
En ce nectar qui rit dans le cerveau.
Le lendemain, lorsqu'à peine l'aurore
Avait blanchi les rives du Bosphore,
Jacque en sa tente appela son conseil,
Ses vieux barons, tous chrétiens d'origine,
Tous enflammés pour la cause divine.
On décida qu'au lever du soleil,
Le jour suivant, le roi, dans sa prudence,
Commanderait, pour attaquer Valence,
Cent bataillons de ses meilleurs soldats.
Mais l'archevêque, un des plus grands prélats,
Lui dit : « Grand roi, de là-haut vient la gloire;
C'est Dieu, Dieu seul, qui donne la victoire,
C'est lui qui fait tomber dans son courroux;

Au son des cors, les remparts d'une ville,
Et fait pleuvoir un torrent de cailloux
Sur une armée à son culte indocile [6].
Consacrez donc le reste de ce jour,
Cette nuit même, au jeûne, à la prière;
Et loin de vous écartez sans détour
Tout vain objet de plaisir et d'amour,
Qui d'un Dieu juste allume la colère. »
Jacques était facile dans ses mœurs;
Comme David il avait ses faiblesses,
Et comme lui, dans le sein des erreurs,
Même aux genoux de ses belles maîtresses,
Il eut toujours pour la religion
Un saint respect; et de sa passion
Pour cette nuit étouffant le murmure,
Il obéit: O nuit! triste et parjure!
La belle Inès reçut l'ordre fatal
De souper seule et de rester chez elle.
Le lendemain, quand l'aurore nouvelle
Parut aux cieux sur son char triomphal,

Dans tout le camp la trompette sonore
Et les tambours appellent aux hasards,
A leurs drapeaux ces fiers enfants de Mars.
On part, on marche, à peine jour encore;
L'air retentit de ce cri des combats:
Vive saint Jacque, et périsse le Maure!
Toute l'armée, avançant à grands pas,
Bientôt arrive aux portes de la ville.
Le roi commande alors mille guerriers
Pour pratiquer, par l'effort des beliers,
A ces remparts une brèche facile.
Du haut des murs, dix mille Musulmans
Avec fureur font pleuvoir sur leur tête
Rochers, cailloux et mille traits brûlants:
Mais c'est en vain, la brèche est déja faite;
Et l'Espagnol joyeux crie aussitôt:
Enfants, courage! à l'assaut, à l'assaut!
Et du vallon, au loin l'écho répète:
L'assaut! l'assaut! Oyant cette clameur,
Le prince Jacque, en général habile,

Sait profiter de ce moment d'ardeur,
Permet l'assaut, promet à leur valeur
Et la victoire, et le sac de la ville.
Dix bataillons, gens d'élite et de cœur,
Sont commandés; Rudel est à leur tête.
La troupe part, et, courant au trépas,
Semble courir, voler à quelque fête.
Être éternel, quoi! tu ne tonnes pas!
Et tu permets que l'homme égorge l'homme?
Ah! si j'étais grand-pontife de Rome,
Je lancerais tous mes foudres sacrés
Sur ces combats sottement célébrés.
Tous à la fois, ces enfants d'Ibérie,
Le sabre en main, terribles, l'œil ardent,
Veulent monter sur la brèche élargie.
Les assiégés sur ce poste sanglant,
Ensemble unis pour sauver leur patrie,
Font de leurs corps un rempart menaçant.
Mais des Chrétiens rien n'arrête l'audace,
L'un tombe et meurt, un autre le remplace,

Et sans pitié foule aux pieds le mourant.
La mort triomphe et sourit au carnage.
Le roi Zéan, au déclin de son âge,
De ses guerriers enflammait le courage,
A leur valeur montrait du Paradis
Les beaux jardins, les superbes houris.
Mais quel fracas et quels cris dans les rues?
Vieillards, enfants, les femmes éperdues,
Imans, dervis, tout le peuple courait
A la mosquée implorer Mahomet.
Dans le printemps, ainsi, quand la tempête
Trouble les cieux, mugit sur notre tête,
De toute part nous voyons les oiseaux,
Pleins de frayeur, quitter leurs doux ombrages;
Et dans leurs champs les timides troupeaux
Abandonner leurs riches pâturages;
Jusqu'au berger, tout s'épouvante et fuit.
Maure, Chrétien, frappe, recule, avance;
De cris de mort l'air agité frémit.
Le preux Rudel sur la brèche s'élance,

Combat, étonné et glacé de terreur,
Parvient bientôt sur les murs de Valence :
Mais il est seul ; ô trop funeste ardeur!
Tel Alexandre, avec même imprudence
Se trouva seul sur les murs de Sidon.
Mais tout à coup, des bords de l'horizon,
Amoncelant nuage sur nuage,
Les vents ailés ont appelé l'orage :
Avec fracas le ciel se déchirant,
S'ouvre; les eaux descendent en torrent,
L'éclair se croise, et le bruit du tonnerre,
En l'ébranlant, épouvante la terre.
A cet aspect le roi Jacque aussitôt
Vit qu'il fallait abandonner l'assaut.
L'ordre est donné; le clairon, la trompette,
Et cent tambours commandent la retraite.
Mais que Rudel m'occupe en ce moment!
Trop de valeur conduit à l'imprudence.
Rudel est seul sur les murs de Valence,
Environné d'ennemis irrités,

Sans nul espoir, accablé par l'orage;
Mais soutenu par son mâle courage,
Il marche, il voit des ormeaux écartés,
Il court vers eux pour chercher un asile.
Mais aussitôt vingt soldats de la ville,
Vingt scélérats, dignes de tels exploits,
Qui l'ont suivi, l'attaquent à la fois.
Tels des chasseurs que le plaisir rassemble,
Pour l'égorger, attaquent tous ensemble
Un cerf, l'amour et la gloire des bois.
A ces brigands, aussi brave qu'Alcide,
Rudel résiste, et d'un bras intrépide,
En blesse deux qui tombent en hurlant.
Mais sa valeur, hélas! est inutile.
Et qu'aurait fait, dans ce combat sanglant,
Le fils des dieux, le redoutable Achille?
Le fer l'atteint et lui perce le flanc.
Près de mourir, il veut combattre encore;
L'infortuné se débat vainement:
Il tombe, hélas! sur l'herbe qu'il colore.

Pour sa dépouille, aussitôt à l'envi,
Ses assassins se jetèrent sur lui;
Et se hâtant, avec des cris de joie,
Dans leur repaire ils emportent leur proie.
Rudel laissé sur la terre expirant,
Songe en chrétien au salut de son ame,
Fait sa prière; il gémit, se repent
De ses péchés; puis il songe à sa dame,
La belle Isaure, et prend son chapelet,
Qui par bonheur sur son bras lui restait;
Baise la croix et des *Ave* récite.
Mais son sang coule et sa chaleur le quitte.
Le beau Rudel se meurt, s'évanouit.
La pâle mort le voyant s'applaudit,
Et de son crêpe aussitôt l'environne.
Mais l'air s'épure, et le fils de Latone,
Las de sa course, abandonne les cieux.
L'étoile brille, et les vents orageux
Sont retirés dans leur grotte profonde.
Phébé paraît, et son char lumineux

Vient éclairer et consoler le monde.
Dans ce moment un sage et bon vieillard,
Par cas fortuit, passant sur le rempart,
Voit un cadavre étendu sur l'arène.
Il veut s'enfuir, la pitié le ramène:
Tendre pitié, de nos cœurs doux aimant,
Heureux instinct, jamais tu ne sommeilles!
Alors un faible et long gémissement
De ce vieillard vint frapper les oreilles.
Cet homme ému, Rodric était son nom,
Du corps s'approche, et voyant qu'il respire:
« Être éternel, dit-il, Dieu juste et bon,
Seconde-moi, la charité m'inspire. »
Après ces mots, penché sur le mourant,
Il examine, observe sa blessure,
Et sans délai, pour étancher le sang,
Sur cette plaie applique sa ceinture;
Puis sur son dos le mit et l'emporta.
Tel autrefois, dans les champs de Phrygie,
Le sage Énée, en fuyant sa patrie,

Porta son père au sommet de l'Ida.
Pieux Rodric, ton zèle charitable
Sauve un chrétien, un homme, ton semblable.
Ainsi chargé, tout couvert de sueur,
Rodric arrive au sein de sa famille,
Très-peu nombreuse; une épouse, une fille,
La composaient et faisaient son bonheur.
Toutes les deux, le jour, la nuit encore,
Donnaient leurs soins à cet infortuné.
En le pansant, Rodric, tout étonné,
Trouve à son bras le chapelet d'Isaure :
C'est un chrétien, dit-il, un ennemi;
Non, c'est un homme, un frère, notre ami,
Quoique chrétien, il connaît, il adore
Le Roi des cieux, le même Dieu que nous;
Ce Dieu qui veut que nous nous aimions tous.
Alors qu'après une longue agonie,
Rudel reprit ses sens avec la vie,
Et que son œil encore languissant
Vit près de lui deux femmes, un bon père,

Il s'écria, saisi d'étonnement :
« Hélas ! où suis-je, et quel soleil m'éclaire ?
— Brave chrétien, écartez tout souci,
Répond Rodric ; vous êtes aujourd'hui
Dans la maison d'un Maure de Valence.
— Chez l'ennemi du culte des chrétiens,
Un musulman ! — Oui, les mêmes liens,
La charité, l'amitié, l'indulgence
Doivent entr'eux unir tous les humains.
— Homme admirable, ah ! quels pensers divins !
Parlez, quel dieu, quel être vous éclaire ?
— Je suis né Goth, mes aïeux sont ariens,
Ou bien plutôt comme vous sont chrétiens.
Notre croyance en un seul point diffère (6) ;
Mais sans chercher à percer ce mystère
Obscur pour nous, sachez que mes aïeux
Avaient suivi Pélage aux Asturies ;
Lorsque conduit chez nous par les furies,
Le peuple maure, avide, audacieux,
Venu des bords de la Mauritanie,

Chassa les Goths de leur belle patrie.
Un archevêque, un prêtre factieux
Les attira, favorisa leurs armes (7).
Que de malheurs, hélas! combien de larmes
A fait couler ce prélat odieux!
Depuis ce jour, le démon de la guerre
De notre meurtre ensanglante la terre.
Mais, permettez; je vous quitte un moment;
A la mosquée un Museim nous appelle;
C'est vendredi; tout Maure, tout fidèle
Est obligé, par la loi du Coran,
De s'y trouver, et même le sultan (8). »
Rudel, resté dans la maison d'un Maure,
Blessé, souffrant, et s'étonne et gémit;
S'adresse au ciel, et saintement l'implore;
Dit son *Pater*, puis songe à son Isaure,
Au doux baiser qu'en partant il cueillit;
Ce souvenir d'un beau feu le colore.
Rodric revint, et dans de pures eaux
S'étant lavé, selon leur saint usage,

Les bras, le cou, les mains et le visage,
Il termina son histoire en ces mots:
« J'étais à peine entré dans ma jeunesse,
Que je suivis mon père aux champs de Mars;
Je vis la gloire, et sous ses étendards
Je combattis rempli de son ivresse.
J'ai vu, mon fils, sous nos chefs belliqueux,
De grands exploits, des combats glorieux.
J'avais acquis un peu de renommée;
Alors qu'un jour, ce jour-là, notre armée
Campait non loin des rives du Duero;
Notre ennemi, dans une nuit très-sombre,
Qui menaçait d'un déluge nouveau,
Passa le fleuve, et protégé par l'ombre,
Surprit les Goths plongés dans le sommeil.
Jugez du trouble et de l'affreux réveil
De nos soldats? Un rapide incendie
Qui dans les champs éclate avec furie,
Et remplit l'air de flamme et de clameurs,
De moins d'effroi frappe les laboureurs.

Dans cette nuit d'horreur, de barbarie,
Blessé, mourant, je fus fait prisonnier.
Fatale nuit! je ne puis t'oublier.
Adieu, patrie, et vous, humble foyer,
Toit paternel où coula mon jeune âge;
Et vous, honneurs, gloire, prix du courage;
Je perdis tout, tous les biens les plus chers;
J'étais né libre, et je portai des fers!
Dieu cependant, ce Dieu qui m'a fait naître,
Jeta sur moi des regards de bonté,
Et je trouvai dans le cœur de mon maître,
L'émir Achmet, justice, humanité.
Il habitait la ville de Valence,
Et me voyant un peu d'expérience
Dans l'art d'orner, de cultiver un champ,
De son jardin il me fit l'intendant.
Ce beau domaine était près de la ville,
Sous un climat où la terre fertile
Porte en tout temps et des fruits et des fleurs,
Où nul hiver n'exerce ses rigueurs,

Où du printemps l'étoile fortunée
Sur l'horizon brille toute l'année.
Mais ce beau ciel calmait peu mes ennuis;
Je gémissais sous le poids de ma chaîne;
Alors qu'un jour, c'était le mois des lis,
Un vieux eunuque à la face d'ébène
Vint m'annoncer que la fille d'Achmet
Voulait me voir dans le petit bosquet,
Pendant la nuit, quand le chariot de l'Ourse
Aurait fourni la moitié de sa course.
Tout étonné d'une telle faveur,
Et du danger où ce bonheur m'expose,
Je reste un temps interdit et rêveur.
L'eunuque alors, pour décider mon cœur,
Me dit qu'Emma, plus belle que la rose,
Plus fraîche encor qu'un beau jour du printemps,
Brûlait d'amour pour moi depuis long-temps;
Que tous les jours devant sa jalousie,
A sa fenêtre, elle me suit des yeux.
A ce discours, flatté, l'ame ravie,

Je répondis que j'étais trop heureux,
Et qu'à la nuit, sous son ombre paisible,
Je me rendrais dans ce bois écarté.
A son départ, mon cœur faible et sensible
Fut tout le jour vivement agité.
Là, d'une part, un nœud plein de délice,
Les vœux, le cœur d'une jeune beauté;
Mais au revers un horrible supplice,
Si l'œil jaloux de son père irrité,
De notre amour pénétrait le mystère.
Lorsque la nuit voilà notre hémisphère,
A mon bonheur hardiment résigné,
Je me rendis au bosquet désigné.
La jeune Emma, de l'eunuque suivie,
Bientôt arrive, et du ton le plus doux
Me dit : « Rodric, cher Rodric, est-ce vous?
— Oui, moi qui veux vous consacrer ma vie. »
Elle reprit : « Vous régnez sur mon cœur;
Vous seul pouvez, telle est ma destinée,
Fixer mes vœux par un doux hyménée,

Et m'assurer la paix et le bonheur.
J'aurai l'aveu d'un père qui vous aime,
Sur vos vertus pense comme moi-même;
Mais apprenez qu'il faut, en m'épousant,
De votre culte abjurer la croyance,
Et devenir fidèle musulman. »
A ce discours, saisi d'étonnement,
Embarrassé, je gardai le silence.
« Eh! quoi! Rodric, vous ne répondez rien?
Ma loi, mon culte, alarment votre zèle;
Mais apprenez que jamais un chrétien,
Un idolâtre, à Dieu même rebelle,
N'aura d'Emma ni l'amour ni la main.
Demain sans faute, alors que la nuit sombre
Nous couvrira du secret de son ombre,
Je reviendrai dans ce même jardin,
Savoir de vous ce qu'il faut que j'espère. »
Je lui promis, par le maître des cieux,
A son retour l'aveu le plus sincère;
Puis humblement je lui fis la prière

De relever les voiles envieux
Qui dérobaient ses attraits à mes yeux.
« Non, non, Rodric ne me verra, dit-elle,
Qu'après avoir, d'une bouche fidèle,
Fait le serment de répondre à mes vœux. »
Après ces mots, plus vite et plus légère
Qu'un jeune faon qui court après sa mère,
Elle s'enfuit, me laissant soucieux,
Très-incertain ; mais au fond de mon âme,
D'amour déja naissait la douce flamme.
Je voudrais bien qu'un iman, un docteur
Pût m'expliquer, en habile interprète,
Quel est l'aimant, et la force secrète
Qui vers un cœur attire un autre cœur.
Je vis Emma, comme sous un nuage ;
Un voile noir me cachait son visage ;
Je ne pouvais admirer ses attraits ;
Et cependant déja je l'adorais.
Mais sa démarche et son joli corsage,
Ses yeux charmants, sa voix et son langage,
Tout annonçait un objet enchanteur ;

Et cet objet, à la fleur de son âge,
Brisait mes fers, et m'offrait le bonheur.
Mais, abjurer le culte de mes pères,
De l'islamisme adopter les chimères,
C'était peut-être, aux yeux de tout censeur,
Trahir ensemble et le ciel et l'honneur.
L'oiseau qui voit, du haut de l'atmosphère,
Des grains de blé répandus sur la terre,
Descend, regarde, et vivement séduit,
Vole à l'entour, s'approche, se retire,
Revient encor, tremblant au moindre bruit;
Il veut, désire, et craint ce qu'il désire.
Tel je restai pendant toute la nuit,
Plus agité que le frêle navire,
Que sur les flots le vent frappe et poursuit.
Mais quand l'aurore éveillant la nature,
De ses rayons couronna les coteaux,
Et que je vis cette belle verdure,
Que j'entendis le doux chant des oiseaux,
Je tressaillis, je sentis dans moi-même

Ces doux transports d'un pur enchantement,
Ce calme heureux qui fait si vivement
Aimer la vie et son auteur suprême.
Moins inquiet et séduit par l'amour,
Je travaillai tout le reste du jour;
Et quand la nuit annonça son retour,
Je me rendis à ce bosquet paisible,
Où m'attendait cette beauté sensible.
Elle y parut, comme un astre riant,
Comme l'aurore au bord de l'orient.
« Je viens chercher, dit-elle, une réponse;
Je viens savoir si Rodric aujourd'hui
Pour mon hymen à son culte renonce,
Et si je peux me reposer sur lui. »
A ce discours, interdit, sans pensée,
Je me taisais. De mon trouble offensée,
Elle ajouta : « Sachez que de mes feux,
Mon père Achmet connaît tout le mystère;
Qu'il les approuve et souscrit à mes vœux;
Sachez aussi qu'un châtiment sévère

Vous punira d'avoir osé me voir;
Songez surtout, Rodric, que je vous aime,
Et qu'un refus me met au désespoir. »
Enfin, vaincu, touché, hors de moi-même,
Je m'écriai : Pardonne, Dieu suprême,
Toi qui créas les Goths, les Musulmans,
Tu les chéris, ils sont tous tes enfants.
Être puissant! oui, mon cœur me l'assure (9),
Le plus beau culte à tes regards divins,
C'est la vertu, le pardon de l'injure,
La bienfaisance et l'amour des humains.
A ces pensers, rempli de confiance,
« Ma chère Emma, lui dis-je à ses genoux,
Je te promets d'embrasser ta croyance,
De vivre enfin, de mourir ton époux. »
La jeune Emma, d'une main ingénue,
Ota son voile et s'offrit à ma vue.
Ah! je crus voir une divinité!
Vous la voyez, jugez-en par vous-même;
L'âge a terni la fleur de sa beauté;

Ma chère Emma, toujours plus enchanté,
Plus je te vois, et plus encor je t'aime.
Depuis, la paix, le travail et l'amour
A mon bonheur conspirent chaque jour.
Dieu, la vertu, voilà mes seuls oracles;
Je ris tout bas du divin Mahomet,
Des visions qu'il croyait des miracles,
De son voyage au ciel quand il dormait,
Et du Coran qu'un ange lui dictait.
Maure ou chrétien, l'honnête homme est mon frère;
S'il est méchant, je le plains en secret,
Et je le fuis sans haine et sans colère. »

Laissons enfin Rodric et ses amours.
Déja la nuit a commencé son cours,
Et de ma main je sens tomber ma lyre;
Un doux sommeil appesantit mes yeux.
Divin Morphée, accours, viens me sourire,
Sors de ta grotte et de ton lit oiseux,
Environné de la troupe des songes,

Viens me tromper par de riants mensonges;
Tous les humains implorent tes faveurs;
C'est dans tes bras que l'infortune oublie
Les noirs soucis, les peines de la vie,
Et tes pavots viennent sécher nos pleurs.



NOTES

DU DEUXIÈME CHANT.

(1) Jacque accueillit d'une manière affable
Notre héros; il l'admit à sa table,
A ses loisirs, à ses dévotions.

Jacques d'Aragon fut un grand roi; il était belliqueux, grand capitaine, et conquit Minorque et Majorque et le royaume de Valence; il eut toujours une passion extrême pour les femmes : au lit de mort, il se fit revêtir de l'habit de Cîteaux, et fit vœu de mourir dans le cloître, si Dieu prolongeait sa vie.

(2) Le musulman, de vengeance altéré,
Sur son rival assène un coup terrible,
En lui criant : « Idolâtre abhorré, etc.

Les Turcs nous accusent d'idolâtrie, parce que nous rendons un culte aux images des saints.

(3) Le fait asseoir entre un dominicain,
Son aumônier, et sa chère maîtresse.

Le duc de Guyenne, frère de Louis XI, soupait avec sa maîtresse et son confesseur lorsqu'il fut empoisonné.

(4) Et le bon moine, aimable en sa saillie,
Dit qu'il voudrait qu'un miracle nouveau,
Comme à Cana, changeât l'eau d'Ibérie
En ce nectar qui rit dans le cerveau.

C'est à Cana, ville de Galilée, que Jésus étant à des noces, opéra ce miracle; Cana n'est aujourd'hui qu'un village habité par les Turcs, qui ont fait bâtir une mosquée sur la maison même où se fit cette noce.

(5) C'est lui qui fait tomber dans son courroux,
Au son des cors, les remparts d'une ville,
Et fait pleuvoir des torrents de cailloux
Sur une armée à son culte indocile.

Josué poursuivant cinq rois qui fuyaient devant lui, le Seigneur, pour achever de les exterminer, fit pleuvoir sur eux une grêle de grosses pierres.

(6) Je suis né Goth, mes aïeux sont ariens,
Ou bien plutôt comme vous sont chrétiens;
Notre croyance en un seul point diffère.

Arius était Africain; c'était un homme ambitieux, éloquent, de mœurs austères; ses erreurs agitèrent sa vie; il fut excommunié, obligé de se cacher, protégé par l'empereur Constantin, qui, dit-on, embrassa ses opinions. Arius soutenait que le fils de Dieu était une créature humaine, susceptible de vertus et de vices; on répandit le bruit qu'il était mort en rendant ses entrailles. Les Goths et les Visigoths adoptèrent ses principes.

(7) Un archevêque, un prêtre factieux
Les attira, favorisa leurs armes.

On prétend que la Cava, fille de Julien, gouverneur de Ceuta, et nièce de l'archevêque Oppa, avait inspiré une passion violente à Rodric, roi des Visigoths en Espagne, et que ce prince n'ayant pu la séduire, employa la force et la viola, et que son père et son oncle l'archevêque, animés par la vengeance, appelèrent les Maures en Espagne. Rodric, en les combattant, perdit la bataille et la vie.

(8) A la mosquée un museim nous appelle,
C'est vendredi; tout Maure, tout fidèle
Est obligé, par les lois du Coran,
De s'y trouver, et même le sultan.....

Mahomet étant monté au ciel sur la jument Elborak, conduit par l'ange Gabriel, vit Adam, Moïse, Aaron, Joseph, Énoch, et Dieu qui lui ordonna de prier cinquante fois par jour; le prophète trouvant la chose impossible ou très-difficile, fit demander à Dieu, par Moïse, de réduire ce nombre: Dieu, après mainte sollicitation, le borna à cinq fois. Mahomet, dit un autre Arabe, jeune encore, ayant fait un voyage en Syrie, quand il traversait les déserts d'Arabie, un ange, pour le garantir des rayons du soleil, étendit ses ailes sur lui. L'archevêque Jacques Voragine a rempli sa Légende dorée de semblables merveilles, ainsi que le jésuite Ribadeneira, la Fleur des Saints.

(9) Être puissant! oui, mon cœur me l'assure,
Le plus beau culte à tes regards divins,
C'est la vertu, le pardon de l'injure,
La bienfaisance et l'amour des humains.

Lesdiguières et Turenne changèrent de religion par des motifs d'ambition; le comte de Bonneval disait

que c'était pour aller au paradis en pantoufles et en robe de chambre : Rodric me paraît plus excusable.

> Mais renoncer au Dieu que l'on croit dans son cœur,
> Est le crime d'un lâche, et non pas une erreur.
>
> Voltaire.

FIN DES NOTES DU SECOND CHANT.

CHANT TROISIÈME.

Le sommeil fuit, un rayon de l'aurore
Blanchit déja le sommet des coteaux ;
Les sons bruyants de la cloche sonore,
Le chant du coq appellent aux travaux ;
Le laboureur attèle sa charrue,
J'entends bêler les timides agneaux ;
L'âne au marché va porter sur son dos
Du bon fermier le beurre et la laitue.
Dans une alcove inconnue au soleil,
Marton apporte, en un vase vermeil,
Le lait qui doit à sa maîtresse Hortense
De son beau teint conserver la fraîcheur ;
Elle ouvre alors des yeux pleins de langueur,
Reçoit le vase et le boit en silence,
Referme l'œil et retombe et s'endort ;

Le forgeron frappe déja si fort
De son marteau, que tout le voisinage
Qu'il assourdit, maudit l'homme et l'ouvrage.
Je vois plus loin, dans son petit manoir,
Un fils du Pinde, un élève d'Horace;
Le chef couvert d'un méchant bonnet noir;
Il pense, il rêve, il écrit, il efface,
Frappe sa tête, au ciel lève les yeux;
Mais son air change et devient radieux;
Il a trouvé la rime fugitive.
Quoi! tout travaille, et ma muse est oisive?
Vite, debout! allons, Pégase, à moi.

Dans l'autre chant, j'ai laissé, je le croi,
Dans la maison du charitable Maure
Geoffroi Rudel convalescent encore;
Il est si bien! Laissons là ce héros
Se rétablir, et jouir du repos;
Et revenons au siége de Valence.
Je reprends donc la trompette de Mars.

Les Espagnols, repoussés des remparts
Par la tempête et non par la vaillance
Des ennemis, sont rentrés dans le camp,
Moins effrayés qu'altérés de vengeance.
Jacque ordonna qu'on refît sur-le-champ
Les instruments, les machines de guerre,
Qu'avait détruits ou consumés le feu.
Ce roi guerrier (les héros dorment peu)
Passait le jour, souvent la nuit entière,
A combiner par quel moyen puissant
La Croix pourrait triompher du Croissant.
Mais dans l'armée arrive un vieux ermite
Qui veut parler au roi de l'Aragon;
Longue est sa barbe et sa taille petite;
Le drap épais de son vieux capuchon,
Sans la cacher, ombrage sa figure;
Avec sa croix, pendait à sa ceinture
Un grand rosaire; et comme Balaam,
Allant jadis voir un roi mécréant,
Un bel ânon lui servait de monture.



Dès qu'on le vit, on le prit pour un saint.
Vers le monarque on le mena soudain :
« Grand roi, dit-il, c'est le ciel qui m'envoie ;
Saint Jacque, hier, votre auguste patron,
M'est apparu dans une vision;
Son front brillait d'une céleste joie :
Allez, dit-il, vers le roi d'Aragon ;
Il plantera sur les murs de Valence
Le signe heureux de la Rédemption ;
Je l'aiderai de toute ma puissance
Dans ce projet ; mais avant tout, il faut
Que son armée observe un jeûne austère,
Pendant un jour, et dise le rosaire.
Il faut de plus, la veille de l'assaut,
Faire à grand chœur célébrer une messe,
Où le monarque et l'armée à genoux,
Imploreront la divine sagesse :
Sire, voilà ce qui m'amène à vous.
— A mon patron, répond le roi fidèle,
J'obéirai, soyez sûr de mon zèle. »

L'ermite alors s'incline devant lui;
Dans son capuce il enfonce sa tête,
Et gravement remonte sur sa bête.
Tous les soldats l'entourent à l'envi;
Heureux qui peut, doué d'une foi pure,
De ce grand saint baiser le froc béni,
Les pieds, les mains, et même la monture.
Le bon roi Jacque, après qu'il fut sorti,
Fit aussitôt publier dans l'armée,
Devers le soir, à l'heure accoutumée,
Que dans le camp, demain, jour de congé,
On chanterait une messe en musique;
Que l'archevêque, en habit magnifique,
Officierait avec tout son clergé.
Le lendemain, quand l'aube blanchissante,
De ses rayons couvrit les monts altiers,
Clairon, tambour et trompette bruyante
A la grand'messe appellent les guerriers:
Sur le penchant d'une verte colline,
Qui sur la ville et sur le camp domine,

On éleva, pour ce jour solennel,
Pendant la nuit, un magnifique autel.
La piété, toujours ardente et pure,
L'orna de fleurs, de rubans, de verdure;
Trente flambeaux arrangés à l'entour,
Mêlaient leurs feux à la clarté du jour.
Le saint prélat, en tête ayant sa mitre,
Lors y monta suivi de son chapitre;
On officie, on chante, et les échos
Portent au loin les sublimes cantiques.
Jacque, à genoux, sous des arbres antiques,
Environné de tous ses généraux,
Suivait les chants; les soldats en silence,
Autour de lui formaient un cercle immense;
Tous à genoux, leur rosaire à la main,
Par de grands coups se meurtrissaient le sein.
Les Musulmans, sur les murs de leur ville,
Femmes, vieillards, l'iman triste, immobile,
Jetaient sur eux des regards égarés,
Et se moquaient, dans leur stupide ivresse,

De notre culte et de nos rits sacrés.
Quand l'archevêque eut achevé la messe,
Il prit en main, avec humilité,
Le soleil d'or par Dieu même habité;
Puis se tournant en face et de côté,
Trois fois l'élève, et trois fois il l'abaisse,
Il bénit Jacque et ses braves soldats.
Mais tout-à-coup on crie : Enfants, aux armes!
Clairons, tambours appellent les alarmes.
C'est l'ennemi qui venait à grands pas,
Enveloppé d'un globe de poussière;
Il crut surprendre et défaire aisément
Les Espagnols, un monarque imprudent,
Tout occupé de chants et de prière.
Mais les Chrétiens, vieux enfants du dieu Mars,
Eurent bientôt rejoint leurs étendards.
Plein de fierté, respirant la vengeance,
Chaque parti l'un vers l'autre s'avance;
Les Musulmans criant : Allah! Allah!
Et l'Espagnol criant : Vive Marie!

Vive saint Jacque, et l'écho répéta
Trois fois ce nom si cher à l'Ibérie,
Et tout-puissant dans le feu des combats.
Quand les deux rois se virent en présence,
Chacun voulant haranguer ses soldats,
Fit arrêter, ordonna le silence.
Le vieux sultan, monté sur un coursier
Qui frémissait bouillant d'impatience,
Dit à sa troupe: « Enfants, peuple guerrier,
Bravez le fer, la mort avec courage:
Le Musulman qui meurt pour son pays
S'envole au ciel, où sous un doux ombrage
Il jouira des plus belles houris. »
Jacque à son tour leur disait: « Mes amis,
Nobles enfants de la riche Hespérie,
Voici le jour d'abattre le Croissant,
Et de planter sur une ville impie,
De notre foi le signe tout-puissant.
Pendant la nuit, du séjour de la gloire,
Mon saint patron m'a promis la victoire;

Oui, nous vaincrons, oui, je le jure ici,
Et par saint Jacque et ce fer que voici. »
A ce discours, dès clameurs d'allégresse
Frappent les airs; officier et soldat,
Chacun s'écrie en une sainte ivresse:
« Vive saint Jacque! et volons au combat. »
Maures, Chrétiens se mêlent avec rage;
Cent mille traits obscurcissent le jour.
Un corps recule, avance tour-à-tour;
Le sang ruisselle; horrible est le carnage;
Les cris confus des mourants, des blessés,
Et le fracas des tubes de la guerre
Et des tambours, épouvantaient la terre.
Sur les mourants les morts sont entassés.
Sur les deux camps la victoire incertaine,
Sans se fixer, planait légèrement.
Quand tout-à-coup de la céleste plaine,
Sur un cheval de blancheur éclatant,
Un beau guerrier, un fantôme descend,
Vient se mêler à la troupe chrétienne;

C'était saint Jacque, aux Maures si fatal,
Son air est fier; et son front martial
Brille entouré de gloire et de lumière;
Il est armé d'un glaive étincelant,
On le prendrait pour le dieu de la guerre[1].
Le prince Jacque et son armée entière
Le regardaient avec étonnement.
Tel nous voyons, alors qu'un météore,
Un globe ardent brille pendant la nuit,
Le villageois très-incertain encore,
Le contempler, de surprise interdit.
Mais ce grand saint, sur son coursier rapide
Allant, venant, combattant comme Alcide,
Frappe, renverse et suit d'un vol rapide
Le Musulman qui fuit épouvanté.
Tels, si l'on croit la noble antiquité,
Tels on a vu les deux frères d'Hélène[2];
Venus du ciel sur de brillants chevaux,
Rangés tous deux près de l'aigle romaine,
Lancer la foudre et combattre en héros,

Et tout couverts de poussière et de gloire,
Par leurs exploits enchaîner la victoire.
Jacque, à l'aspect de ce secours divin,
Comme un lion irrité par la faim,
Qui suit sa proie; avec même furie
Suit l'ennemi qui fuyait à grands pas.
Le vieux Zéan, prodigue de sa vie,
S'efforce en vain d'arrêter ses soldats,
Court dans les rangs, hâte ses pas débiles,
Leur parle au nom du ciel, de Mahomet,
De la patrie; en parlant combattait.
La peur est sourde et ses pieds sont agiles.
Bientôt lui-même, hélas! est entraîné;
Lui-même fuit. Ce prince infortuné,
En fugitif se retire à Valence,
Ville où jadis, au chant de ses guerriers,
Il est entré couronné de lauriers.
Son fier rival avec ardeur le presse,
Et dans la ville arrive sur ses pas.
Mais toujours brave, actif avec sagesse,

Sous une porte il retient ses soldats,
Rétablit l'ordre, arrête leur audace.
Le prince maure, incapable d'effroi,
Range sa troupe au milieu de la place;
Il veut, dit-il, vaincre ou mourir en roi.
Mais aux Chrétiens, qu'emportait leur courage,
Jacque a donné le signal du carnage,
Signal terrible! Une belle cité
Allait périr par le fer et la flamme,
Alors qu'un être enchanteur, une femme
Accourt vers Jacque avec rapidité,
Tombe à ses pieds, le presse, le supplie
De pardonner et d'épargner le sang
D'un peuple entier, dont le culte est impie,
Mais dont le cœur est sans doute innocent.
« Grand roi, sauvez cette belle Valence;
Lui disait-elle; écoutez la clémence.
Ah! le vainqueur qui pardonne aux vaincus,
Relève encor l'éclat de sa victoire,
Et pardonner est la plus belle gloire. »

Sexe charmant, des anges, des élus,
Ton cœur, tes traits sont l'image fidèle !
Dieu te forma de sa main immortelle,
Pour te placer entre l'homme et les cieux.
Cette beauté, si douce, si touchante,
Qui suppliait pour tant de malheureux,
Était Inès, de Jacque jeune amante.
Ce roi guerrier, mais tendre et généreux,
Lui répondit : « Délice de ma vie,
Charme des yeux, soleil de l'Ibérie,
Ah! qui pourrait résister à ta voix ! »
La belle Inès est cet ange, je crois,
Qui d'Abraham retint le bras sévère,
Lorsqu'il allait sacrifier son fils.
« O douce amie, à tes ordres soumis,
Je vais soudain demander, pour te plaire,
Une entrevue à ce roi malheureux,
Pour y traiter d'une paix honorable. »
Après ces mots, aussi tendre qu'aimable,
Il lui donna deux baisers sur les yeux.

Présentement, stoïques rigoureux,
Osez blâmer cette ame douce et pure.
Ah! croyez-nous, enfants de la nature,
L'amour se plaît dans un cœur ingénu;
Qui sait aimer, aime aussi la vertu.
Jacque, au départ de sa belle maîtresse,
Fit demander au prince musulman
Un rendez-vous, où leur haute sagesse
Pourrait traiter, sous l'œil du Tout-Puissant,
D'une paix sûre et pleine de prudence.
Le vieux monarque, embrassant l'espérance
D'un traitement aussi noble que doux,
Sans hésiter donna le rendez-vous.
Il l'assigna dans les murs de Valence,
Sur un terrain de beaux arbres orné,
Où tous les jours l'habitant fortuné
Venait jouir du frais de leurs ombrages,
Et du repos, et d'un ciel sans nuages.
Ces deux grands rois, montés sur des coursiers,
Dans ce beau cours tous les deux arrivèrent,

Environnés de trente chevaliers.
En arrivant tous deux se regardèrent
Sans se parler, et puis se saluèrent.
Jacque, sensible et modeste vainqueur,
Fut le premier qui rompit le silence;
De son rival il loua la vaillance
Et la vertu; lui dit avec douceur,
Que le hasard, ce qu'on nomme bonheur,
Avait souvent décidé la victoire;
Qu'une défaite, un moment de malheur
Ne flétrit point les lauriers de la gloire;
Puis ajouta, d'un ton plus résolu:
« Vous sortirez dès demain de la ville;
Cet ordre est dur: si j'eusse été vaincu,
Me seriez-vous plus doux et plus facile?
Mais vos guerriers, vos fidèles sujets,
Tous ceux qui sont attachés à leur maître,
Peuvent vous suivre, emporter leurs effets;
Ceux qui voudront, moins malheureux peut-être,
Rester chez eux sous l'égide des lois,

Conserveront leur fortune et leurs droits. »
Le prince maure, à cette loi si dure
Plein de dépit, et balance et murmure.
Jacque l'arrête et lui dit gravement :
« Roi musulman, songez que mon armée
Parcourt la ville, et d'espoir enflammée,
Veut le pillage, et la guerre et le sang. »
A ce discours, quelques touchantes larmes
Tombent des yeux du Maure infortuné :
« O roi chrétien, dit-il, le sort des armes
Parle pour vous ; le ciel m'a condamné !
O Mahomet, pour tes fils je t'implore,
Ah ! prends pitié de ce bon peuple maure !
Roi d'Aragon, j'accepte cette paix. »
Zéan alors, posant sa main débile
Sur le Coran, la jura pour jamais.
Jacque à son tour, la main sur l'Évangile,
Les yeux au ciel, fit le même serment.
Le lendemain, quand l'aube à sa naissance,
D'un trait du jour éclaira l'orient,

On vit sortir des portes de Valence
Ces vieux guerriers désarmés et marchant,
Les yeux baissés, dans un morne silence.
Leur roi Zéan, son épée à la main,
Sur un coursier du rivage africain,
Chamarré d'or, s'avançait à leur tête:
Il gémissait, tournait souvent les yeux,
Pour voir encor cette belle conquête
Des Musulmans et des rois ses aïeux;
Chère patrie, où si long-temps lui-même
A vu son front orné du diadème,
Dont il fallait s'éloigner pour toujours.
Ah! bien souvent nous vivons trop de jours!
De bons vieillards, des enfants et leur mère,
Des laboureurs déplorant leur misère,
Suivaient leur maître, emportant avec eux
De leurs effets les débris malheureux.
Ils vont chercher une terre étrangère,
Vivre ou mourir sous des cieux inconnus.
Cruel destin! droit affreux de la guerre!

Ah! que je plains et vainqueurs et vaincus!
Quand l'ennemi fut sorti de la ville,
Jacque aussitôt, d'un pas grave et tranquille,
Fit son entrée avec ses vieux guerriers,
Tous couronnés de pampre et de lauriers.
Mais quel contraste étonne leur courage!
D'un vrai désert cette ville est l'image;
Les habitants fuyaient vers leurs maisons;
Ainsi s'enfuit un troupeau de moutons,
Au hurlement d'un vieux loup qui s'avance.
De leur frayeur ce monarque attristé,
Fit publier aussitôt dans Valence,
Que chacun peut avec sécurité
Aller, venir, vaquer à ses affaires;
Qu'il punirait avec sévérité
Tout Musulman ou Chrétien téméraires
Qui troubleraient la paix de la cité.
De Mahomet quand la demeure sainte
Vit des flots purs arroser son enceinte,
Et que l'on eut au Dieu de vérité

Fait élever un autel magnifique,
On vient chanter avec solennité
Du *Te Deum* le glorieux cantique.
Mais trop long-temps j'ai laissé mon héros,
Geoffroi Rudel, dans le sein du repos.
Il revenait doucement à la vie,
Lorsque pendant, le chant du *Te Deum*,
Douze soldats, enfants de l'Ibérie,
Guerriers chrétiens, peu dignes de ce nom,
Vinrent forcer la demeure paisible
Du bon Rodric, de ce Maure sensible
A qui Rudel devait sa guérison.
Les yeux en pleurs, et la fille et la mère
De leur cher hôte implorent le secours.
«Ne craignez rien, dit-il d'une ame fière,
Je suis Rudel, je réponds de vos jours.»
Soudain il prend son vaillant cimeterre,
Court à la porte, et s'offre à ces brigands,
Avec ce front, cette audace guerrière
Qui fait trembler même les plus méchants.

« Soldats, dit-il, respectez cet asile ;
Je suis Rudel, sauvé dans cette ville
Par les bienfaits d'un Maure plein d'amour ;
J'étais mourant, il m'a rendu la vie ;
Malheur à qui troublerait ce séjour ! »
A ce propos, au nom du troubadour,
Déja fameux dans toute l'Hespérie,
Ces maraudeurs s'éloignent à grands pas,
En s'écriant : « C'est lui, n'en doutons pas,
Oui, c'est Rudel qui vient de l'autre monde. »
Et sur-le-champ ils courent à la ronde
Semer le bruit, mille fois répété,
Qu'ils avaient vu Rudel ressuscité.
Cette nouvelle, heureuse, inopinée,
De bouche en bouche aussitôt promenée,
Est parvenue aux oreilles du roi.
A ce miracle il n'ose ajouter foi ;
Il veut le voir et l'entendre lui-même.
Il va chez lui, plein d'une joie extrême,
Le voit, l'embrasse, et veut savoir d'abord

Par quelle ruse il a trompé la mort.
Alors Rudel conte de son cher Maure
Les soins ardents, la tendre humanité.
Jacque surpris, ému bien plus encore,
Au bon Rodric promet avec bonté
De protéger désormais sa famille,
Promet surtout de marier sa fille.
Lorsque Rudel eut repris la santé,
Que dans son sein bouillonna la jeunesse,
Plus que jamais il aima sa maîtresse,
La belle Isaure. Il veut partir demain
Pour la revoir; mais son ame attendrie
Formait encor un plus noble dessein.
Il faut savoir que dans sa maladie,
Lorsqu'il était sous la faux du trépas,
Geoffroi Rudel avait fait vœu tout bas
D'aller aux pieds de la Vierge chérie
Du Mont-Serrat, dire soir et matin,
Pendant trois jours, son office divin.
Le Mont-Serrat de la belle Marie

Était alors le séjour bien-aimé.
De toute part, et tout sexe et tout âge,
Les plus grands rois, à ce pélerinage
Chacun courait d'un saint zèle enflammé.
Là, tous les jours, on rendait des oracles;
Là, tous les jours, cette Reine des cieux,
Notre patronne, opérait des miracles,
Et tarissait les pleurs des malheureux.
Le jour fixé pour partir de Valence,
Rudel alla, plein de reconnaissance,
Prendre congé du roi de l'Aragon;
Lui dit qu'il part, pour rejoindre en Provence
Son souverain, le comte de Raimon.
Jacque voulant, épris de son mérite,
Le retenir, l'attacher à sa suite,
Lui proposa les dons les plus flatteurs,
Son amitié, des grades, des honneurs [8].
Rudel, constant dans sa philosophie,
Refusa tout; l'aimable Polymnie,

La liberté, les jeux, les doux loisirs,
L'amour surtout, cette heureuse folie,
Fixait ses vœux, comblait tous ses désirs.
A son départ, toujours grand, magnifique,
Ce roi lui fit le présent généreux
D'un beau coursier, enfant de la Bétique.
Mais que de pleurs s'écoulèrent des yeux
Du bon Rodric, de la mère et la fille!
En l'embrassant, cette aimable famille
Disait : « Hélas! nos voeux sont superflus,
Oui, c'en est fait, nous ne vous verrons plus. »
Geoffroi Rudel, pénétré de tristesse,
Contre son sein bien tendrement les presse;
S'arrache enfin de leurs bras éperdus.
Lorsque le fils de la belle Latone
Sur l'horizon annonça son retour,
Rudel partit, il marcha tout le jour,
Et vers le soir entra dans Barcelone,
Ville superbe, où Neptune, en grondant,
Vient apporter les richesses du monde.

Le lendemain Phébus plongeait dans l'onde,
Lorsque Rudel entra dans le couvent.
C'était alors l'heure du réfectoire,
Et l'on soupait. Avec très-grand honneur
On le reçut; et le père prieur,
Docteur aimable, au dessert lui fit boire
D'un vin fameux mûri sur ces côteaux,
Et vingt étés vieilli dans les tonneaux.
Le lendemain, quand la cloche argentine
Eut appelé les moines à matine,
Rudel entra dans le chœur avec eux,
Mêla sa voix à leurs accords pieux.
Les chants finis, le père Boniface,
Qui dès long-temps, depuis trente ans et plus,
Édifiait, ornait de ses vertus
Ce monastère où l'appela la grace,
Lui proposa d'aller voir leur jardin.
Ce cénobite avait perdu la vue
Depuis deux ans; mais son air doux, serein,
Prouvait la paix de son ame ingénue.

Fort étonné, de son zèle ravi,
Rudel accepte. Aussitôt le bon père
Prend son bâton et gravit avec lui
Ce mont sacré, sans guide, sans appui,
Comme s'il eût joui de la lumière.
Cette montagne est encore aujourd'hui
Un lieu charmant, l'Éden de l'Ibérie.
Ici l'on voit une verte prairie,
Les orangers, la vigne, l'olivier
Mûrir auprès du myrte, du laurier,
Et vingt ruisseaux rouler avec murmure
Du haut du mont une onde fraîche et pure;
On voit partout dans ce jardin riant
De grandes croix, de petites madones,
Ou de porphyre ou de beau marbre blanc,
Le front orné de brillantes couronnes,
Des fleurs du jour, du jasmin odorant.
Rudel, ravi, dit à ce révérend:
« Que ce jardin est riche et magnifique!
Je voudrais vivre en ce séjour magique.

—Vous le voyez; mais moi, trop malheureux,
Je ne vois plus ces fleurs, cette verdure,
Et toi, soleil, ame de la nature,
Je t'ai perdu; mes yeux, mes tristes yeux
Sont entourés d'une nuit éternelle;
Adieu, soleil, beaux astres, fleur nouvelle!
Mais Dieu le veut; à ses décrets soumis,
Résignons-nous. Apprenez, ô mon fils,
Que ce jardin si riant, si fertile
N'était jadis qu'un amas sec, stérile,
D'épais buissons, des rochers sourcilleux. »
Rudel alors demande quel miracle
A converti ces buissons épineux
Et ces rochers en fruits délicieux.
« Vous le saurez, je serai votre oracle.
Allons chercher l'ombrage des ormeaux
Au pied desquels coule cette fontaine;
J'y viens souvent oublier mes travaux,
Et méditer sur notre fin prochaine. »
Alors tous deux vont s'asseoir sur un banc;

Et dans ces mots parla le révérend:
«L'Être puissant, auteur de la nature,
Fait tous les jours cent miracles divers;
Sa main abaisse ou soulève les mers,
Et d'un rocher fait jaillir une eau pure.
Loin de ce mont et sur d'autres coteaux,
Quelques bergers en gardant leurs troupeaux,
Virent la Vierge, oui, la Vierge Marie,
Qui dans ce jour, arrivant de Syrie,
Ou des saints lieux, par le chemin des airs,
Se reposait dans ces tristes déserts.
Ces bons pasteurs, dans leur surprise extrême,
Vont raconter, publier en tous lieux
Ce qu'ils ont vu, vu de leurs propres yeux,
Un grand miracle; oui, la Vierge elle-même;
Elle brillait de cet éclat touchant
Dont brille au ciel la lune en s'élevant.
Déja, déja, de l'Èbre jusqu'au Tage,
Deux cents témoins de tout rang, de tout âge,
Ont vu le fait; vingt mille l'ont redit.

Un grand prélat, celui de Barcelone,
Par mille voix de ce miracle instruit,
A son chapitre, à ses moines ordonne
D'aller chercher cette belle Madone,
Pour l'amener avec solennité
Dans une église au sein de la cité.
Le lendemain, quand au sortir de l'onde,
Le dieu du jour vint éclairer le monde,
Moines, clergé, chevaliers et bourgeois,
Un peuple entier, précédé de la croix,
Un cierge en main, monta sur la colline
Où se trouvait cette Vierge divine.
Dès qu'on la vit, l'air retentit soudain
De cris de joie et de Vive Marie!
On s'agenouille, on chante, on pleure, on prie.
On la revêt d'un habit de satin,
Et de jasmin on couronne sa tête.
C'était vraiment un très-beau jour de fête.
Puis sur un char de feuillages orné
Elle est placée, et ce char est traîné

Par deux chevaux de superbe encolure;
Il part au son des cors, des chalumeaux.
La jeune fille autour de la voiture,
Et des enfants chantent des airs nouveaux.
Pendant long-temps, à la voix de leur guide,
Les deux chevaux marchent d'un pas rapide;
Mais arrivés ici, sur les hauteurs
Du Mont-Serrat, soudain ils s'arrêtèrent;
Leurs conducteurs en vain les excitèrent;
Ils n'écoutaient ni fouets, ni jurements.
Tel un vieux chêne, appuyé sur les ans,
Sans s'ébranler brave l'effort des vents.
Un saint abbé, qu'on nommait Théodore,
S'écrie alors : « Il n'en faut pas douter;
La bonne Vierge ici veut s'arrêter.
Il faut demain, à la nouvelle aurore,
Vous rendre tous sur ce mont glorieux,
Pour élever à la Reine des cieux
Un beau palais, un temple, une chapelle. »
Mille ouvriers, des femmes, des vieillards,

Au point du jour, viennent de toutes parts.
Quel mouvement, quelle ferveur, quel zèle!
On les voit tous avides de travaux,
Creuser la terre ou porter des fardeaux.
Mais un miracle étonnant, admirable
Est attesté par nos sages aïeux;
Des séraphins, des habitants des cieux,
Remplis d'ardeur, d'un zèle infatigable,
Portaient la pierre, et la chaux, et le sable.
Quand sur ce mont l'ardente piété
Eut élevé cette église nouvelle,
La Vierge alors, avec solennité,
Fut descendue et mise en sa chapelle.
Depuis les grands, les rois, les empereurs,
Sur ses autels répandent leurs faveurs;
D'or et d'azur notre église étincelle;
Vingt lampes d'or y brûlent en tout temps,
Et tous les jours cent miracles frappants
De cette Vierge annoncent la puissance.
Oui, mon cher fils; mais le midi s'avance:

Entendez-vous? La cloche du couvent
Au réfectoire appelle chaque frère.
Allons dîner : un Dieu juste et clément,
Voulant de l'homme adoucir la misère,
De l'appétit lui fit l'heureux présent. »

Dans ce séjour, Rudel avec surprise,
Vit les trésors renfermés dans l'église (4),
Mille joyaux et cent vases d'argent.
Mais dans ce siècle, alors à son aurore,
Il ne vit pas le glaive, vierge encore,
Que Loyola, nom célèbre à jamais,
Y déposa, quelques siècles après.
Ce saint frappé d'une sainte folie,
Se déclara chevalier de Marie,
Et lui promit amour, fidélité;
Courut les champs pour combattre l'impie
Qui douterait de sa virginité.
Enfin Rudel partit du monastère,
Le cœur ému, touché très-vivement

De cette vie heureuse et solitaire,
Où tout à Dieu, l'homme humble et pénitent
De son salut fait son unique affaire.
Jetant alors les yeux sur l'avenir,
Si près de nous, il fit vœu de mourir
Couvert d'un froc, revêtu d'une haire.
Ainsi rêvant, quoique bien éveillé,
De son coursier il hâtait la vitesse.
Tout voyageur que l'ennui, l'heure presse,
Voudrait avoir le beau cheval ailé
Du bon Roger, qui, dans une journée,
D'un pôle à l'autre achevait la tournée.
Ainsi rêvant, de détour en détour,
Il s'égarait. Cependant la nuit sombre
Aux cieux déja développait son ombre;
Le crépuscule annonçait son retour.
Rudel voyant qu'il était sans asile
Pour cette nuit, soupire, est peu tranquille;
Ses longs regards cherchent de tout côté
Une chaumière, un gîte, un ermitage;

Il ne voit rien qu'un mont inhabité,
Séjour des loups, et qu'un désert sauvage.
Il marche encor, bientôt entend le bruit
D'un grand torrent qui roule, écume et gronde,
Et sur des rocs précipite son onde.
A cet aspect il s'arrête et frémit;
Mais aussitôt reprenant son courage,
Il se résigne et de cheval descend;
Au pied d'un arbre il s'arrange, il s'étend,
Et le sommeil, compagnon du bel âge,
Vint sur ses yeux reposer mollement.

Ne troublons point ce sommeil si paisible,
Ce grand bienfait, ce baume de nos maux;
Moi-même aussi j'ai besoin de repos;
Ma course est longue et le chemin pénible.
Demain, sitôt que le dieu de Délos,
Sortant des flots, nous rendra la lumière,
Que les bergers quitteront leur chaumière,
Et dans les champs conduiront leurs troupeaux,

Je vous dirai le reste de l'histoire
Du Troubadour que vous devez chérir,
Et vous permets de douter ou de croire,
De m'écouter, ou de vous endormir.



NOTES

DU TROISIÈME CHANT.

(1) Il est armé d'un glaive étincelant,
On le prendrait pour le dieu de la guerre.

Saint Jacques était le patron de l'Espagne, comme Minerve la patronne d'Athènes, Diane de Lemnos, Junon d'Argos, Jupiter Olympien de Rome. Le roi Léon, la veille d'une bataille contre les Maures, vit en songe saint Jacques qui lui promettait la victoire; depuis, les troupes espagnoles marchèrent sous la bannière de ce saint, et leur cri de guerre fut le nom de Saint Jacques! Saint Jacques fut décapité à Jérusalem, par les ordres d'Hérode Agrippa, l'an 42 de notre ère. Ses disciples l'enlevèrent et le mirent sur un vaisseau qui aborda en Galice, d'où il fut transporté à Compostelle, au milieu d'un bois. Son

corps fut découvert en 800, et c'est autour de cette grotte qu'on a bâti la ville, où depuis les pélerins accourent en foule.

(2) Tels on a vu les deux frères d'Hélène, etc.

Les Romains avaient ces déités en grande vénération, et ne juraient que par leur temple. Ils parurent à la tête de l'armée romaine dans la bataille qui se livra près du lac Régilius, et portèrent à Rome la nouvelle de cette victoire de Paul-Émile, le jour même qu'elle fut remportée.

(3) Lui proposa les dons les plus flatteurs,
Son amitié, des grades, des honneurs.

Ainsi Horace refusa d'être secrétaire de l'empereur Auguste, qui ne lui en sut pas mauvais gré.

(4) Dans ce séjour, Rudel avec surprise,
Vit les trésors renfermés dans l'église.

Il y avait dans ce couvent 76 religieux de l'ordre de Saint-Benoît, 28 frères lais, et 25 enfants de chœur, un médecin et un chirurgien; 80 lampes d'argent et quantité de candélabres : un amas d'*ex-voto*, de jambes, de cuisses, de bras et d'autres

membres. On a conservé dans ce monastère l'épée de Loyola, qui s'était déclaré chevalier de Marie; pour se préparer au combat, il fit la veille des armes, et sortit pour aller combattre le Maure qui niait sa virginité. Celui-ci refusa le combat, et Loyola vint déposer son épée aux pieds de la Vierge.

FIN DES NOTES DU TROISIÈME CHANT.

CHANT QUATRIÈME.

O grand Newton, qui pesas les planètes, [1]
Et qui traças la marche des comètes,
Qui découvris par quels secrets ressorts,
Les corps roulants attirent d'autres corps;
Au ciel monté sur l'aile du génie,
Ton œil hardi pénétra l'harmonie,
Les lois, le cours de ces globes nombreux;
J'aurais voulu que tu pusses m'apprendre,
A moi, qu'agite un désir curieux,
Ce que jamais docteur n'a pu comprendre,
Si Jupiter, Mars, la belle Vénus,
Le froid Saturne et le bouillant Mercure
Ont dans leur sein des peuples inconnus,
Faits comme nous et de même nature.
De l'univers le maître souverain

Jamais, dit-on, ne créa rien en vain;
Tout est utile, enchaîné, nécessaire;
Mais de ces corps quels sont les habitants,
Leurs lois, leurs mœurs, leurs traits, leur caractère?
Sont-ce des nains, ou sont-ce des géants?
Ont-ils deux pieds, ou marchent-ils sur quatre?
Leur culte est-il chrétien, turc, idolâtre?
Comme Noé, vivent-ils cinq cents ans?
Quelle est leur ame et leur intelligence?
Ainsi que nous n'auraient-ils que cinq sens?
En ont-ils douze et plus de jouissance?
Si l'on en croit et maint et maint docteur,
Nous habitons des mondes le meilleur.
Leibnitz l'a dit, et tout savant le cite.
J'aime à le croire et bénis nos destins:
Loin d'imiter le bizarre Héraclite,
Toujours pleurant et plaignant les humains,
Je chante et ris avec feu Démocrite.
Ami de Pope, avec lui je convien,
J'ose affirmer qu'ici-bas tout est bien,

Malgré cent maux qui tourmentent la vie,
Les vents, la peste, et la fièvre et ses feux.
Mais je voudrais, pour être encore mieux,
Que la beauté fût sans coquetterie,
Les beaux esprits, les grands sans vanité,
Qu'on étouffât le démon de l'envie,
Et que partout régnât la probité.
Mais, dira-t-on, la chose est impossible.
Eh bien! messieurs, d'accord; n'en parlons plus.
Laissons le monde aller son cours paisible,
A l'Océan son flux et son reflux,
Et de Rudel continuons l'histoire.

Fils de l'amour, noble enfant de la gloire,
Sur un rocher il dort paisiblement.
Ah, quel réveil! tout-à-coup il entend,
Non loin de lui l'effrayant hurlement
De trente loups affamés de carnage.
Soudain il s'arme, il veut lutter contre eux.
Brave Rudel, à quoi sert ton courage?

Hercule même, oui, le vainqueur fameux
De Géryon, du monstre d'Érymanthe,
N'eût opposé qu'une force impuissante.
Mais tous les loups s'élancent en hurlant
Sur le coursier qui paissait tristement
L'herbe d'un sol, hélas! presque stérile.
Rudel, voyant la défense inutile,
Sur un grand pin monte légèrement.
Il voit de là, quel spectacle terrible!
Son beau coursier, qui des pieds et des dents
Se défendait contre la gueule horrible
De ces vieux loups qui déchiraient ses flancs;
Il entendait leurs hurlements de joie,
Leurs cris affreux en dévorant leur proie.
Mais quand, sortant des rives de l'Euxin,
Phébus ouvrit les portes du matin,
Ces animaux que blesse la lumière,
Rassasiés de carnage et de sang,
Prennent la fuite et courent en hurlant
S'ensevelir dans leur affreux repaire.

Rudel alors, pâle et silencieux,
Descend de l'arbre, et voit encor sur l'herbe
Les ossements, les restes malheureux
De ce coursier naguère si superbe.
Il fuit, traverse et la plaine et les bois,
Semblable au cerf qui près de son pacage,
A d'une meute entendu les abois,
Ou d'un lion croit voir l'affreuse image.
Bientôt Phébus armé de tous ses feux,
A son zénith s'élève, et roi des cieux,
Calme les vents, écarte tout nuage.
De faim, de soif, de fatigue abîmé,
Rudel marchait sous ce ciel enflammé;
Mais il entend tout-à-coup le murmure
D'un grand ruisseau, découvre au même instant
Un vallon frais, tout riant de verdure,
Environné d'un ombrage charmant.
Le matelot, désolé par l'orage,
Qui voit enfin le fortuné rivage,
Les tours du port où tendaient tous ses vœux,

Ne jouit pas d'un moment plus heureux.
Le preux Rudel vole vers ce bocage.
En arrivant sous des saules épais,
Couché sur l'herbe, il savoure à longs traits
De ce ruisseau l'onde légère et pure,
Et cueille après, pour apaiser sa faim,
Du chêne altier le fruit agreste et sain,
Du genre humain première nourriture,
Puis sur un lit de fleurs et de verdure,
S'abandonnant aux douceurs du sommeil,
Ne s'éveilla qu'à l'heure où le soleil
Finit sa course, alors que le zéphire
Agite l'air, et quand Flore respire;
Où les oiseaux, plus gais, plus amoureux,
Font retentir leurs chants mélodieux.
L'air pur et frais d'une belle soirée,
Et d'un beau ciel la couleur azurée,
Du preux Rudel enivraient tous les sens.
Mais un penser troubla ces doux moments;
Rudel voyait qu'il était sans asile,

Et que la nuit de son ombre tranquille
En s'élevant couvrait le front des cieux.
Il se décide, il part, fait ses adieux
A la naïade, aux nymphes du bocage,
Aux doux oiseaux cachés sous son ombrage.
Il part enfin, marche silencieux
A la lueur d'un faible crépuscule.
C'est l'heure alors où le berger crédule
Voit des esprits, des morts, des revenants.
Rudel croit voir, non des spectres errants,
Mais des châteaux, des tours, une chaumière;
Et dans un pin le clocher d'un couvent.
Il voit encor dans une ombre légère
Ce que son cœur désirait ardemment.
Chez les humains cette erreur est fréquente:
Et qui de nous n'a vu dans une amante
Graces, appàs qui n'y furent jamais?
Mais sur un char environné d'étoiles,
La nuit régnait et déployait ses voiles;
Les animaux, les vents étaient muets.

Le seul hibou, triste amant des ténèbres,
Fatiguait l'air de ses plaintes funèbres.
Sans s'étonner, soumis à son destin,
Geoffroi Rudel poursuivit son chemin.
Hélas! bientôt à ses yeux se présente
Une forêt qu'habite l'épouvante,
Noire d'horreur, où vingt sentiers divers
Semblent conduire aux portes des enfers.
Rudel s'arrête; un moment il hésite;
Mais son grand cœur, son courage s'irrite.
Dans la forêt il pénètre soudain,
Erre au hasard dans cette nuit profonde,
Trouve un torrent, entend le bruit de l'onde
Qui furieuse, échappe, court et gronde.
Rudel, surpris, cherche un autre chemin;
Mais sur ses pas, dans le lieu le plus sombre,
Il aperçoit un grand fantôme, une ombre,
Je ne sais quoi, tout revêtu de blanc.
Rudel s'étonne et pâlit tout tremblant.
Mais un héros bien vite se rassure.

L'épée en main, et d'une marche sûre,
Rudel s'approche, en lui criant : « Des cieux,
Ou des enfers habitant ténébreux,
Qui que tu sois, parle, romps le silence,
Que me veux-tu ? » L'ombre ne répond rien.
Alors Rudel fait le signe chrétien;
Il s'enhardit, et sur l'ombre s'élance.
Brave Rudel, tu rougis, je le pense,
Lorsque tu vis que cet être infernal,
Que ce fantôme était une statue
De marbre blanc et sur un piédestal.
Heureusement c'est là qu'était l'issue
De la forêt. Rudel jouit enfin
Du bel azur d'un ciel pur et serein.
Mais tout-à-coup une vive lumière,
Sur un coteau, vint frapper sa paupière.
A cet aspect, Rudel tout radieux,
Crut voir briller un astre tutélaire.
L'arc coloré qui brille dans les cieux,
Après la pluie, après un long orage,

Rassure moins l'habitant du village,
Dont l'ignorance et le faible cerveau
Redoute encore un déluge nouveau.
Tel qu'un nocher que la prudence éclaire,
Pour gouverner sagement son vaisseau,
Fixe ses yeux sur l'étoile polaire :
Ainsi Rudel marchait vers ce coteau.
Il marche, il court, suant, tout hors d'haleine,
Enfin arrive au pied d'un grand château
Qu'environnait un fossé rempli d'eau.
Il voit un pont que suspend une chaîne;
Il le traverse, entre dans une cour
Que trois fanaux éclairaient d'un grand jour.
Il va, regarde, écoute, se promène.
Mais au château tout-à-coup il entend
Les chants, la voix d'une jeune sirène,
Une guitare accompagne son chant.
Cette beauté redisait la romance
Du fameux Cid, connu par ses exploits,
Par ses amours et sa haute vaillance,

Que son épée a mis au rang des rois.

PREMIER COUPLET.

Le preux Rodrigue aimait Chimène,
Elle l'aimait de même amour;
L'hymen devait bénir leur chaîne,
Et les unir au premier jour.
Mais de cette amante si chère,
Le Cid, pour sauver son honneur,
Dans un combat tua le père,
Dont il sentit grande douleur.

DEUXIÈME COUPLET.

Chimène en deuil, l'ame au supplice,
Alla trouver le seigneur roi,
Et lui cria : « Sire, justice!
Vengez mon père, vengez-moi,
Il est mort, tué par les armes
Du Cid, qu'on nomme le Vaillant. »
Et ses beaux yeux versaient des larmes
Sur son père et sur son amant.

TROISIÈME COUPLET.

Le roi qui lisait dans son ame
L'amour à travers ses douleurs,

Lui dit : « Pleurez, pleurez, Madame ;
Rien n'est si juste que vos pleurs ;
Mais songez que le Cid vous aime,
C'est un héros digne de vous ;
Et dans un an, je veux moi-même
Vous unir des nœuds les plus doux. »

QUATRIÈME COUPLET.

A ces mots, la tendre Chimène
Rougit beaucoup et ne dit rien,
Voulant, dit-on, briser sa chaîne
Pour son honneur, le premier bien.
Chimène ainsi passa l'année,
Pleurant beaucoup son père mort ;
Et puis se fit son hyménée :
On ne peut éviter son sort.

Lorsque Rudel, qui l'écoutait encore,
N'entendit plus ce chant doux et sonore,
Il s'écria : « C'est ici le séjour
Ou d'une fée, ou d'une jeune muse ;
Jamais, jamais aux bords de l'Aréthuse
Berger n'ouït un si doux chant d'amour. »

Mais à son tour, voulant se faire entendre,
Pour obtenir un généreux accueil,
Vers le balcon il chanta d'un air tendre
Ces vers, trouvés dans un ancien recueil.

PREMIER COUPLET.

Nymphe de ce séjour paisible,
Jeune beauté chère à l'amour;
Écoutez d'une ame sensible
L'infortune d'un troubadour:
La nuit l'a surpris en voyage,
Et son coursier vient de mourir;
Il erre comme un ours sauvage,
Sans nul asile pour dormir.

DEUXIÈME COUPLET.

Loin de vous de vaines alarmes,
Soyez son bon ange aujourd'hui,
Comme l'Amour il est sans armes,
Il est sensible comme lui.
Ah, par l'Amour et par Marie!
La Vierge, mère du Seigneur,
Beauté céleste, je vous prie
D'avoir pitié de mon malheur!

Quand il finit, une jeune pucelle
Qui l'écoutait, parut sur le balcon,
Lui dit ces mots que Clio me rappelle:
«O vous, le fils d'Orphée ou d'Apollon,
Beau chevalier, dites-nous votre nom? »
« Je suis Rudel, troubadour de Provence,
Et je reviens du siége de Valence,
Où je servais sous le roi d'Aragon. »
Lors il se tut; bientôt, heureux augure,
On vint ouvrir la porte du château.
Un franciscain d'une belle figure,
Que précédaient, armés d'un grand flambeau,
Quatre valets, d'une douce manière,
Pria Rudel d'entrer dans la maison.
Le troubadour, surpris avec raison,
D'être reçu par un révérend père,
Lui demanda s'il était le seigneur.
« Non, répondit le moine séraphique,
Du duc d'Alvar je suis le directeur
Et l'aumônier; ce seigneur magnifique

De son palais est absent aujourd'hui;
Mais nous avons pour commander chez lui,
Sa jeune épouse : elle se nomme Elvire.
Suivez mes pas; je vais vous introduire.
Cette duchesse avec grace et bonté
Reçut Rudel, loua sa voix brillante
Et son beau chant par les muses dicté.
Elvire était une brune piquante;
Ses grands yeux noirs brillaient de volupté;
Elle aurait pu disputer de beauté
Avec Junon et Vénus elle-même;
Mais de son teint la couleur un peu blême,
Ses yeux chargés d'une molle langueur,
Tout annonçait que la mélancolie,
Ou bien l'amour habitait dans son cœur,
Son cœur si triste au printemps de sa vie!
Rudel apprit d'où venait sa douleur.
Depuis un mois une triste nouvelle
Avait changé ces myrtes en cyprès.
Don Inigo, son chevalier fidèle,

Jeune guerrier digne de ses regrets,
Avait péri sous les murs de Valence,
Dans un assaut où brilla sa vaillance.
Depuis ce jour, le repos, le sommeil
Avaient quitté cette belle duchesse;
Elle pleurait l'objet de sa tendresse.
La nuit, le jour, au lever du soleil,
Souvent au pied de la croix redoutable,
Seule, à genoux, elle versait des pleurs,
Priait un Dieu, si clément aux pécheurs,
De pardonner à ce guerrier aimable.
Ce qui surtout dans ce malheur affreux
Brisait le cœur de cette tendre Elvire,
C'était, hélas! le penser douloureux
Que ce héros, ce jeune et vaillant sire
Avait péri sans absolution,
Sans pénitence et sans confession;
Ainsi que meurt, pour tomber dans l'abîme,
Un maure, un juif, un fils de Belzébuth.
Mais pour calmer sa crainte légitime,

La tendre Elvire avait, pour le salut
De son amant, commandé mille messes.
Puisse du ciel l'éternel souverain
A ce guerrier pardonner ses faiblesses!
Mais à Rudel je retourne soudain.
On lui servit un très-joli festin,
Où la duchesse, oubliant son chagrin
Pour un moment, d'une manière aimable,
Fit à Rudel les honneurs de la table;
Et l'aumônier, très-enjoué docteur,
En lui versant l'enivrante liqueur,
Disait gaiment, que Noé, notre père,
Du genre humain était le bienfaiteur;
Qu'à l'Éternel c'est obéir et plaire
Que de jouir des fruits de sa bonté.
«Mais jouissons avec sobriété,
Et partageons nos biens avec nos frères;
Un pain donné vaut mieux que cent rosaires.»
Après ces mots, ce sage avec gaîté
But d'un nectar de la Grèce apporté.

Mènent Rudel dans son appartement,
Où brillaient l'or, la soie et le porphyre.
Quatre flambeaux formés d'un pur argent,
Changeaient la nuit en un jour éclatant.
Dans une alcove avec art décorée,
Était un lit magnifique, moelleux.
Mais le sommeil, être capricieux,
Fuit bien souvent une couche dorée.
Geoffroi Rudel, dans ce superbe lit,
Ne dormit pas, rêva toute la nuit
A cette Alix, Alix la beauté même.
Il est aimé; vingt fois dans ses beaux yeux
Les siens ont lu les plus tendres aveux.
Ah! quel bonheur de plaire à ce qu'on aime!
Dès que parut l'étoile du matin,
Il se leva, descendit au jardin;
Ce beau jardin, de Flore et de Pomone
Était alors le fortuné séjour.
Le laurier vert, si cher au dieu du jour,
Le citronnier, le myrte de l'Amour,

Et l'oranger dont le front se couronne
En même temps et de fruits et de fleurs [2],
Offraient au sage, aux amants des neuf Sœurs,
Pour y rêver, des bosquets enchanteurs.
Divers ruisseaux, fuyant sous ces ombrages,
D'un cours léger y portaient la fraîcheur.
Bois de Tempé, vallon, charmants rivages
Qu'ont célébrés les neuf Muses en chœur,
Vous le cédez à ces heureux bocages.
Le beau Rudel, errant dans ce jardin,
Tantôt cueillait une rose nouvelle,
Ou bien assis près des bords d'un bassin,
Prêtait l'oreille aux chants de Philomèle;
Et cependant ses yeux cherchaient en vain
Alix, la fleur, l'ornement de Cythère.
Mais quel bonheur! plus vite et plus légère
Qu'un jeune faon qui court après sa mère,
Elle paraît en robe du matin,
Habit léger, inventé par les Graces,
Qui réunit avec la volupté

Et la décence et la simplicité.
Elle s'avance, et Rudel sur ses traces,
Voyait l'amour et l'essaim des plaisirs.
Le cœur ému des plus tendres désirs,
Brillant de joie, il court au-devant d'elle.
Alix rougit et n'en fut que plus belle;
Beau coloris qui trahit les secrets
D'un jeune cœur qui craint et qui désire.
Nos deux amants dans un riant délire,
Sans y songer, marchent vers les bosquets.
Le premier jour qu'il aime, et qu'il soupire,
L'amant se croit dans un monde nouveau;
Tout s'embellit pour lui dans la nature,
L'air est plus doux, plus fraîche est la verdure,
L'homme meilleur et le soleil plus beau.
Rudel, plongé dans une douce ivresse,
Aux pieds d'Alix déclarait sa tendresse;
Quand tout-à-coup la cloche du château
De l'aumônier leur annonça la messe,
Car tous les jours ce prêtre la disait;

Et les valets, le duc et la duchesse,
Tout le village avec eux l'entendait.
Le franciscain, après le saint office,
Leur débitait, au nom d'un dieu propice,
Une homélie, un tout petit sermon
Sur la morale et la religion.
Il leur disait : « Enfants du même père,
Aimez-vous bien, soyez justes, humains,
Et vous verrez descendre sur la terre
Les dons du ciel, et prospérer vos grains. »
Il parlait peu de l'enfer, de ses flammes,
Ne voulant pas épouvanter leurs ames,
Voulant que Dieu pour lui seul fût aimé.
Ainsi pensait un prélat estimé (3),
Dont le nom seul inspire la tendresse.
Rudel crut voir à la belle duchesse
Un front plus calme, un souris plus charmant;
Un songe avait produit ce changement :
Elle avait vu, dans la nuit, en dormant,
Don Inigo, son ombre rayonnante

Qui lui disait : « Aimable et chère amante,
Cesse tes pleurs, je suis en paradis,
Depuis trois jours entre les saints assis. »
Par ce beau songe Elvire rassurée
Sur le salut de ce fidèle amant,
Avait repris son aimable enjouement :
Telle une mère éperdue, éplorée,
Qui croit son fils gisant au sombre bord,
Si quelque lettre, un avis vient lui dire
Que son cher fils respire et vit encor,
Pleurante, hélas! vous la voyez sourire ;
Sa douce joie est un tendre délire.
Depuis ce songe, un astre plus serein,
Un jour plus doux éclaira cet asile.
Musique et bal, chasse, jeux et festin,
Tous les plaisirs rentrèrent à la file.
Alix, Rudel, sous ce ciel enchanteur,
Goûtaient d'amour les plus pures délices.
Tendres baisers ravis à la pudeur,
Mais pardonnés, aveux charmants, caprices

D'un cœur qui craint et chérit son vainqueur;
Serments d'aimer, et ce flatteur langage,
Ce doux encens qui séduit le plus sage,
Tout enivrait ces amants de bonheur.
Toujours ensemble, ils se quittaient à peine,
Qu'ils désiraient déja de se revoir.
Un jour advint qu'à l'approche du soir,
Alors que l'ombre est encore incertaine,
Ce troubadour errant dans le jardin,
Dans un bosquet trouva le franciscain;
Ce père avait un Horace à la main.
Rudel ne put retenir sa surprise :
« Père, dit-il, avec un fin souris,
Horace est donc un père de l'Église?
— Beau troubadour, vous paraissez surpris;
Ce livre-là n'est pas le Bréviaire
De saint François, notre très-humble père.
J'aime l'auteur, il m'apprend à mourir,
A regarder avec indifférence
Les biens, les maux d'une courte existence.

Mais je n'ai pas, je dois vous prévenir,
Toujours pensé comme aujourd'hui je pense;
L'illusion, l'erreur, l'entêtement
Ont très-long-temps égaré ma jeunesse.
Mais il est tard, le souper, la duchesse,
La belle Alix sans doute vous attend.
Demain, jeudi, lorsque le jour naissant
Éclairera ce paisible bocage,
Rendez-vous-y; là seuls, sous cet ombrage,
J'amuserai peut-être vos moments
Par le récit des erreurs, du délire
D'un jeune fou, trop facile à séduire! »

Et vous, Messieurs, si vous avez le temps,
Venez demain entendre ce bon père,
Sage aujourd'hui, bien fou dans son printemps.
Ce qui me charme, et comme lui j'espère
Que je puis être un Caton à cent ans.

NOTES

DU QUATRIÈME CHANT.

[2] O grand Newton, qui pesas les planètes......

Fontenelle et Huygens n'ont pas douté que les planètes ne fussent habitées. Huygens prétend que si leurs habitants ne nous ressemblent pas, ils ont pourtant des mains, des pieds, des oreilles; qu'ils mangent et boivent comme nous, et qu'ils font même de la musique. La terre a près de vingt-six millions de lieues carrées, dont il y en a huit au plus d'habitables; le reste est habité par des êtres différents de nous, plongés dans une autre atmosphère qui est partagée en deux parties : dans ces atmosphères si différentes de la nôtre vivent les poissons, êtres sans intelligence. La lune n'a point, dit-on, d'atmosphère, ou du moins elle est d'une telle rareté que les sons ne peuvent s'y pro-

pager. Ces habitants n'ont donc ni oreilles, ni yeux, ni poumons. On dit que les montagnes de cette planète sont moitié plus hautes que celle de la terre; celles de Vénus sont encore plus élevées. Ses habitants et ceux de Mercure, qui sont si près du soleil, doivent être d'une nature différente de la nôtre, et des espèces de salamandres que l'on prétend être incombustibles. Jupiter, avec ses quatre lunes, et qui n'a que cinq heures de nuit et de jour, est si éloigné du soleil que ses habitants doivent être de la nature de la baleine qui vit dans la mer Glaciale.

(2) Et l'oranger dont le front se couronne
En même temps et de fruits et de fleurs.

L'oranger est un arbre de la Chine, apporté en Europe par les Portugais : on voyait encore à Lisbonne, dans le siècle dernier, le premier arbre qu'on y avait planté; c'est ce que dit M. Valmont de Bomare. Mais les Grecs l'avaient déja connu. On ne doit pas s'étonner que les Maures d'Espagne l'eussent transporté chez eux ou de la Grèce ou de l'Arabie.

Louis XIV aimait beaucoup cet arbre.

(3) Ainsi pensait un prélat estimé,
Dont le nom seul inspire la tendresse.

Ces vers rappellent l'amour désintéressé de madame Guyon, et les tendres erreurs de l'aimable et sensible Fénélon.





CHANT CINQUIÈME.

Si par hasard sur cette terre ronde
Après mille ans je revenais au monde,
Comme l'a dit quelque part saint Justin,
Et comme lui, Tertullien l'Africain,
Le grand saint Jean, célèbre par son style,
Style rempli d'un mystère profond,
Qu'ont éclairci Bossuet et Newton,
Je jure bien, au nom de saint Basile,
De vivre enfin comme un petit Caton.
J'ai vu, ci-bas, tant et tant de sottises,
J'en ai tant fait, tant de lourdes méprises,
Que je serais bien indigne du jour,
Si je n'étais plus sage à mon retour.

Je veux alors parmi les incurables
Être enfermé, finir mes jours coupables,
Si l'on me voit, en dépit d'Apollon,
Gravir encor les hauteurs d'Hélicon,
Et fatiguer, dans mon triste délire,
Les chastes Sœurs des faux sons de ma lyre.
Je veux surtout, je le dis sans détour,
Oui, je prétends abjurer la folie
De ce démon que l'on appelle Amour;
Il est cruel, armé de perfidie;
Il m'a trompé, trahi plus d'une fois,
Et je l'aimais, vous le savez, Corine,
Vous Zulima, toi surtout Césarine,
Que tant j'aimai; tu t'en souviens, je crois;
Je frémissais au seul son de ta voix.
Mais, direz-vous, après tant de naufrages,
Pourquoi voguer encor sur cette mer?
Je vous réponds, au nom de tous les sages,
Que l'habitude est un lien de fer;
L'homme embarqué sur un fleuve rapide,

Peut rarement en remonter le cours;
Il rame en vain : le flot prompt et perfide
Se succédant, le repousse toujours.
Mais je vous dois, je m'en souviens, l'histoire
De l'aumônier. Je vais parler pour lui,
Naïvement, dans mon rhythme chéri;
Secondez-moi, vous Filles de Mémoire.

« J'ai vu le jour dans les murs de Léon,
D'un père noble et fier de sa noblesse;
Don Ferdinand Lopez est notre nom:
Pour précepteur, mon père, en sa sagesse,
M'avait donné le docteur Constantin,
Homme nourri de grec et de latin,
Grand ergoteur, philosophe mystique,
Moine jadis de l'ordre séraphique.
Mais ce qui doit surprendre avec raison,
Ce Constantin qui lisait Cicéron,
Sénèque, Horace, Origène et Platon,
De nos grands saints les œuvres les plus rares;

Ce grand docteur, ce sage, né chrétien,
Secrètement était manichéen.
Pauvres humains! un dieu des plus bizarres,
Momus, sans doute, a forgé nos cerveaux.
Ce philosophe, épris de son héros,
Du vieux Manès, de sa fausse sagesse,
De son poison infecta ma jeunesse.
Ah! qu'aisément on trompe un jeune cœur!
Qu'il est aisé de pétrir une argile,
Sous notre main, si molle, si docile!
Crédule, ardent, séduit par mon docteur,
Du vieux Manès j'embrassai la croyance.
Dans l'univers, par un dogme fatal,
De deux pouvoirs reconnus l'existence,
Celui du bien et le pouvoir du mal;
Tous deux rivaux, ils gouvernent le monde.
Voilà comment en vices il abonde [1].
De plus encor, me disaient mes leçons,
Dans un seul corps deux ames nous portons,
L'une perverse, et l'autre bonne et sage.

C'est pourquoi l'homme est un amas confus,
Un composé de vices, de vertus.
Mais ce qui doit étonner davantage,
C'est que Manès défend le mariage,
Comme un lien immoral, odieux;
Faire passer du néant à la vie
Un être humain, créer un malheureux,
Selon Manès, c'est faire une œuvre impie.
C'est offenser et la terre et les cieux.
Depuis, il faut avouer ma folie,
J'eus pour l'hymen une secrète horreur.
Long-temps mon père ignora ma démence;
Mais quand j'entrai dans mon adolescence,
Il m'appela, me dit avec douceur :
« Je vous destine un brillant hyménée,
Une beauté de cent vertus ornée,
Aimable, riche et de bonne maison. »
A ce discours, quelle fut ma surprise !
Le cœur troublé, la rougeur sur le front,
Je répondis avec trop de franchise :

« Accordez-moi le pardon paternel ;
Jamais, mon père, un nœud si criminel
Ne souillera les pages de ma vie ;
Le mariage outrage l'homme et Dieu ;
C'est un grand mal. » Mon père, à cet aveu
Crut ma cervelle en pleine frénésie ;
Mais renfermant un moment son dépit :
« Apprenez-moi, me dit-il, quel apôtre,
Ou quel docteur vous a si bien instruit ?
— C'est Constantin ; c'est mon ami, le vôtre. »
Don Lopez mande aussitôt ce docteur,
Et, l'accablant d'un regard de hauteur,
Lui commanda de déloger bien vite ;
Et puis me dit : « Je chasse un imposteur,
Un insensé ; que l'avis vous profite ;
Pour y penser je vous donne huit jours :
Sortez, allez méditer ce discours. »
Mon cher docteur, ferme au sein de l'orage,
Vint en secret me faire ses adieux.
« Mon fils, dit-il, armez-vous de courage,

Laissez la foudre éclater dans les cieux :
Son vain fracas n'alarme pas le sage;
Je pars sur l'heure et me rends à Paris,
Où nous avons encore des amis,
Qui, comme nous, cultivent la sagesse. »
Après ces mots, dans ses bras il me presse,
M'embrasse et part, me laisse dans les pleurs,
Plus accablé que lui de nos malheurs.
Mais je n'en fus que plus inexorable.
Je mangeais seul; mon père de sa table
M'avait banni, voyant que de Manès,
De ce grand fou j'observais le régime;
Que sous ses yeux, sectaire magnanime,
De vin, de chair et d'œufs je me privais.
Après huit jours, fidèle à sa promesse,
Mon père entra chez moi de grand matin,
Me demanda si la raison enfin,
Le temps avait dissipé mon ivresse,
Si je daignais à ses vœux consentir.
« Je ne le puis, pardonnez ma franchise;

La loi commande et je dois obéir.
— Cela suffit ; tu paieras ta sottise. »
Ce qu'il disait en s'éloignant de moi.
Il me laissa très-ferme dans ma foi,
Et surtout fier de mon noble courage ;
Mais en secret se formait un orage,
Et de ma sœur un billet vigilant,
Aimable sœur, je te pleure souvent !
Vint m'avertir des projets de mon père ;
Qu'il travaillait, pour guérir mon cerveau,
A me loger dans quelque noir château.
Pour prévenir ce zèle débonnaire,
Je résolus de m'échapper soudain,
Et d'aller joindre à Paris Constantin.
Le jour suivant, lorsque la nuit encore
A l'orient luttait contre le jour,
J'abandonnai le paisible séjour
Où j'avais vu mes jeunes ans éclore
Sous l'œil d'un père, objet de mon amour.
Du fanatisme exécrable influence !

Sans nul remords, sans peine je quittais
Un tendre père, une sœur que j'aimais.
Je traversai la Castille et la France,
D'un pied léger, toujours gai, sans soucis,
Comme un serin échappé de sa cage,
Dormant très-peu, vivant d'un peu d'herbage.
Enfin de loin je saluai Paris.
Dès que je fus entré dans cette ville,
J'allai chercher le docteur Constantin.
Je le trouvai dans un chétif asile,
Toujours égal, toujours ferme et serein,
Vivant de fruits, de fromage et de pain.
Mais quel spectacle, ô dieux! d'épais nuages
Couvraient alors cette belle cité.
Innocent-Trois, pape dont la fierté
Lançait partout la foudre et les orages,
Avait frappé cette ville et son roi (2)
D'un interdit. La peste est moins horrible,
Et d'un volcan l'explosion terrible
Aux laboureurs inspire moins d'effroi.

Heureux séjour d'une antique opulence,
De la gaîté, des fêtes et des jeux,
Paris n'offrait que l'aspect ténébreux
D'un lieu de deuil, d'austère pénitence.
On se fuyait, on marchait en silence;
De l'amitié les nœuds étaient rompus;
L'airain sacré dormait, ne sonnait plus;
Les saints étaient renversés sur la terre,
Le front couvert d'un crêpe funéraire;
Plus de sermons, de messes, d'*oremus*;
On défendait la couche nuptiale
Aux deux époux, comme une œuvre infernale
Qui produirait des enfants monstrueux.
Fuyons, quittons ce séjour odieux,
Me dit tout bas Constantin en colère;
Allons chercher ce pays fortuné,
De fleurs, de fruits, d'oliviers couronné,
Où fils du ciel et maître de la terre,
Règne adoré l'héritier de saint Pierre.
Au point du jour nous partons très-dispos,

Légers d'argent, de soins et de bagage,
En cheminant, toujours selon l'usage,
Nous raisonnions sur les biens, sur les maux,
Sur le combat de deux pouvoirs rivaux.
Quand du midi la chaleur dévorante
Nous invitait à chercher le repos,
Nous nous couchions sous l'ombre bienfaisante
D'un petit bois, de quelques vieux ormeaux;
Et quand la nuit descendait sur la terre,
Nous reposions dans la pauvre chaumière,
Asile heureux de l'hospitalité.
Le laboureur avec zèle et bonté,
Nous accueillait, nous donnait son potage,
Son pain durci, son antique fromage;
Sa jeune femme, au front doux et serein,
Nous apportait, dès l'aube épanouie,
Le lait nouveau de sa brebis chérie.
« Ah! c'est ici, me disait Constantin,
Que sans rival règne le bon génie! »
Marchant toujours, traversant plaine et bois,

Nous arrivons au pays des Vaudois.
Mais quelle fut, grands dieux, notre surprise!
Ces malheureux et pauvres villageois
Chassés, proscrits, abandonnaient leurs toits.
Les familiers, les archers de l'église
Les poursuivaient, plus terribles encor
Que le chasseur, qui, dans les bois du Nord,
Armé de dards, arrache à leur repaire
Le sanglier, et les ours et les loups.
On égorgeait le fils avec le père,
La jeune femme auprès de son époux;
On enlevait les enfants à leur mère.
Épouvantés, glacés de tant d'horreur,
Nous nous hâtons de quitter ces vallées,
D'infortunés, de victimes peuplées;
Et nous marchons suivis par la terreur,
A pas pressés. Nous gardions le silence,
Quand tout-à-coup Constantin s'écria:
«O grand Manès! abîme de science!
Avec raison tu le dis, je le pense,

Toujours partout le mal triomphera.»
Ainsi parlant sur le bord des abîmes,
Nous gravissions les Alpes et leurs cimes,
Et ces rochers où jadis Annibal,
Par un prodige aux Romains si fatal,
S'était ouvert un célèbre passage.
«Dans tout pays, me disait mon vieux sage,
Je vois les pas et les traces du mal. »
Nous descendons enfin dans l'Italie,
Par la nature et par l'art embellie;
Tout fleurissait, riait autour de nous;
Nous respirions un air plus pur, plus doux;
Nous arrivons à Turin, grande ville
Que l'Éridan, le monarque des eaux,
Parcourt d'un pas majestueux, tranquille;
Et là pour nous et pour notre repos
Devant Turin trop tard nous arrivâmes;
On n'entrait plus; en vain nous suppliâmes
Soldats, sergents; nous parlions à des sourds.
Lors Constantin me dit : « La nuit est belle,

Allons, ainsi que nos frères les ours,
Dormir au bois et sur l'herbe nouvelle. »
La lune alors au milieu de son cours
Argentait l'air des traits de sa lumière,
Et de Vénus l'étoile tutélaire
Mêlait ses feux aux ombres de la nuit.
Sous le couvert d'un vaste sycomore,
Sur le gazon nous dressons notre lit:
Un peu de pain, quelques grappes d'un fruit
Sec et flétri que Bacchus fit éclore,
Eurent bientôt calmé notre appétit;
Le doux sommeil ferma plus vite encore
Sous ses pavots nos yeux appesantis,
Et nous dormons jusqu'à l'heure où l'Aurore
A l'orient étale ses rubis.
Bientôt debout, nous prenons notre route
Devers Milan, sous l'éclatante voûte
D'un ciel d'azur, où le char du soleil
Monte et descend toujours pur et vermeil.
Je vis alors la magnifique plaine

Qui des Lombards porte encore le nom.
« Ah! que de sang dans son moindre sillon
Ont fait couler l'avarice et la haine! »
Disait, criait, Constantin, l'œil ardent.
Depuis trois jours nous marchions lestement,
Du mal, du bien sans cesse raisonnant,
Lorsqu'à Milan très-tard nous arrivâmes;
Au premier gîte aussitôt nous entrâmes,
Gîte modeste, où l'hospitalité
A peu de frais reçoit la pauvreté.
Le lendemain, le jour perçait à peine,
Quand dans la rue une rumeur soudaine,
Le bruit confus des cloches, du tambour
Nous éveilla, nous annonça le jour.
A ce fracas, aux cris de la cohue,
Nous descendons aussitôt dans la rue,
Nous nous mêlons à ses flots effrénés;
Nous arrivons devant la cathédrale,
Nous y voyons, toujours plus étonnés,
Un grand bûcher d'une structure ovale,

Qu'environnaient cent moines en surplis,
Deux cents archers par un prêtre bénis;
Alors monté sur un grand bucéphale,
Certain *quidam* accourt, vient publier,
Qu'on va brûler, pour Dieu, pour la patrie,
Un vieux berger qui se croyait sorcier,
Avec un juif qui se disait Messie (3).
Nous frémissons, nous reculons d'horreur.
« Ah! maudit soit, s'écria mon docteur,
Qui le premier, au nom de l'hyménée,
Perpétua la race infortunée
Des fils d'Adam! Mon cher ami, fuyons,
Abandonnons au plus tôt cette ville,
Où l'habitant aussi dur qu'imbécile,
Aime à jouir du plaisir des démons.
Partons demain pour la Reine du monde,
Fille du Tibre, en merveilles féconde,
Où de saint Pierre on voit le successeur,
La foudre en main, à la terre en silence
Dicter des lois et parler en vainqueur.

Là, mon enfant, nous trouverons, je pense,
De vrais docteurs, et plus d'un bon ami. »
Pendant la route, un jour que le midi
De tous ses feux embrasait l'atmosphère,
Pressé de soif, de loin apercevant
D'un laboureur la modeste chaumière,
Nous y courons : ô tableau ravissant!
Un tendre époux, sa femme Madeleine
Et deux enfants auprès d'une fontaine,
Sous des ormeaux faisaient un court repas.
La cruche d'eau, la bouteille et deux plats
Couvraient la table: on s'égayait; la mère,
En souriant aux enfants, à leur père,
Versait à boire et donnait tour-à-tour
A ses enfants du pain et du potage,
Et bien souvent le doux baiser d'amour.
Nous admirions cet aimable ménage.
La femme alors, avec un air bien doux,
Nous appela : « Venez, s'écria-t-elle,
Mes chers amis, déjeuner avec nous. »

Nous écoutons la voix qui nous appelle;
Nous nous plaçons entre les deux époux.
Ces bonnes gens, chers enfants du village,
De très-bon cœur nous offrent à l'envi
Tout ce qu'ils ont, leur soupe, leur fromage.
Nous acceptons tous deux d'un cœur ravi.
Ce déjeuner me rappelait la fable
Des deux époux Philémon et Baucis;
Dans ce moment je me crus à leur table.
Le jour baissant et ses feux amortis,
Il nous fallut songer à la retraite,
Prendre congé de ces chers villageois.
Ces bonnes gens, dont le cœur nous regrette,
En nous quittant, nous répètent vingt fois:
« Que le bon Dieu, que la Vierge Marie,
De tout malheur préservent votre vie! »
En m'éloignant, rêveur dans le chemin,
Le cœur ému, je dis à Constantin :
« Convenez-en, ici le mariage
Se montre à nous d'un air pur et serein,

Couvert de fleurs et l'olive à la main.
— Quoi! vous croyez à cette fausse image!
D'un jour naissant c'est la sérénité;
Mais c'est le soir que s'élève l'orage.
Ah! que je plains avec sincérité
Ces deux enfants condamnés à la vie!
Considérez la fortune, le sort,
Qui les attend; la faim, la maladie,
Mille soucis, la vieillesse et la mort (4). »
Mais abrégeons cette trop longue histoire:
Marchons à Rome, au séjour de la gloire.
Lorsque je vis cette belle cité,
Fille des dieux, de Mars, de la Victoire,
Tout hors de moi, je me crus transporté
Dans le Forum et dans l'antique Rome;
Chaque passant me semblait un grand homme;
C'était César, Pompée, ou Cicéron;
Un homme en robe était le vieux Caton;
Un char était le char de Paul-Émile;
Un grand abbé me paraissait Virgile.

Mais ce beau songe, au moment du réveil,
Se dissipa, comme l'ombre légère
S'évanouit au lever du soleil.
Le jour suivant, Rome jadis guerrière,
Ne m'offrit plus au lieu de vieux Romains,
Qu'un grand troupeau d'abbés, de jacobins.
L'air résonnait d'une molle musique,
Le luxe ornait les temples, les palais;
Du Vatican la sage politique
Faisait fleurir les plaisirs et la paix.
Mon cher docteur me disait à l'oreille:
« Qui le croirait! quelle étrange merveille!
Que d'un séjour de paix, de volupté,
Partent des feux qui ravagent la terre,
Comme l'on voit se former le tonnerre
Dans un air pur au milieu de l'été! »
Mais Constantin trouva dans cette ville
De ses erreurs les tristes compagnons,
Secrètement semant leur Évangile,
Ou, disons vrai, leurs funestes poisons.

Bientôt tous deux, comme amis, comme frères,
Dans leur synode, ou plutôt leurs repaires,
Fûmes admis. Ainsi que des hiboux,
Pendant la nuit nous sortions de nos trous.
Un mois ainsi dura ce temps paisible;
Mais un matin, quelle aurore terrible!
Par dix archers nous fûmes arrêtés
Dans notre lit, et soudain transportés
Dans des prisons, séparés l'un de l'autre.
Je n'ai point vu, depuis ce jour fatal,
Ce cher docteur, notre chef, notre apôtre;
Il a péri d'un supplice infernal,
Lui, six des siens, d'ordre du saint-office.
Tous à la mort, aux flammes condamnés,
S'y sont jetés avec joie et délice;
Tous aussi fous, hélas! qu'infortunés!
Au bruit affreux de cette barbarie,
Mes tristes yeux se remplirent de pleurs.
Cher Constantin, j'avance dans la vie,
Pleurant toujours sur toi, sur tes malheurs.

La même foudre aurait frappé ma tête;
Mon nom, mon âge et peut-être l'oubli,
Ont écarté loin de moi la tempête;
Mais dans les fers, isolé, sans appui,
Je serais mort sous le poids de l'ennui,
Si par bonheur la divine clémence
N'eût envoyé dans ma sombre prison
Un malheureux dont la douce présence
De ce séjour embellit l'horizon.
Cet homme était un philosophe, un sage,
Qui sous l'habit, le froc religieux,
Cachait l'esprit, la vertu, le courage
De ce grand homme, en Grèce si fameux
Par ses vertus et sa mort déplorable.
Séduit bientôt par son esprit aimable,
Non sans rougir, j'osai lui confier,
Mes sentiments, mes fuites, ma croyance,
Et pour Manès mon amour singulier.
«Mon fils, dit-il, je plains votre démence,
L'homme, toujours en butte aux imposteurs,

D'un pôle à l'autre est abreuvé d'erreurs.
Un dieu lui seul, une divine essence
A d'un seul mot, dans sa pensée immense,
Créé les cieux, et la terre, et les eaux;
De deux pouvoirs le bizarre assemblage
Ne produisait que désordre et chaos.
A l'homme faible il remit en partage
La liberté. D'un aussi beau présent
Il fait, hélas! un bien mauvais usage.
Être divin! ah! par pitié reprend
Ce don cruel, ce bienfait si funeste! »
Je l'écoutais, silencieux, rêveur;
Et ses leçons, son air doux et modeste,
En m'instruisant, me captivaient le cœur.
Je reconnus mes erreurs, ma folie;
L'heureux flambeau de la philosophie
M'ouvrit les yeux, me rendit la raison.
Un jour j'osai, surpris de sa prison,
Lui demander par quel malheur étrange
Il gémissait dans la captivité.

« C'est, me dit-il avec naïveté,
Que je suis homme, et ne suis pas un ange.
Mais pour répondre à vos vœux dans ce jour,
Et vous payer par un juste retour,
Je vais m'ouvrir à vous avec franchise.
Dans l'âge ardent de la crédulité,
Par mes parents et ma mère excité,
Je pris l'habit de Saint-François d'Assise;
J'étudiai long-temps avec ardeur
Tout le fatras qu'on nomme scolastique,
Que notre siècle avait mis en honneur,
Fatras couvert d'une teinte mystique.
Mais je lisais souvent, pendant la nuit,
Les bons auteurs de Rome et de la Grèce;
Surtout Plutarque attachait mon esprit.
J'étais entré dans ma belle jeunesse;
Un feu secret bouillonnait dans mes sens.
Je dois ici dévoiler ma faiblesse,
Mes torts réels, ou peut-être apparents.
Je fréquentais une maison voisine

Du monastère, où par malheur vivait,
Que dis-je, hélas! non, qu'un ange habitait,
Une charmante et très-jeune cousine.
D'abord nos jeux furent purs, innocents;
De l'amitié nous parlions le langage;
Mais l'amitié, surtout dans les beaux ans,
Mène à l'amour sous l'air du badinage.
Hélas! bientôt, la voyant chaque jour,
Mon cœur brûla de la plus vive flamme.
Et par malheur ma cousine à son tour,
Du même feu vit consumer son ame.
Mais quel mortel peut répondre de lui?
Je succombai; jour fatal, douce aurore,
Que tes faveurs, amour, coûtent d'ennui!
Un fruit amer qui commença d'éclore,
De ma cousine accrut le repentir.
De ses beaux yeux je vis couler des larmes.
« O douce amie, apaise tes alarmes,
Lui dis-je alors, ah! cesse de gémir!
Je le sais trop, un concile sévère

Défend l'hymen aux enfants de Lévi (5).
Mais autrefois, dans l'Église première,
Ils contractaient ce nœud saint et chéri.
Saint Pierre même et saint Philippe, apôtres,
Étaient époux, ainsi que beaucoup d'autres;
Aux préjugés, comme eux disons adieu.
Va, mon enfant, la loi de la nature
Est la première, elle est la loi de Dieu.»
Hélas! d'abord l'âme timide et pure
De mon amie hésita: ma tonsure,
Le préjugé, mon habit l'arrêtait;
Mais son amour, le fruit qu'elle portait
Gagna ma cause. Un prêtre, ami discret,
Pendant la nuit bénit notre hyménée;
Sous un ciel pur coulait ma destinée,
Ma chère enfant croissait comme un beau lis,
De jour en jour sous les yeux de sa mère;
Mais mon bonheur me fit des ennemis.
Un envieux, délateur mercenaire,
De mes amours, de mon hymen instruit,

M'alla soudain dénoncer au saint-père.
Je fus mandé; dans sa chambre introduit,
Interrogé d'un ton grave et sévère:
Confus, tremblant, je tombe à ses genoux,
Et sans détour, feinte, ni verbiage,
Je fais l'aveu que, criminel époux,
Je suis lié des nœuds du mariage,
Et qu'une fille, objet cruel et doux,
Était le fruit de ce triste hyménée.
Par cet aveu d'une ame infortunée,
Mon repentir désarma le courroux
Du très-saint-père. « Une telle insolence,
Dit-il, mérite un rude châtiment;
Mais je veux bien, moins juste qu'indulgent,
Ouvrir pour vous mon cœur à la clémence;
Dieu me l'ordonne : écoutez maintenant:
Dès aujourd'hui dans un saint monastère
On recevra votre fille et sa mère;
Je paîrai tout; vous pouvez désormais
Pour leurs besoins, compter sur mes bienfaits.

Et quant à vous, au nom de la justice,
Pour vous punir, ainsi que je le dois,
Je vais vous faire enfermer pour six mois,
Dans les prisons de notre saint-office. »
Ici finit le sage franciscain,
En soupirant l'histoire de sa vie.
Quel intérêt et quel charme divin
Ses entretiens sur la philosophie,
Sur Dieu, sur l'ame et la théologie
Ont répandu dans ce triste séjour!
Comme mon cœur le consultait un jour
Sur mes destins, mon état dans le monde,
Il me disait : « Sur une mer profonde,
Très-orageuse, alors qu'on va partir,
C'est demander la nef qu'on doit choisir.
Quel siècle, hélas! que le nôtre! La guerre,
Les préjugés, la superstition,
Poursuivent l'homme et règnent sur la terre.
Je ne connais, dans notre nation,
Qu'un seul asile, et c'est un monastère;

Là, l'homme oisif repose en sûreté;
Un monastère est un lieu respecté
Même des rois : on y trouve sans cesse
Tranquillité, repos, vertus, richesse.
C'est là qu'on voit, dans un siècle de fer,
Tomber du ciel la manne du désert. »
Sur ce conseil que me donnait un sage,
Je résolus d'entrer dans le couvent
De Saint-François, si fameux à cet âge,
Si cher à Rome et déja si puissant.
Après six mois, le pape, en sa sagesse,
De mon docteur fit ouvrir la prison.
Quand il sortit, ce père aimable et bon,
En m'embrassant me refit la promesse
De me tirer de ma captivité;
Il tint parole, et grace à sa tendresse,
Je respirai l'air de la liberté.
Je pris l'habit de Saint-François d'Assise.
A dire vrai, ce troupeau de l'Église
Ne possédait que de pauvres docteurs.

Ce qui pourtant me blessait plus encore,
C'était de voir les haines, les fureurs,
Et tous les jours des cabales éclore
Dans un hospice, asile retiré,
A la prière, à la paix consacré.
Et cependant au sein de cet asile,
Sur ce vaisseau passager très-docile,
Laissant chacun se conduire à son gré,
Mes jours coulaient comme un fleuve tranquille;
Mais le repos est père de l'ennui.
Le franciscain, ce sage et bon ami,
Par ordre avait changé de monastère,
Et son absence accroissait ma misère.
Mais par bonheur un jour au Vatican,
Je rencontrai, non sans étonnement,
Le duc d'Alvar, un ami de mon père;
Je cours, l'embrasse; ô douleur! il m'apprend
Que ce bon père avait cessé de vivre.
Je le pleurai, j'aurais voulu le suivre.
Le duc d'Alvar, me voyant dégoûté

De mon couvent, m'offrit avec bonté,
Dans son château ce qui suffit au sage,
Repos, loisir, honnête liberté,
Bon feu l'hiver et l'été doux ombrage.
J'acceptai tout, trop heureux, enchanté
D'abandonner ce triste monastère,
Où la raison paraissait étrangère,
Où l'on vieillit sans avoir existé. »

Notre aumônier, bien digne de mémoire,
Parlait encôre, alors que dans le bois,
Tout auprès d'eux, une brillante voix
Interrompit le fil de cette histoire.
C'était Alix qui cherchait son amant,
Et qui souffrant de sa trop longue absence,
Par ses doux sons annonçait sa présence.
Éloignons-nous, laissons-les prudemment
Jouir en paix de cet heureux moment.

Mais il est temps que chacun se retire;

Mon chant finit, et je quitte ma lyre.
Heureux celui qui peut dire, le soir,
Lorsque la nuit, d'ombres environnée,
Le fait rentrer dans son petit manoir :
«Je suis content, j'ai rempli ma journée,
J'ai fait du bien autant que je l'ai pu,
Et grace au ciel mon jour n'est pas perdu.»



NOTES

DU CINQUIÈME CHANT.

(1) Tous deux rivaux, ils gouvernent le monde,
Voilà comment en vices il abonde.

Manès était né en Perse ; il adopta les deux principes qui gouvernent le monde et y ont introduit les maux qui le désolent. Les Égyptiens avaient leur Typhon et leur Osyris ; les Perses, Arimane et Oromaze. Manès disait que les deux principes étaient souverains et indépendants l'un de l'autre ; prétendait que nous avons deux ames, l'une portée au mal, l'autre portée au bien ; que les prophètes étaient damnés ; il se disait le Saint-Esprit, s'attribuait le don des miracles. Un roi de Perse le fit écorcher vif.

La secte de Manès fit de grands progrès après sa mort, et dans le xe siècle, ses disciples se répandirent

en Italie; la sévérité de leur morale fit partout des enthousiastes. Douze chanoines d'Orléans, qui avaient une grande réputation de piété, embrassèrent sa croyance, et périrent dans les flammes avec de grands transports de joie. Les manichéens étendirent leurs progrès en Languedoc, en Provence, en Allemagne, en Angleterre. On assembla plusieurs conciles contre eux, et on en fit périr un grand nombre dans les flammes. Saint Augustin avait été manichéen.

(2) Innocent-Trois, pape dont la fierté
Lançait partout la foudre et les orages,
Avait frappé cette ville et son roi
D'un interdit.

Depuis Philippe Ier jusqu'à Louis VIII, les rois de France furent excommuniés; Robert, quoique dévot et pieux, quoiqu'il composât des hymnes et chantât au lutrin, et donnât beaucoup aux pauvres, le fut aussi. On prétend que lorsqu'il sortait, il se faisait accompaguer par douze pauvres montés sur des ânes. C'est à lui que l'on doit la cérémonie de nos rois de laver les pieds à douze pauvres le jeudi-saint.

Un homme excommunié tombait dans le marasme insensiblement; les animaux excommuniés dépérissaient aussi. Des chroniques racontent qu'un corbeau

ayant volé un diamant à un abbé de Corbie, et celui-ci ayant fulminé une excommunication contre le voleur, le corbeau se retira dans son nid, devint triste, et tomba dans la consomption; on fouilla dans le nid, et l'on trouva la bague. Saint Bernard, et saint Loup, évêque de Troyes, excommunièrent les mouches qui infestaient les boucheries. Au commencement du XVI[e] siècle, les rats désolèrent les campagnes; aussitôt ils furent cités à l'officialité, et, n'ayant pas comparu, ils furent atteints, convaincus, excommuniés et bannis du territoire dans les vingt-quatre heures.

(3) On va brûler pour Dieu, pour la patrie
Un vieux berger qui se croyait sorcier.

On a brûlé dans ces temps-là bien des malheureux imbéciles qui se croyaient réellement sorciers; de bonnes vieilles femmes, qui s'imaginaient être allées au sabbat. Ce sont l'Église et les parlements qui ordonnaient ces affreux supplices. De tout temps on a cru aux sorciers; les Grecs et les Romains y croyaient aussi; saint Augustin et saint Jérôme disent en avoir vu; Simon le Magicien fit à Rome des actes de sorcellerie, attestés par nombre d'écrivains, sans compter les sorciers de Pharaon qui luttaient contre Moïse. Ont-ils existé?.....

(4) . . . . La faim, la maladie,
Mille soucis, la vieillesse et la mort.

Que l'homme est bien durant sa vie
Un parfait miroir de douleurs !
Dès sa naissance il pleure, il crie,
Et semble prévoir ses malheurs.
. . . .
Il meurt enfin peu regretté......
C'était bien la peine de naître!

J.-B. Rousseau.

(5) Je le sais bien, un concile sévère
Défend l'hymen aux enfants de Lévi.

Le célibat des prêtres catholiques n'a été fixé irrévocablement qu'au second concile de Latran, en 1139; on cite en vain divers conciles antérieurs qui ont agité cette question, et prohibé le mariage des prêtres; ces conciles n'étaient pas écuméniques, et même n'annulaient pas le mariage avant la prêtrise. Dans la primitive Église, les prêtresses, les diaconesses et les sous-diaconesses étaient les épouses des prêtres; les apôtres Pierre, Paul, Philippe étaient mariés. L'église grecque a conservé, par le mariage, la discipline de la primitive Église.

FIN DES NOTES DU CINQUIÈME CHANT.

CHANT SIXIÈME.

Mes bons amis, vous tous qui m'écoutez,
Je le vois bien, vous désirez d'apprendre
Quel fut le sort de ce couple si tendre,
Des deux amants l'un de l'autre enchantés.
Ah! si l'amour était chose durable,
Si l'on brûlait toujours des mêmes feux,
N'en doutez pas, cet amour trop aimable,
Les dieux jaloux l'auraient gardé pour eux.

Un mois entier dans ce jardin d'Armide
Avait passé comme une heure rapide;
Lorsque arriva le seigneur du château,
Le duc d'Alvar, avec don Pacheco,
Jeune, galant, d'une illustre naissance,

Que décorait une grande opulence.
Le duc d'Alvar, au nom du troubadour,
Fils d'Apollon et de Mars tour-à-tour,
Lui témoigna l'amitié la plus tendre,
Fut enchanté de le voir, de l'entendre.
Tout à Rudel souriait dans ce jour,
Le dieu des vers, et la gloire, et l'amour;
Le ciel pour lui paraissait sans nuage;
Mais bien souvent un point noir et douteux,
A l'horizon nous annonce l'orage.
Don Pacheco rayonnant du bel âge,
Riche, entouré d'un éclat fastueux,
Faste trompeur qui séduit au village
Comme à la ville, aima, ce même jour,
La belle Alix; rapide fut sa flamme.
Au fond des cœurs l'œil perçant d'une femme
Bientôt découvre et reconnaît l'amour.
Soit vanité, ce qui semble possible,
Ou bien l'effet d'une ame trop sensible,
La jeune Alix, avec ravissement,

Dans ses filets vit ce nouvel amant;
Mais combinant son plan avec prudence,
Elle voulut conserver à la fois
Ses deux amants; trop flatteuse espérance!
L'exemple est rare, ou du moins je le crois.
Pour réussir au gré de son envie,
Elle employa, mit en jeu tour-à-tour
L'art, les ressorts de la coquetterie,
Art méconnu du véritable amour;
Parlant à l'un et souriant à l'autre,
En même temps, d'un mot, d'un regard doux,
Encourageant, rappelant le jaloux.
Sexe charmant, quelle adresse est la vôtre!
Dans ses beaux jours quel Caton n'est jamais
Comme un enfant tombé dans vos filets?
Mais le soupçon parfois, dit-on, sommeille;
Mais plus souvent un souffle, un rien l'éveille.
L'ardent Rudel eut le plaisir fatal
De découvrir qu'il avait un rival.
Il se plaignit, gronda son infidèle;

Mais à quoi sert le reproche en amour?
Quand il s'envole, en vain on le rappelle;
Comme le temps il s'enfuit sans retour.
On voit partout des femmes très-fidèles,
Et je pourrais nommer grand nombre d'elles,
Si ma mémoire, affaiblie aujourd'hui
Et par mon âge et par plus d'un souci,
Me rappelait leur nom, bien cher encore;
Mais le malheur conduit au repentir.
Rudel ne put songer sans en gémir
A sa promesse, au doux baiser d'Isaure;
Et réveillé par l'honneur et l'amour,
Il voit ses torts, déplore sa faiblesse,
Et veut quitter un odieux séjour.
Il va trouver le duc et la duchesse,
Leur dit qu'il est rappelé par Raimon,
Son souverain, le comte de Provence;
Qu'il part demain, pour leur protection,
Pour leurs bontés, plein de reconnaissance.
Les deux époux que charmait sa présence,

Voulaient chez eux encor le retenir ;
Mais il répond qu'il devait obéir.
Le duc d'Alvar, seigneur très magnifique,
Lui fit présent d'un superbe coursier,
Blanc comme un cygne et né dans la Bétique,
Ne comptant pas encore un lustre entier.
Rudel partit sans voir son infidèle,
Tout enflammé de dépit, de courroux.
Mais il a tort ; je le dis aux jaloux.
Ne serait-on aimé de quelque belle
Qu'un jour, un mois; pour ce mois, pour ce jour,
Nous lui devons de la reconnaissance.
Enfin Rudel partit pour la Provence,
Dès que l'aurore annonça son retour.
Il arriva le soir même à Gironne,
Forte cité que protége Bellone.
Il repartit quand le jour l'appelait,
Après avoir ouï la sainte messe,
C'était dimanche, et dit son chapelet.
De son cheval animant la vitesse,

Il atteignit le bourg de Palamos,
Lorsque la nuit invitait au repos.
Un long sommeil lui ferma la paupière;
Depuis long-temps Rudel ne dormait pas.
La jalousie, Alix et ses appas,
De longs accès d'amour et de colère
Du doux sommeil écartaient les pavots.
A son lever, plus frais et plus dispos,
Il repartit à peine jour encore,
Alors qu'aux champs retourne le pasteur.
Dans ce moment la jeune et belle Isaure
Reprit ses droits et rentra dans son cœur.
Le ciel témoin, le soleil, la nature,
Sur son cheval trottant et galopant,
Il lui promet, qu'ai-je dit? il lui jure
Fidélité, tendresse, amour constant.
Espérons tous qu'il tiendra son serment.
Il arriva bientôt à Perpignan,
Ville où Bacchus se plaît, et dans l'automne
De pampres verts, de raisins se couronne.

Deux jours après il entra dans Narbonne ;
C'est là que naît ce miel délicieux,
Qu'avec tant d'art, dès l'aurore vermeille,
Du suc des fleurs pétrit la jeune abeille.
Bons Narbonnais, que vous êtes heureux !
Quand vous dormez, pour vous l'insecte veille !
Pour déjeuner, goûter ce miel exquis,
Rudel entra dans le premier logis.
Il fut reçu par une jeune hôtesse,
Avec beaucoup de grace et de douceur;
Mais sur son front un voile de tristesse,
Son teint pâli, prouvait que le malheur,
Ou que l'amour affligeait sa jeunesse.
Le bon Rudel, touché de sa douleur,
En demanda la cause : « Hélas ! monsieur,
Mon pauvre époux est en prison pour dette,
Depuis deux mois ; il est bien malheureux ! »
Ce qu'elle dit les larmes dans les yeux.
« Rassurez-vous, tout change, aimable Annette,
(De cette hôtesse Annette était le nom,)

Voilà ma bague, elle m'est inutile;
Vous la vendrez aisément dans la ville. »
D'un air riant il lui laissa pour don
Ce diamant qui naguère à Valence
Lui fut cédé par le roi d'Aragon.
Le cœur ému, plein de reconnaissance,
Annette alors, bénissant le destin,
Du bon Rudel prit et baisa la main,
Et l'arrosa de quelques douces larmes;
Et ses beaux yeux en avaient plus de charmes.
Ah! qu'il est doux d'être utile au malheur,
A ses amis, à l'honnête indigence!
C'est un parfum dont la pudique essence
Flatte les sens et monte jusqu'au cœur.
Rudel bientôt à son aimable hôtesse
Fit ses adieux, l'embrassa tendrement
Jusqu'à trois fois, et rempli d'allégresse,
Partit monté sur son beau cheval blanc.
Il traversa la riche Occitanie,
Du dieu Bacchus et de Cérès chérie,

Dont l'habitant subtil, léger, joyeux,
Et d'Apollon élève ingénieux,
En bon chrétien récite son rosaire,
Chaque matin, chaque soir fait l'amour;
Que Dieu bénisse et le fils et le père,
Et le muscat de cette heureuse terre!
L'ardent Rudel n'y fait aucun séjour;
Mais son cheval fut d'un avis contraire,
Et las d'errer et par monts et par vaux,
Lui demanda quelque temps de repos.
Rudel, forcé d'écouter sa prière,
Deux jours entiers à Nîmes s'arrêta;
Dans son séjour, il vit, il visita
Des Phocéens l'antique colonie,
Les beaux débris du faste et du génie
De Rome libre, augustes monuments;
D'un œil avide il contempla long-temps
Cette maison qu'éleva cette ville
Au dernier chef de la guerre civile,
A cet Octave, assemblage étonnant

De cruautés, de crimes, d'injustices,
D'humanité, de talents et de vices.
Enfin Rudel, héros impatient,
De son bonheur voit naître le moment.
Il part pour Aix, cette fille de Rome
Et de Sextus, que l'histoire renomme.
Ce fut près d'Aix qu'un Romain valeureux,
De sa patrie et l'honneur et la gloire,
Gagna, dit-on, cette grande victoire,
Et des Teutons fit un carnage affreux.
Sous Bérenger, sous son règne tranquille,
La ville d'Aix était alors l'asile
Des doux plaisirs, des beaux-arts, de la paix.
Là, vint régner, quelques siècles après,
René d'Anjou, si cher à ses sujets,
Simple en ses goûts, homme doux et facile;
Ce prince aimait les bois, les fleurs, les prés;
Les beaux soleils de l'hiver, de l'automne,
Le consolaient du poids de sa couronne;
Poète, peintre, il cultiva les arts;

S'il échoua dans le jeu des Césars,
Et s'il perdit, comme le dit l'histoire,
De grands états, un seul lui suffisait,
Et dans son peuple et les arts qu'il aimait [1],
René trouva son bonheur et sa gloire.
Dans le néant, vous qui dormez encor,
Peuple futur, dépêchez-vous de naître;
Venez jouir auprès d'un si bon maître,
Des jours nouveaux de ce beau siècle d'or.
Rudel entra dans cette capitale,
Aux premiers traits de l'aube matinale;
Il descendit chez l'hôte dit Marcel,
Très-grand conteur, dans ce genre célèbre.
Il se hâta de conter à Rudel
Qu'on disposait une pompe funèbre,
Que l'on chantait une messe de mort,
Ce matin même et dans la cathédrale,
Pour un guerrier brave comme un Hector,
Mort à l'assaut d'une ville fatale;
Que monseigneur le comte de Raimon,

Ses chevaliers, sa brillante noblesse
Assisteraient à cette grande messe;
Que par malheur il oubliait le nom
De ce guerrier mort dans la Palestine,
Ou dans Bagdad, ville forte et voisine.
Il se trompait; on sait que bien souvent
Tout grand conteur prend l'Èbre pour le Tibre,
Dit qu'à Maroc le citoyen est libre.
A ce récit, Rudel fait promptement
Un court repas et se rend à l'église.
Mon cher lecteur, il faut présentement
Du sieur Marcel vous dire la méprise.
Chacun connaît les redits, les caquets
De la bavarde et vieille Renommée;
A nous tromper la belle accoutumée,
Avait au loin et dans la ville d'Aix
Semé le bruit que Rudel plein de gloire
Avait péri dans un combat sanglant,
Devant Valence au sein de la victoire.
Il fut blessé très-dangereusement,

Vous le savez, de là vint la méprise.
On le crut mort; et la cour et l'église,
Raimon surtout pleura ce troubadour.
Il ordonna, le soir du même jour,
Pour le défunt une très-grande messe,
Où lui Raimon et toute sa noblesse
Ne paraîtront qu'en habit de grand deuil.
On éleva, dans la nef éclairée
De cent flambeaux, un superbe cercueil.
D'un satin noir elle était entourée,
Et dans le chœur l'archevêque on voyait,
Environné de ses brillants chanoines,
D'un corps nombreux de prêtres et de moines
Et par hasard l'office se chantait
Le même jour que Rudel arrivait.
La messe était depuis peu commencée,
Lorsqu'il entra; de la foule pressée,
Il fend les flots, et vient, non sans efforts,
Chanter pour lui le *Requiem* des morts.
Puis du guerrier mort dans la Palestine,

Il veut savoir le nom et l'origine;
Pour le savoir regarde autour de lui,
Cherche des yeux, aperçoit une dame,
A deux genoux, priant de cœur et d'ame,
Pour le défunt que tout pleure aujourd'hui.
Un voile noir lui couvrait le visage,
Ses vêtements, son air, sa dignité,
Tout annonçait son rang, sa qualité;
Jusqu'auprès d'elle il se fraie un passage,
Et l'approchant à l'oreille lui dit:
« Jeune merveille, excusez mon audace,
Quel est le mort que vous pleurez, de grace? »
A ce propos qu'à peine elle entendit,
Cette beauté jette un grand cri, pâlit,
Lève les yeux et tombe évanouie.
A cet aspect tout le sexe attendri,
Accourt, s'empresse et prodigue à l'envi
Les eaux, les sels pour la rendre à la vie;
Mais de l'église on l'emporte soudain.
Rudel demeure immobile, incertain.

Mon cher lecteur, je vois votre surprise;
Vous désirez connaître la beauté
Que l'on emporte ainsi hors de l'église?
Mais vous serez vivement affecté,
Quand vous saurez que c'est la belle Isaure;
Elle venait dévotement prier
Pour cet amant qu'il fallait oublier,
Qu'au fond du cœur sans doute elle aime encore.
Présentement, jugez de sa frayeur;
Elle a cru voir, non Rudel, Rudel même,
Mais las! son ombre, un fantôme trompeur.
Et son amant; le trouble est dans son cœur,
Croit avoir vu cette Isaure qu'il aime,
Quand dans l'église une grande rumeur,
Un cri s'élève; on débite à la ronde
Que c'est Rudel lui-même, ou son esprit,
Qui dans ce jour revient de l'autre monde.
Plus d'une femme et l'approche et s'enfuit,
Ayant des morts une peur effroyable.
Un vieux baron de près regarde et dit:

« Par saint Mathieu ! c'est Rudel ou le diable. »
Le diable alors était en grand crédit.
Mais à Rudel tout paraît incroyable ;
Il rêve, il pense, il n'imagine pas
D'où peut venir ce singulier fracas.
Raimon enfin demande avec surprise
Pourquoi ce bruit dont retentit l'église.
On lui répond que l'ombre de Rudel,
Ou qu'un démon ayant pris sa figure,
Est dans la nef tout auprès de l'autel ;
Qu'il est sec, pâle, et que la chose est sûre.
Soudain un prêtre, armé d'un goupillon,
Vient l'asperger de son onde lustrale.
Mais ce bon prince accourt dans l'intervalle,
Pour voir de près cette ombre ou ce démon.
Rudel voyant le comte qui s'avance,
Court à ses pieds, les presse avec transport.
Raimon long-temps le regarde en silence,
Et puis lui dit : « Quoi, vous n'êtes pas mort ?
— Non, monseigneur, je vis, je vous le jure ;

Je viens de l'Èbre et non de l'Achéron. »
A ce propos, le généreux Raimon
Lui dit gaîment : « Votre aveu me rassure. »
Puis aussitôt ajoute en l'embrassant :
« Je vous sais gré d'être encore vivant. »
Alors soudain les dames, la noblesse,
Chacun l'embrasse et rit plein d'allégresse
De voir un mort qui se portait si bien.
Ulysse ainsi revenant de Pergame,
Lorsque pour mort il passait dès long-temps,
Un beau matin parut devant sa femme,
Qui le pleurait, hélas! depuis vingt ans.
L'aimable prince, au sortir de l'église,
A son dîner pria le troubadour.
Il accepta, quoique son ame éprise
Dans ce moment ne songeât qu'à l'amour,
Aux doux appas de la beauté chérie,
Qu'il vient de voir, tremblante, évanouie.
Et cependant au milieu du festin,
Il conserva le front calme et serein.

Devant les grands et surtout à leur table,
Il faut toujours, flatteur, convive aimable,
Cacher l'ennui sous le masque des ris.
Dès que Bacchus échauffa les esprits,
On fit entrer une troupe choisie
De troubadours, élèves de Thalie,
Du dieu Comus, de la belle Cypris.
Elle chanta des tensons, des sirventes,
Et puis joua des scènes très-piquantes,
D'amants jaloux et de maris trahis;
Du Testament les augustes mystères,
Les tours joués à de vieux châtelains,
Et les combats de pieux solitaires,
Si fort tentés par les esprits malins.
Rudel voyait avec indifférence
Ces vains plaisirs, ces jeux de la grandeur.
Rempli d'Isaure, en son impatience,
Il appelait cet objet enchanteur.
Dans ce moment un homme à voix sonore
Vint annoncer la comtesse Isidore.

Tous les regards aussitôt, à ce nom,
Tous les pensers se fixèrent sur elle;
On croyait voir entrer dans ce salon
Une déesse, ou Vénus, ou Junon.
Mais pour Rudel, ô surprise cruelle!
Les yeux fixés sur cet objet charmant,
Il cherche, il doute, il voit, il doute encore.
Enfin ses yeux reconnaissent Isaure;
Raimon alors, prince aimable et galant,
Quoique déja bien près de la vieillesse,
Court au-devant de la belle comtesse,
Et vient l'asseoir à côté de Rudel.
Pour cet amant quel supplice cruel!
Tous deux surpris d'abord se regardèrent,
Rouges tous deux, et puis les yeux baissèrent.
Rudel était interdit et muet.
L'homme qui voit, sur le pré qu'il foulait,
Un grand serpent, qui d'abord invisible,
Sort tout à coup, lève sa tête horrible,
Est moins troublé, glacé d'étonnement

Que ne le fut Rudel en revoyant
Auprès de lui cette amante infidèle.
Chacun le sait, la beauté qui trahit
Est à nos yeux cent fois encor plus belle.
Vingt jeunes gens que ce jour réunit,
Sabran, d'Agout, et Villeneuve, et Vence,
Et Pontevés, noms chers à la Provence,
Tous hauts barons, gens d'élite et d'esprit,
Ont entouré cette belle comtesse.
Rudel frémit, et sa jalouse ivresse
Ne peut souffrir cet aspect plus long-temps.
Il sort, il fuit, court au milieu des champs,
Et quand la nuit commença sa carrière,
Se retira chez lui bien tristement,
Se mit au lit, mais il ne dormit guère,
Ou bien plutôt pendant la nuit entière
Fut agité, se tournait, retournait,
Comme un oiseau surpris dans un filet.
Le lendemain déja brillait l'aurore,
Lorsqu'il reçut cette lettre d'Isaure :

« Adieu, je pars; je ne verrai jamais
« Un inconstant, un ingrat que j'aimais. »
Le bon Rudel lut et relut encore
Jusqu'à trois fois, ce billet malheureux;
Plus irrité, mais non moins amoureux,
Il veut aller dans un antre sauvage,
Vivre au milieu des serpents et des ours,
Ainsi qu'on vit les Pauls dans le vieux âge,
Du Nil désert habiter le rivage,
Y consumer leurs inutiles jours.
Il faut enfin éclaircir le nuage
Qui peut jeter une sombre couleur
Sur cette Isaure, objet de notre hommage.
J'ai, dans un chant, dit avec quelle ardeur
Isaure aimait ce troubadour aimable.
Je n'ai pas dit quelle fut sa douleur,
Dans son absence, à ses yeux si coupable.
Pendant six mois cette adorable enfant,
D'un pied discret, alla chaque soirée
Au petit bois attendre son amant;

Ce bois heureux où sa bouche adorée
Avait reçu ce baiser ravissant.
Mais l'heure fuit et toujours elle attend,
Toujours revient plus malheureuse encore,
Attendre en pleurs une nouvelle aurore.
L'infortunée, hélas! dépérissait,
Comme une fleur que l'été décolore.
Le vieux baron, son père, qui l'aimait,
De son état nuit et jour gémissait;
Mais ne pouvant en deviner la cause,
Ce bon seigneur ne douta nullement
Qu'on n'eût jeté sur cette pauvre enfant
Un sortilége. Alors enchantement[2],
Démons, sorciers, sorts et métamorphose
Étaient communs; mais aujourd'hui vraiment
Ils ne sont plus que dans quelques cervelles:
L'art d'enchanter n'appartient plus qu'aux belles.
L'enchantement d'Isaure était l'amour.
Advint alors, vers le déclin du jour,
Quand on soupait, qu'un grand bruit à la porte

Se fit entendre; une main rude et forte
Sonnait la cloche à grands coups redoublés.
Dans le château, tous les cœurs sont troublés.
Mais le baron, vieux guerrier, prend les armes;
Il fait ouvrir, et calme sans frayeur,
Rappelle en lui son antique valeur.
Ainsi Priam au milieu des alarmes,
Dans son palais si glorieux jadis,
Auprès d'Hécube et de ses jeunes fils,
D'un glaive oisif arme sa main débile,
Et le cœur plein d'un courage inutile,
Veut en mourant combattre et se venger.
Mais le baron ne court aucun danger;
Sur ses destins dormons d'un œil tranquille.
Des laboureurs apportaient au château,
Sur un brancard, un jeune damoiseau,
Un chevalier d'un illustre parage,
Qui par malheur, passant près du village,
Sur son cheval brusquement emporté,
Dans un fossé venait d'être jeté.

On l'en tira l'épaule fracassée,
Le bras démis, une jambe cassée.
Le vieux baron sensible et généreux,
Dans son château l'accueillit de son mieux;
Il envoya chercher au voisinage
Un chirurgien, le docteur du village;
Tous les secours, tous les soins à l'envi
Lui sont donnés, et d'un zèle admirable,
Chacun s'empresse et veille autour de lui.
La belle Isaure, ah! quelle ame adorable!
Le jour, la nuit, elle même apportait
Linge, boissons qu'elle-même apprêtait;
Et bien souvent, on me croira sans peine,
Trop attendrie au cri de ses douleurs,
Elle quittait sa chambre, et dans la sienne
Secrètement allait verser des pleurs.
Mais il est temps de vous faire connaître
De ce malade et le rang et le nom.
Il était fils du marquis de Clermont,
Très-grand seigneur que le Comtat vit naître;

Ce fils chéri, charmant, plein de valeur,
Portait le nom de vicomte Isidore;
Il ne put voir l'intéressante Isaure,
Tant de beauté, de graces, de douceur,
Sans être ému jusqu'au fond de son cœur
Du vif désir de la reconnaissance;
Il n'est qu'un pas de là jusqu'à l'amour.
Ce jeune amant, plus épris chaque jour,
Garda long-temps un modeste silence.
Un jour enfin qu'approchant de son lit,
Cette beauté lui donnait un breuvage,
Il s'écria dans un transport subit :
« Fille du ciel, d'un ange douce image,
Mon cœur ému, touché de vos bienfaits,
Ne sait comment pouvoir les reconnaître.
Ah! si ma main, digne de vous, peut-être,
Beaucoup d'amour vous méritaient jamais!
Je porte un nom très-connu dans la France,
Et ma fortune égale ma naissance. »
La tendre Isaure, à cet aveu rougit,

Baissa les yeux et garda le silence.
— Vous vous taisez, le malheur me poursuit,
Vous dédaignez mes vœux, mon hyménée.
— Non, écoutez, je parle sans détour;
J'aime Rudel, ma parole est donnée;
Vous connaissez ce vaillant troubadour,
Il est peut-être infidèle et volage;
Peut-être aussi que ce soupçon l'outrage.
Honorez-moi, pour calmer mes ennuis,
D'une amitié dont je sens tout le prix;
Mais oubliez un amour inutile. »
À ce discours, à cet aveu fatal,
Ce jeune comte affectant l'air tranquille,
Avec honneur parla de son rival.
Mais le chagrin, une lente tristesse
Brisaient son cœur, flétrissaient sa jeunesse.
Isaure ouvrant son ame à la pitié,
Le consolait au nom de l'amitié,
Lui promettait le souvenir fidèle
De ses vertus, de son amour pour elle.

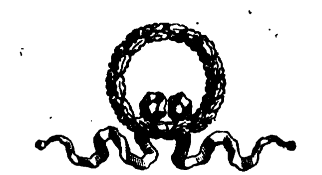
Mais la santé de ce jeune seigneur
Refleurissait, sa jambe était guérie;
C'était pour lui, disait-il, un malheur.
Quitter Isaure, était quitter la vie :
De son départ, enchaîné par l'amour,
De plus en plus il reculait le jour.
Quand tout-à-coup arriva la nouvelle
Que sir Rudel, ce troubadour charmant
Avait péri dans un combat sanglant.
Le jeune comte, admirable modèle
Des chevaliers, plaignait son triste sort;
Il enviait la gloire de sa mort;
Mais très-discret, plus délicat encore,
Loin de parler d'hymen et de ses vœux,
Il respecta la tristesse d'Isaure,
Laissa couler les larmes de ses yeux,
Et quelquefois il y mêla les siennes.
Ah! l'amitié qui partage nos peines,
Qui vient mêler ses larmes à nos pleurs,
Adoucit bien le poids de nos douleurs.

Enfin un jour, cet aimable Isidore
Voyant briller sur les lèvres d'Isaure
Parmi les pleurs, un paisible souris;
Comme l'on voit dans les airs obscurcis
Briller un trait de la nouvelle aurore,
Crut le moment favorable à ses vœux :
« Ah! lui dit-il, écartez, belle Isaure,
Ce noir chagrin qui vous consume encore;
Assez de pleurs ont fatigué vos yeux.
Rudel n'est plus, et vous pleurez une ombre.
Quoi! voulez-vous couvrir d'un voile sombre
Votre printemps, quand l'hymen et l'amour,
Quand tout vous rit, vous promet un beau jour?
Cessez des pleurs qu'on ne peut plus entendre;
Loin de nourrir un souvenir si tendre,
Jetez plutôt un regard de faveur
Sur un amant qui brûle de vous plaire;
Vous le savez, le baron votre père
Très-vivement désire mon bonheur.
— Oui, je le sais. — Et que dois-je lui dire?

Vous vous troublez et votre cœur soupire.
—Soumise à lui d'esprit comme de cœur,
J'obéirai. » Le sensible Isidore,
A cet aveu, de plaisir transporté,
Saisit sa main, la baise et baise encore,
Et nage au sein de la félicité.
L'hymen se fit avec solennité;
Chacun l'assure, et je le crois sans peine,
Quel nœud puissant qu'une première chaîne!
Que cette amante aux marches de l'autel
Donna de pleurs au malheureux Rudel!
Mais que ne peut la vertu, la décence!
L'aimable Isaure, au sein de l'innocence,
Fit le bonheur de son aimable époux.

Je devrais bien, si j'étais raisonnable,
Finir ma course et ma trop longue fable,
Et retourner à mes fleurs et mes choux.
Bien des lecteurs m'approuveraient sans doute,
D'autres pourtant, un peu plus curieux,

Voudraient savoir, engagés dans la route,
Ce que devint cet amant malheureux.
J'y songerai, je verrai mon oracle,
Non pas celui de Delphe ou de Délos,
Mais la beauté qu'on chérit à Paphos,
Dont les beaux yeux ont fait plus d'un miracle.
Sur son avis de Rudel, mon héros,
Je vous dirai le destin, le délire;
Ou si sa voix me condamne au repos,
A ses genoux j'irai poser ma lyre.



NOTES

DU SIXIÈME CHANT.

(1) Et dans son peuple et les arts qu'il aimait
René trouva son bonheur et sa gloire.

René, roi de Naples, comte d'Anjou et de Provence, était né à Angers en 1408. Ce prince fut nommé *le Bon*, et le tendre souvenir qu'il a laissé dans la Provence justifie ce titre. Il était brave, mais peu heureux ou peu savant à la guerre; il perdit la Lorraine, le trône de Naples et d'Aragon : il s'en consola par la culture des arts (il était peintre et poète), par une vie tranquille et occupée; il aimait les fêtes, les tournois; son génie singulier et peut-être bizarre lui fit inventer la procession de la Fête-Dieu, si célèbre en

Provence. C'est en 1495 que cette procession se fit à Aix pour la première fois. C'est un mélange du sacré et du profane, des mystères religieux et des scènes du paganisme. On voyait paraître Moïse et Aaron qui adorent le veau d'or; la reine de Saba danse devant Salomon; Hérode ordonne le massacre des Innocents; les trois mages suivent l'étoile mystérieuse; les apôtres et les évangélistes paraissent dans le cortége, où se fait remarquer la taille gigantesque de saint Christophe; les principales divinités de la mythologie, Neptune et Amphitrite, Mars et Minerve, Saturne et Bacchus, Apollon et Diane, les Parques, les Faunes, les Satyres, les Sylvains et les Centaures; une légion de grands et petits diables, des groupes de lépreux; des bâtonniers, des danseurs, des chevaliers du guet, le duc et la duchesse d'Urbin, ridiculement habillés et montés sur des ânes; tout cet immense cortége marche en danse au son d'une musique dont René lui-même avait composé les airs et déterminé les instruments.

René était né avec un caractère facile et doux; il n'aimait point le faste; ses ameublements et ses habits étaient ceux d'un particulier; ses maisons de campagne de Marseille et d'Aix étaient ce qu'on nomme aujourd'hui des *bastides*. Il avait une philosophie si insouciante, qu'on lui apporta des lettres de Naples, où on lui de-

mandait du secours; il répondit: « Je ne puis y aller, « je suis occupé de choses saintes...... » C'était de la procession dont il parlait. Il assistait régulièrement aux offices, en qualité de chanoine de la métropole. Il eut des faiblesses, et pouvait dire comme bien des grands hommes: *Homo sum, nihil humani à me alienum puto.* Il eut nombre de maîtresses. Il institua à Tarascon la fête dite de *Tarasque.* Elle avait lieu le lendemain de la Pentecôte. La *Tarasque* était figurée à la tête de la procession, en fureur et renversant de son énorme queue tous ceux qui l'environnaient.

René mourut âgé de soixante-douze ans, regretté de toute la Provence; il avait régné quarante-six ans; il était grand, bien fait. On vient de lui élever une statue à Aix. La devise de ce prince était une chaufferette remplie de charbons allumés, avec ces mots: « Porté d'ardent désir. »

(2) .... Alors enchantement,
Démons, sorciers, sorts et métamorphoses
Étaient communs; mais aujourd'hui vraiment
Ils ne sont plus que dans quelques cervelles:
L'art d'enchanter n'appartient plus qu'aux belles.

Après Circé, Médée, et l'enchanteur Merlin, la plus grande enchanteresse est la fameuse fée Mélusine;

elle avait édifié d'une seule parole le château de la maison de Lusignan. Elle se montrait sur les tours moitié femme, moitié serpent ; elle venait se baigner dans la fontaine, le samedi pendant les vêpres ; elle annonçait, par des cris, des chansons, la paix et la guerre, la mort et la naissance des seigneurs de Lusignan ; l'empereur Charles-Quint et la reine Catherine de Médicis vinrent s'informer sur les lieux des merveilles de cette fée. Henri III fit détruire ce château. Brantôme nous assure qu'on vit très-clairement cette fée dans les airs, et que plusieurs officiers de l'armée l'entendirent se plaindre et gémir comme une fauvette qui a perdu ses petits. C'est bien dommage que les fées aient disparu ; elles bâtissaient des palais magiques, enchaînaient les tyrans, assistaient à la naissance des princes, et le récit de leurs merveilles était l'entretien des veillées des châteaux et l'amusement de nos pères.

Un des chefs de l'accusation de la Pucelle d'Orléans était qu'elle parlait aux fées, auprès des fontaines.

FIN DES NOTES DU SIXIÈME CHANT.

CHANT SEPTIÈME.

Un Grec fameux, doué d'un beau génie,
Voyant la mort approcher de son lit,
Disant qu'à peine il commençait la vie,
De cette mort vivement se plaignit.
Qu'il eût brillé par sa philosophie,
Si Lachésis, au gré de ses souhaits,
D'un fil plus long avait formé sa trame!
Ce Grec qui meurt avec tant de regrets [1],
Orné des dons de l'esprit et de l'ame,
Comptait pourtant neuf fois douze printemps.
Il a raison, ou du moins je le pense:
Qu'a-t-on appris à l'âge de cent ans?
Rien; le savoir n'est que pure ignorance.

Et qui de nous, à l'heure de la mort,
Peut avouer qu'il fut heureux et sage?
Infortunés, nous arrivons au port,
Sans gouvernail et battus par l'orage.
Que si Descarte avait pu vivre encor
Deux fois les ans du bonhomme Nestor,
Sans doute il eût, prenant un meilleur guide,
Chassé du ciel ses légers tourbillons,
Qui vont courant les hautes régions,
Et mieux instruit, eût rétabli le vide.
Que si Buffon eût vécu plus long-temps,
Sans doute il eût réformé ses romans;
N'eût pas borné dans sa mathématique
De notre globe et la course et les ans;
N'eût pas surtout, pour créer des enfants,
Imaginé sa matière organique;
Et Poquelin, d'un chef-d'œuvre nouveau,
Eût enrichi notre scène comique.
De son côté, le Genevois Rousseau
Eût beaucoup mieux élevé son Émile,

Et corrigé, sans énerver son style,
Le plan diffus de son verbeux roman;
Et moi chétif, si je vivais encore
Un siècle ou deux, peut-être en travaillant,
En corrigeant, ajoutant, effaçant,
Je pourrais bien quelque jour faire éclore
Un bon écrit digne d'être prôné
Dans les journaux, et d'être couronné
D'un beau laurier au temple du génie,
Temple sacré qu'on nomme Académie.
Mais laissons là de ridicules vœux;
Les grands esprits sont-ils les plus heureux?

Dans l'autre chant, chacun comme moi-même
A de Rudel partagé la douleur;
Se voir ravir le tendre objet qu'on aime,
Est selon moi le comble du malheur;
Le voir mourir est moins cruel peut-être,
On sait du moins que l'on était aimé.
Rudel, d'amour, de dépit enflammé,

Las des humains qu'il a trop su connaître,
Plus las encor d'un sexe dangereux
Qu'il croit haïr, veut dans un monastère
Finir sa vie et partant sa misère.
Près de Marseille on voit un mont fameux,
Mont où jadis la vigilante Aurore,
Au lieu des dons de Cérès et de Flore,
Ne vit jamais que des rocs sourcilleux,
Un sol aride et des pins résineux.
Mais tout changea quand la Vierge immortelle
Eut au sommet une riche chapelle;
Ce lieu désert devint un mont sacré.
Au pied du mont, justement révéré,
Était un bois qui de son noir ombrage
Enveloppait une grotte sauvage.
C'est dans ce lieu, pendant près de sept ans,
Que Madeleine, arrivant de Syrie
Sur un vaisseau flottant au gré des vents,
Gémit, pleura les erreurs de sa vie.
Sur ce même antre à l'aspect effrayant,

On éleva dans la suite un couvent,
Qui reculant tous les jours ses limites,
Bientôt contint cinq mille cénobites.
C'est sous le toit de ce mur pénitent,
Que de l'amour maudissant le caprice,
Geoffroi Rudel prit l'habit de novice,
Couvrit son chef d'un vaste capuchon;
D'un froc épais, d'une robe de bure,
Enveloppa sa charmante figure.
Fils de Vénus, Amour, tu ris, dit-on,
Lorsque tu vis ce fils de Polymnie,
Chargé d'un froc, en moine travesti.
Mais quel mortel n'a son jour de folie!
Notre novice à la règle asservi,
Au premier son de la cloche argentine,
Courait au chœur pour y chanter matine.
Sa belle voix, son chant harmonieux
Des assistants enchantaient les oreilles;
Et l'on voyait ces bons religieux,
Chantant de Dieu les sublimes merveilles,

Les oublier souvent pour l'écouter.
Hélas! sur lui quel homme peut compter?
Geoffroi Rudel, dans ce pieux hospice,
Est agité de cruels souvenirs;
Souvent Isaure au milieu de l'office,
A son cœur tendre arrachait des soupirs.
O des humains incurable faiblesse!
Pour l'oublier il y songeait sans cesse.
Déja Phébus sur son char immortel
Avait deux fois fait le tour de la terre,
Depuis le jour où dans ce monastère,
Rudel vivait à l'ombre de l'autel.
Alors qu'un jour, au sortir de l'église,
Dans sa cellule entrant, triste, agité,
Il y trouva, non sans grande surprise,
Un beau jeune homme, une jeune beauté.
Dès qu'il parut, l'homme court et l'embrasse;
Elle, à son tour, avec beaucoup de grace,
L'embrasse aussi, d'un air plein de gaîté;
Son cher Rudel, son cher ami l'appelle.

Long-temps d'un œil inquiet, incertain,
Rudel regarde ; il reconnaît enfin
Et Mauléon et l'aimable Isabelle
Qu'il arracha des mains de deux brigands;
(Je vous en parle au premier de mes chants.)
Il tressaillit, transporté d'allégresse,
Et les embrasse et dans ses bras les presse.
Or, vous saurez que ce couple charmant,
De l'amitié rare et touchant modèle,
Ayant appris le triste égarement
De leur ami, venait, brûlant de zèle,
Pour l'enlever à ce triste séjour,
Le rendre au monde, aux muses, à l'amour.
En souriant la charmante Isabelle
Lui dit : « Rudel, laissez là vos habits,
Vous effrayez les muses et les ris;
Et reprenez, croyez-moi, votre lyre,
Vos chants d'amour, votre aimable enjouement. »
En même temps, avec un doux sourire,
Prend un billet, le lui donne en disant :

« Il est pour vous, et très-aimable à lire. »
Rudel le prit et changea de couleur,
Alors qu'au bas il vit le nom d'Isaure;
Sa main trembla, comme une tendre fleur
Que l'air agite au lever de l'aurore;
Cette beauté qui le chérit encore,
Très-attendrie au bruit de sa douleur,
Fit ce billet que lui dicta son cœur:
« Le ciel n'a point prescrit notre heureux hyménée;
« Le bruit de votre mort trompa mes jeunes ans;
« Mais si vous ne voulez me rendre infortunée,
« Quittez votre retraite et reprenez vos chants.
« Je ne vous verrai plus; Dieu, mon hymen me lie:
« A jamais, loin de vous je traînerai ma vie;
« Mais je ferai toujours avec la même ardeur
« Des vœux pour votre gloire et pour votre bonheur. »
Soudain Rudel s'écrie: « Être enchanteur!
Aimable Isaure, à tes ordres suprêmes
J'obéirai, trop heureux si tu m'aimes. »
Après ces mots, jetant son capuchon,

Son froc, il part comme un oiseau sauvage
Qui brise enfin les barreaux de sa cage,
Monte à cheval et vole à Tarascon ;
Sur son cheval prend en croupe Isabelle,
Qui triomphait de ramener chez elle
Son brave ami, celui de Mauléon.
Jadis Ulysse, en rapportant de Troie
Au camp des Grecs l'heureux palladium,
N'éprouvait pas une plus douce joie.
Rudel, fêté chez ce couple charmant,
Parut renaître au bonheur, à la vie.
Semblable alors à ce convalescent
Qui, revenu d'une longue agonie,
Jouit de l'air, des fleurs, d'un ciel plus beau,
Pour lui tout est intéressant, nouveau.
Un long repos, le plaisir, son délire
Jettent souvent l'ame dans la langueur.
L'homme a besoin, eût-il même un empire,
De mouvement, de désirs et d'erreurs.
Dans ce temps-là l'agile Renommée

Sema le bruit dans l'Europe alarmée,
Que Saladin a chassé des saints lieux
Tous les Chrétiens: Jérusalem est prise.
La croix en main, mille religieux,
Au nom du pape et de la sainte Église,
A la vengeance appellent les guerriers.
Partez, volez, et cueillez des lauriers;
Le paradis vous attend en Syrie.
Déja deux rois de France et d'Albion,
Abandonnant dans leur dévotion,
Femmes, enfants, leurs sujets, leur patrie,
Portés tous deux sur leurs mille vaisseaux,
De l'Ionie ont traversé les flots.
Par ce récit Rudel, l'ame enflammée,
Et fatigué d'un éternel loisir,
Veut se croiser, partir pour l'Idumée;
Vivre avec gloire, ou bien tomber martyr.
Son parti pris, il court chez Isabelle
Et Mauléon, et leur dit son projet.
Ce couple heureux que sa perte affligeait

Loua pourtant son courage, son zèle,
La piété, l'espoir qui le séduit.
Rudel alors aux genoux de la belle
La supplia de coudre à son habit
La sainte croix, la terreur de l'impie;
Ce que sans peine accorda son amie.
Rudel se crut, douce et sainte folie!
Un Machabée, armé de cette croix.
Deux jours après, à l'aurore vermeille,
Après avoir embrassé plusieurs fois
Ses deux amis, il partit pour Marseille.
Heureusement un navire génois
Appareillait alors pour la Syrie,
Et dans deux jours il doit sortir du port.
Rudel s'embarque, et d'une ame ravie,
Brave les mers; il braverait la mort.
Lorsqu'il partit sur son char solitaire,
La nuit fuyait, et l'haleine légère
D'un vent de l'est se jouait sur les flots,
Enflait la voile, et les nymphes des eaux

Semblaient répondre aux chants des matelots.
Phébus alors atteignait le tropique,
Où le Cancer posa son trône antique;
La nuit moins sombre et bornée en son tour,
Cédait bientôt la place au dieu du jour.
Geoffroi Rudel, dans ces belles soirées
D'un bel été, sur le tillac assis,
Chantait au frais aux matelots ravis,
Du Testament les merveilles sacrées,
Le vaste Nil roulant des flots de sang;
Cent mille Hébreux à pied sec traversant.
La mer d'Aza, docile, mais surprise;
Dieu paraissant au milieu des éclairs,
Sur la montagne, au grand-prêtre Moïse;
Et de Samson les prodiges divers.
Un autre soir, d'un ton baissant sa lyre,
D'une voix douce il chantait les amours
De cette veuve encore en ses beaux jours,
Qui dans le mois où sommeille Zéphire,
Quand Cérès tombe et sous la faux expire,

Alla glaner chez Booz son parent,
Puis dans son lit se glissa doucement,
Espérant bien, sur l'avis de sa mère,
Qu'à son réveil Booz l'épouserait.
Pendant ces chants, sillonnant l'onde amère,
Vers l'orient le navire avançait.
Rudel de loin vit l'île fortunée
Où les plaisirs, la volupté, l'amour,
Sur un volcan ont fixé leur séjour;
Où la mollesse est de fleur couronnée;
Où Théocrite, en vers harmonieux [2],
Chanta les bois, les prés, le doux ombrage,
Et des bergers les plaisirs et les jeux.
Il aperçoit l'endroit où fut Carthage;
Voit ou croit voir ce fameux Annibal,
L'effroi du monde, à Rome si fatal;
Ce Scipion, sans doute aussi grand homme,
Qui dans Zama fut le vengeur de Rome,
Et la rendit la maîtresse du sort;
Il voit encore, assis sur des ruines,

Avec Rudel l'équipage respire ;
Mais quelle joie ou plutôt quel délire,
Quand tout à coup s'offrirent à leurs yeux
Une campagne et riante et fertile,
Des habitants, un doux et sûr asile!
A cet aspect, de chants, de cris joyeux,
L'air retentit ; on s'aborde, on s'embrasse,
On s'agenouille, au ciel chacun rend grace.
Mais quel objet augmenta leur bonheur!
Plusieurs bateaux conduits par un rameur,
A leur secours viennent en diligence,
Et dans l'instant s'approchent du vaisseau.
Rudel voyant un très-joli bateau,
Que conduisait un homme avec aisance,
Que distinguait un air honnête et doux,
Y descendit, et le canot agile
Sembla voler sur cette mer tranquille.
Rudel alors demande : « Où sommes-nous ?
Homme admirable, où me conduisez-vous ?
— Au port ; chez moi je vous offre un asile ;

Vous trouverez dans l'île de Délos,
Séjour fameux par ses anciens miracles,
Ses jeux brillants, son temple, ses oracles
Et ses devins. » Comme il disait ces mots,
La nef entra dans une anse tranquille,
Que terminait un enclos très-joli,
Petit verger en fruits, en fleurs fertile;
Venait ensuite, en face du midi,
Une maison, agréable ermitage,
Simple avec goût, digne séjour d'un sage.
En abordant, ce Grec plein de bonté
Dit à Rudel : « C'est mon toit solitaire.
L'humble séjour de l'hospitalité;
Venez jouir chez moi, chez votre frère,
D'un doux repos, jusqu'au jour, au moment
Où vous pourrez vous rendre en Palestine;
C'est votre but, du moins je l'imagine,
Et votre croix le prouve clairement. »
Ils avançaient sous un riant ombrage;
Un jeune objet, d'Hébé c'était l'image,

Accourt vers eux, embrasse tendrement
De ce logis le maître intéressant,
Qui s'écria : « C'est ma fille si chère,
C'est mon Hélène! ô douleur trop amère!
La pauvre enfant, hélas! n'a plus de mère! »
Puis il lui dit : « Ma fille, va soudain
Avec notre hôte, et le conduis au bain;
Ayons pour lui la plus tendre indulgence;
Il est errant, étranger, malheureux,
Nous lui devons nos soins, notre assistance;
Le bien qu'on fait obtient sa récompense;
C'est un encens qui monte vers les cieux. »
A ce discours la belle et tendre Hélène,
Qui d'un oiseau ne peut souffrir la peine,
Part sur-le-champ, conduit Rudel au bain,
Fait tiédir l'onde, et d'une main légère,
Frotte ses pieds avec un linge fin;
Puis le laissa tranquille et solitaire.
Rudel, surpris, admirait de ces mœurs;
De tous ces soins la touchante innocence,

Et dans son bain oubliait ses malheurs.
Bienfait du ciel, bénigne Providence,
Un jour de joie, un moment de plaisir,
D'un mois de peine éteint le souvenir!
Rudel dispos, refait de son naufrage,
Après le bain alla trouver Zénon
(De ce savant, ce Grec portait le nom),
Qui l'embrassa selon l'antique usage,
Lui prit la main, la porta sur son front,
Puis à la bouche; et c'est un témoignage
Très-usité d'amour, d'affection.
Zénon, après cette cérémonie,
Dit à Rudel: « Suivez-moi, je vous prie,
Dans le jardin: un repas nous attend;
Repas frugal d'un modeste habitant,
Mais apprêté des mains de mon Hélène.
Je vous promets de ce bon vin qu'Athène
Aimait beaucoup, le nectar de Chio. »
Ils vont s'asseoir sous un riant berceau,
Que d'un platane ombrageait le feuillage.

Des œufs, du lait, l'olive, le raisin,
Du poisson frais composaient le festin.
De maint oiseau l'agréable ramage,
D'un ciel heureux la brillante clarté,
Et de la mer l'aspect superbe, immense,
La jeune Hélène assise à son côté,
Le front orné de grace et d'innocence;
Tout enchantait, tout enivrait les sens
Du preux Rudel; mais quelle est sa surprise?
Des députés viennent dans ces moments
Dire à Zénon qu'on l'attend à l'église,
Pour baptiser un enfant nouveau-né.
Rudel alors du message étonné,
Dit à Zénon: « Ces gens rêvent peut-être,
Pour un baptême ils s'adressent à vous?
— Il le faut bien, que peuvent-ils sans nous?
Je suis papa, ce qui veut dire prêtre.
— Vous m'étonnez: prêtre avec un enfant?
— Tout papa grec peut dans notre patrie
Former d'hymen le tendre engagement;

Mais une fois seulement dans la vie,
Et si la Parque avec ses noirs ciseaux
Coupe le fil des jours de son épouse,
Il reste veuf. Notre Église jalouse
Défend des nœuds et des amours nouveaux.
Mais on m'attend maintenant à l'église;
Suivez mes pas si vous voulez savoir
Comme chez nous dans la Grèce on baptise;
Nous différons, comme vous allez voir.»
Dans cette église était déja le père,
Parents, nourrice et bon nombre d'amis.
Lors le papa vêtu de son surplis,
Très-gravement se rend au baptistère;
Il prend l'enfant et l'y plonge trois fois,
En récitant par cœur, à demi-voix,
Les mots sacrés, prescrits par son Église;
Puis de l'enfant il lava la chemise,
Le petit corps avec un linge blanc,
Lui dit après: « Te voilà maintenant
Purifié, doué d'une lumière

Vive et céleste, et fait chrétien, au nom
Du Saint-Esprit, et du Fils, et du Père,
Et délivré des piéges du démon. »
Zénon, ayant rempli son ministère,
Avec Rudel regagnait son manoir,
Lorsqu'un convoi, des larmes, une bière,
Les arrêta. Grands dieux! quel désespoir!
Et quel tableau! Des femmes désolées,
Criant, pleurant, pâles, échevelées,
Suivaient un corps à la tombe porté.
« Ah! s'écria Zénon très-affecté,
C'est Théonis que le vent de l'orage
Vient d'emporter à la fleur de son âge.
Hélas! des pleurs, des messes et des vœux
N'ont pu sauver la vie infortunée
De cette vierge à l'hymen destinée.
Voyez sa mère! ah! quels cris douloureux!
On la soutient; mais que dis-je? on la traîne;
Suivons leurs pas vers l'église prochaine,
Où femme, enfant, vieillard sont réunis. »

Le papa grec reçoit sur le parvis
Le corps glacé d'une vierge, naguère
De sa famille et l'amour et l'orgueil,
Et maintenant dormant dans un cercueil;
Belle un moment, bientôt vile poussière.
En arrivant le prêtre l'embrassa,
Puis les parents, les amis, puis la mère
Vint à son tour, lentement s'avança;
Mais la douleur a suspendu sa vie,
Près du cercueil elle est évanouie.
« Fuyons, fuyons, dit Rudel attristé,
Ah, que je plains cette jeune beauté!
—Ne pleurons pas une ombre, une momie,
Lui dit Zénon, pleurons sur les vivants.
Mais pour chasser ces pensers affligeants,
La nuit revient et ferme la journée;
Partons demain quand l'aube fortunée
Rappellera l'homme à ses durs travaux,
Nous irons voir, si cela peut vous plaire,
Cette île, aux Grecs, aux dieux jadis si chère,

Et les débris de l'antique Délos. »
Le lendemain, lorsque du sein des eaux
Phébus sortit rayonnant de jeunesse,
Le papa grec alla dire sa messe;
A son retour se rend dans son jardin,
Taille l'arbuste, arrose de sa main
La tendre fleur qui se montrait à peine,
Puis il apprête avec la jeune Hélène,
Sa chère enfant, le repas du matin,
Repas frugal, repas sain et champêtre,
Tel qu'en faisait dans le beau siècle d'or
L'homme naissant très-innocent encor;
Sur le gazon, à l'ombre d'un vieux hêtre,
Du lait, du miel et des fruits de son champ.
Le repas fait, Zénon mena dans l'île
Son aimable hôte, et là d'un pas tranquille
Se promenant, tous les deux devisant
Sur vingt sujets, et marchant d'un pas lent:
Zénon lui dit: « Délos, son beau rivage,
Ne jouit pas, ou très-peu, des bienfaits

Du dieu Bacchus, de la blonde Cérès;
Mais un beau ciel, un soleil sans nuage,
De nos hivers tempèrent la rigueur;
Et l'olivier nous enrichit l'automne:
Chargé de fruits, l'arbre heureux de Pomone
Naît sans efforts auprès du myrte en fleurs;
Dans tous les champs on voit briller la rose;
L'île est bornée, un seul fleuve l'arrose;
Un petit gîte est plus près du bonheur.
Mais nous voici tout près de nos collines,
Voyez-vous pas cet amas de ruines?
C'est là qu'était le temple d'Apollon,
Là que ce dieu du sommet d'Hélicon,
Venait ici prononcer ses oracles,
Et tous les jours opérait des miracles.
Le culte change, et l'idole est à bas;
Mais, croyez-moi, l'homme ne change pas;
La Grèce encore a ses saints, ses images,
Faisant toujours des miracles nouveaux.
Asseyons-nous sous ces riants ombrages,

C'était ici, non loin de ces coteaux,
Que vivait l'arbre adoré dans Délos,
Arbre sacré. Que rien ne vous étonne;
C'était sur lui que s'appuyait Latone,
En accouchant de ses enfants jumeaux.
Aux environs s'élevaient deux statues
Qui paraissaient s'élancer jusqu'aux nues;
C'était Diane et son frère Apollon.
Mais écoutez; non loin dans le vallon,
Entendez-vous des chants, des voix brillantes?
On va danser; c'est l'heure du plaisir:
Vous allez voir trente vierges charmantes,
Nous déployer, lestes comme Zéphyr,
Leurs pas légers et leurs graces piquantes.
Dans ce pays, de nos prudents aïeux,
Nous conservons encor quelques usages;
La danse était prescrite par les sages;
C'est, disaient-ils, c'est honorer les dieux
Que de jouir du bienfait de la vie. »
Tous deux bientôt s'en vont vers la prairie,

Où s'exerçaient ces nymphes de Délos,
Qu'on aurait dit les nymphes de Paphos.
On les voyait sous l'ombre des ormeaux,
Ou sur les prés, aussi fraîches que Flore,
Sauter, danser, se prendre par la main,
Former un cercle et le rompre soudain,
Se séparer et se rejoindre encore,
Mêlant toujours leurs chants pleins de gaîté,
Leurs douces voix à leurs danses légères.
« Ah! dit Rudel, de plaisir transporté,
Que notre France et nos rudes bergères
Sont loin encor de cette urbanité,
De tant de grace et de vivacité!
— Hélas! répond Zénon d'un ton modeste,
De tant de gloire et faits de nos aïeux,
Quelques chansons, voilà ce qui nous reste.
Mais tout finit. » Et sur le front des cieux
La nuit bientôt jeta ses voiles sombres;
Soudain les prés, les vierges de Délos,
Tout disparut comme de vaines ombres.

Zénon lui dit : « C'est l'heure du repos ;
Allons dormir et faire d'autres songes,
Car ici-bas tout est ombre et mensonges.
Demain alors qu'au doux chant des oiseaux,
A l'orient naîtra l'aube paisible,
Je vous dirai par quel charme invincible,
Je m'égarai, j'embrassai des erreurs
Qui trop souvent m'ont fait verser des pleurs. »
Le jour suivant, ce prêtre heureux et sage,
Mena Rudel sur le bord du rivage
Où de la mer viennent mourir les flots ;
Et là couché sur la mousse sauvage,
Il commença son récit en ces mots :
« Chacun connaît de Rome et de Byzance
Les différends et la rivalité ;
L'ambition, bien plus que la croyance,
Les divisait, irritait leur fierté ;
Mais l'intérêt, parlons avec franchise,
Mobile actif de l'une et l'autre Église,
Força Michel, notre auguste empereur,

A s'abaisser devant un protecteur.
Les Turcomans, peuple brave et féroce,
Qui s'étendaient sur les bords de l'Euxin,
Nous désolant par une guerre atroce,
Nous menaçaient d'un siége très-prochain.
Pour échapper à ce péril extrême,
Michel voulut à Rome aller lui-même,
Pour implorer l'appui très-incertain
Du roi des rois juge, arbitre suprême.
Lui seul pouvait armer les potentats,
Toute l'Europe et sauver ses états.
Michel voulut peu de monde à sa suite;
Mais il menait avec lui maint docteur
Pour disputer sur nos droits, notre rite,
Et ne céder du moins qu'avec honneur.
J'étais le chef de ces docteurs d'élite,
Encore jeune, ambitieux, ardent,
Grand ergoteur et surtout très-savant
En tours subtils de la théologie.
Michel partit pour la belle Ausonie,

Pendant la nuit; et protégé du vent,
Bientôt du Tibre aborde le rivage.
Avec honneur et la pompe d'usage
Il fut reçu par le pape régnant.
Après huit jours de repos et de fête,
Dans un salon du palais Vatican,
Rome assembla des docteurs de tout rang;
Moines, abbés, un prélat à leur tête,
Pour disputer, combattre contre nous.
Dans ce champ-clos, chaque parti jaloux
Vociférait, disputait sans s'entendre.
Le fier Romain citait saint Cyprien,
Justin, Jérôme, Augustin, Tertullien,
Qu'il n'a pas lus, ou lus sans les comprendre.
Pour moi, bouillant, par mon zèle emporté,
N'écoutant rien, trop avide de gloire,
Je n'aspirais qu'à ravir la victoire;
Mais par Michel je me vis arrêté.
«Il faut céder, me dit-il, le saint-père
M'offre aujourd'hui des soldats, de l'argent,

Si je soumets, par un aveu sincère,
L'Église grecque à celle de saint Pierre,
Et reconnais sa croyance et son rang. »
Michel signa cet aveu téméraire;
Les papas grecs signèrent avec lui (3).
Bientôt après nous quittons l'Italie,
Très-mécontents, honteux d'avoir trahi
Tout à la fois l'Église et la patrie.
Et l'empereur paraissait s'applaudir
D'avoir sauvé l'état prêt à périr;
Mais arrivés sur les bords du Bosphore,
Grands, plébéiens, tout le peuple en fureur
Se déchaîna contre son empereur,
Qui lâchement trahit et déshonore
L'empire grec, et l'Église à la fois.
Vers moi surtout il tourna sa furie;
Altier, dévot et jaloux de ses droits,
Il m'accusait, orateur lâche, impie,
D'être l'auteur de son ignominie;
Il me cherchait, il demandait ma mort;

Toujours le faible a payé pour le fort.
Un court billet écrit d'une main sûre,
M'en avertit. Je me cachai d'abord,
Puis m'évadant dans une nuit obscure,
Je m'embarquai pour l'île de Pathmos,
Où nous avons un très-grand monastère.
Cent calayers sous ce toit solitaire,
Exempts de soins jouissent du repos;
Heureux oisifs, osons ici le dire,
Quatre d'entre eux à peine savaient lire;
Ils travaillaient la terre tour-à-tour;
Deux fois au chœur, et deux au réfectoire,
Très-satisfaits du vin du territoire,
Un doux sommeil terminait un beau jour.
C'est dans Pathmos, ile aride et sauvage,
Qu'au temps jadis se retira saint Jean,
Pour composer son merveilleux ouvrage.
On montre encor dans ce siècle présent,
Dans une grotte, une large ouverture
Par où, dit-on, entrait le Saint-Esprit[4],

Pour lui dicter ce trop sublime écrit,
L'étonnement de la race future.
Dans ce séjour d'ignorance et de paix,
Je fus reçu très-bien par chaque frère.
Mais quels longs jours! et que dire, et que faire?
Adieu savoir, adieu brillants projets
D'honneur, de gloire, adieu! c'est pour jamais.
Après cinq ans, une triste nouvelle
Nous annonça la mort de l'empereur;
Et que le peuple en sa haine rebelle,
Avait osé refuser sans pudeur
Les honneurs saints qu'on devait à sa cendre.
Je le pleurai; son ame noble et tendre,
Et ses vertus, et même ses erreurs,
M'attendrissaient et m'arrachaient des pleurs.
Sa mort calma les restes de l'orage
Et la fureur de ce peuple irrité.
Je crus alors pouvoir en sûreté
Jeter mon froc et sortir d'esclavage,

Et retourner dans ma chère Délos,
Où m'attendait ma jeune fille Hélène.
Enfin le ciel, du vent la douce haleine,
Me conduisît dans ce lieu de repos.
Ah ! que bien tard nous apprenons à vivre!
Je ne lis plus; la nature est mon livre.
Le ciel, les fleurs, mes arbres tour-à-tour,
Le jeune oiseau, libre d'inquiétudes,
Qui fait son nid et qui chante l'amour;
Voilà mes goûts, mes plaisirs, mes études.
A mon devoir, à mon poste assidu,
A mon troupeau je prêche la vertu.»
Dans ce moment entrait à pleines voiles
Un grand vaisseau dans le port de Délos;
C'était le soir, à l'heure où les étoiles
Ornent le ciel de cent soleils nouveaux.

Mes chers amis, c'est l'heure du repos;
Dans son manoir que chacun se retire,

Demain matin, dans mon huitième chant,
Si je le puis, si ma muse m'inspire,
Je vous dirai quel était ce navire
Qui dans le port entrait dans ce moment.



NOTES

DU SEPTIÈME CHANT.

(1) Ce Grec qui meurt avec tant de regrets,
Orné des dons de l'esprit et de l'ame,
Comptait pourtant neuf fois douze printemps.

Théophraste, auteur des *Caractères*, vécut cent sept ans, et à sa mort se plaignit de la brièveté de la vie, accusant la nature d'avoir donné une plus grande longévité aux corneilles et aux cerfs; c'est une erreur, un préjugé populaire. Il est vrai qu'Hésiode prétend que ces animaux vivent trois fois plus que l'homme. Pline et quelques autres anciens naturalistes sont du même avis, mais Buffon et d'autres philosophes modernes ont réfuté cette erreur. La vie des animaux est proportionnée au temps de la gestation et à la durée de l'accroissement. La brebis, la chèvre portent

cinq mois, et vivent dix ans; le cheval, qui est dix mois dans le sein de sa mère, et qui croît pendant cinq ou six ans, vit trente ou quarante ans; l'éléphant pousse sa carrière jusqu'à un siècle, sa mère le porte une année, et il croît pendant trente ans. L'existence de l'homme est bornée de soixante-dix à quatre-vingts ans. On a cité des hommes qui ont vécu jusqu'à cent cinquante ans. Le savant Haller a recherché la longévité des vieillards du XVIIIe siècle dans toute l'Europe; il en a trouvé plus de mille de cent à cent dix ans; soixante de cent dix à cent vingt; vingt-neuf de cent vingt à cent trente; quinze de cent trente à cent quarante; six de cent quarante à cent soixante.

(2) Où Théocrite, en vers harmonieux,
Chanta les prés, les bois, les doux ombrages.

La Sicile, jadis la Trinacrie, est l'île des enchantements; c'est là qu'étaient les Sirènes, Circé, Carybde, Scylla, le géant Polyphème, *Monstrum horrendum, informe, ingens*. L'île s'élève en amphithéâtre, et présente à la vue des campagnes, des jardins, des coteaux charmants ornés de la plus brillante verdure; mais ce beau pays rappelle les Vêpres siciliennes.

(3) Michel signa cet aveu téméraire :

Les papas grecs signèrent avec lui.

Voici les opinions qui divisent l'Église grecque et l'Église latine : les Grecs rejettent le purgatoire, et le pain azime pour la communion, et communient sous les deux espèces. Ce qui fait surtout la grande difficulté, c'est que les Grecs ne veulent pas que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, mais seulement du Père, et l'Église latine veut qu'il procède et du Père et du Fils. Ce schisme date depuis Photius, dans le IX[e] siècle.

(4) Par où, dit-on, entrait le Saint-Esprit,
Pour lui dicter ce trop sublime écrit.

L'Église a admis l'*Apocalypse* parmi les livres canoniques; ce livre a été commenté par Bossuet et Newton dans leur vieillesse.

FIN DES NOTES DU CHANT SEPTIÈME.

CHANT HUITIÈME.

J'ARRIVE enfin et j'aborde au rivage
Où je tendais par maint et maint effort;
Bravant les mers, les écueils et l'orage.
Combien j'ai peur de naufrager au port!
Que bien pensait cet aigle de l'Attique
Si renommé, le sublime Platon,
Quand poliment, hors de sa République,
Il veut bannir les enfants d'Apollon!
Ah! sans cet art dangereux, inutile,
Qui m'a séduit dès ma jeune saison,
Et bien souvent m'a remué la bile,
J'aurais été chanoine, homme de loi,
Peut-être évêque, ou médecin du roi,
Ou directeur du tabac, du domaine,

Et possesseur de quelque beau château.
Je ne suis rien ; comme ce fou d'Athène,
Je vis obscur au fond de mon tonneau.
Mais, après tout, et qu'importe la place
Que l'on occupe en passant ici-bas ?
De la vertu suivons toujours la trace,
Et nous serons égaux aux potentats.

Le lendemain dès qu'un trait de lumière
Du preux Rudel eut frappé la paupière,
Sur le rivage il descendit d'abord,
Pour s'informer quel était ce navire
Qu'un vent heureux avait conduit au port.
Ce beau vaisseau se nommait *le Zéphire*,
Était Génois ; il avait sur son bord
Quinze croisés de France et d'Angleterre,
Beaux chevaliers qui d'un saint zèle épris,
Ivres de gloire et respirant la guerre,
Accouraient tous devant Ptolémaïs,
Que des chrétiens lors assiégeait l'armée.

Depuis deux ans, l'agile Renommée
Portait le bruit de ce siége sanglant,
Dans l'univers, de l'aurore au couchant.
Rudel, brûlant d'arriver en Syrie,
Et de cueillir auprès du saint Tombeau
Les beaux lauriers que Rome sanctifie,
Court demander une place au vaisseau,
L'obtient sans peine; et d'une ame attendrie,
Au papa grec va faire ses adieux;
Adieux touchants, ils pleurèrent tous deux.
Il embrassa la jeune et belle Hélène,
Qui lui promit, en retenant à peine
Ses tendres pleurs, que, tous les samedi,
Jour de la Vierge, au pied de son image,
Elle dirait deux rosaires pour lui.
Les adieux faits, il courut au rivage,
Sur le vaisseau monta légèrement.
Il fut reçu des croisés comme un frère,
Comme un ami chéri bien tendrement.
Chacun loua son noble caractère,

Et sa valeur, et ses rares talents.
Un seul d'entre eux, gardant un froid silence,
Semblait le voir avec indifférence;
Son air est noble, et ses traits sont charmants.
Rudel, trompé dans sa crédule attente,
De lui s'approche, et la main lui présente,
En le priant, avec un doux souris,
De le placer au rang de ses amis.
Lors ce jeune homme et se lève et l'embrasse;
Lui dit ensuite, avec beaucoup de grace:
« Soyez certain de ma tendre amitié,
Si vous daignez m'honorer de la vôtre;
Si dans ce jour vous avez oublié,
Un tort que j'eus, et qu'aurait eu tout autre,
Celui d'aimer un objet enchanteur,
Dont les attraits ont séduit votre cœur
Comme le mien; je suis l'époux d'Isaure.
—Vous, son époux! le vicomte Isidore?
—C'est moi-même; oui, veuillez me pardonner.
—Vous avez pu déja l'abandonner?

—Mon rang, mon nom, l'espoir des récompenses
Que Rome accorde aux enfants de la Croix ;
Philippe-Auguste, un de nos plus grands rois,
Abandonnant toutes les jouissances,
Paris, son trône, et traversant les mers,
Et pour son Dieu bravant des sorts divers ;
Voilà pourquoi, malgré ma foi jurée,
J'ai pu quitter une épouse adorée. »
Rudel, touché de sa noble candeur,
De ses vertus, lui dit : « Brave Isidore,
Beau chevalier, image de l'honneur,
Oui, désormais l'aimable époux d'Isaure
Sera mon frère et d'armes et de cœur. »
Et cependant sur le dos d'Amphitrite
La nef courait et sillonnait les flots ;
Délos fuyait, et la vue interdite
Ne voyait plus que le ciel et les eaux ;
Mais le Génois, commandant le *Zéphire*,
Que son négoce à Byzance appelait
Pour quelques jours, sagement dirigeait

Vers l'Hellespont sa course et son navire.
Quand il entra dans ce détroit fameux,
Rudel cria : « Salut, terre de gloire,
Où Grecs, Romains sous leurs drapeaux heureux
Ont si souvent appelé la victoire!
Cent fois salut, ô superbe Hellespont!
Qu'avec plaisir j'aborde ton rivage!
Je vois Xerxès, que ton aspect outrage,
Et dont l'orgueil veut joindre par un pont,
Pour les dompter, l'Europe avec l'Asie;
Voilà Sestos sur sa rive fleurie.
Je vois Héro, Léandre son amant,
Au sein des nuits s'embrasser tendrement.
O vous, enfants, amis de la nature,
Prêtez l'oreille à mes légers accents. »
Alors Rudel, d'une voix douce et pure,
Le cœur ému, chanta les vers suivants.

PREMIER COUPLET.

Héro, dans sa belle jeunesse,
Pour Léandre brûlait d'amour;

De Vénus elle était prêtresse,
Elle logeait dans une tour.
Sur le bord opposé, Léandre
Dans une cabane habitait,
Et d'un amour tout aussi tendre
Son jeune cœur se consumait.

DEUXIÈME COUPLET.

Héro, sitôt que la nuit sombre
Dans l'air étendait son rideau,
Pour dissiper, éclaircir l'ombre,
Sur la tour plaçait un flambeau;
Et Léandre alors à la nage
Passait la mer, bravait les flots;
L'amour l'attendait au rivage,
Pour couronner des feux si beaux.

TROISIÈME COUPLET.

Un soir que cette jeune amante,
Montée au sommet de la tour,
Attendait, l'ame impatiente,
De Léandre l'heureux retour,
Dieux! tout-à-coup l'orage gronde,
Les vents s'élancent furieux,
Ébranlent l'air, soulèvent l'onde,
Un voile épais noircit les cieux.

QUATRIÈME COUPLET.

Mais, sans crainte, plein de courage,
D'espoir et d'amour enflammé,
Déja Léandre est à la nage,
Pour aller voir l'objet aimé.
L'onde en fureur, pauvre Léandre !
S'élève et descend tour-à-tour.
Dieux paternels ! daignez l'entendre,
Il vous demande encore un jour !

CINQUIÈME COUPLET.

Héro, les yeux sur le rivage,
Au désespoir s'abandonnant,
Pleurait et conjurait l'orage,
Priait Vénus pour son amant.
Enfin au lever de l'aurore,
Sur le rivage elle descend ;
Un faible espoir lui reste encore;
Grands dieux ! quel terrible moment !

SIXIÈME COUPLET.

Un cadavre flottait sur l'onde,
Elle le voit avec terreur;
Une froide sueur l'inonde,
Tout son sang se glace d'horreur.

Mais elle a reconnu Léandre;
Elle se jette sur son corps
Et disparaît. Son ame tendre
Descend avec lui chez les morts.

Pendant ce chant, l'onde vive et rapide
Loin du canal emportait le vaisseau.
Alors aux yeux de ces jeunes Alcide
Se dessina le plus riche tableau.
Des deux côtés, et sur les deux rivages,
D'arbres chargés s'élevaient des coteaux;
Sur le penchant, des huttes, des villages,
Environnés de vignes et d'ormeaux,
Aux habitants prêtant leurs doux ombrages;
Plus bas des prés, où de nombreux troupeaux
Erraient, paissaient l'herbe tendre et fleurie.
On entendait l'amoureuse élégie,
Et des bergers les tendres chalumeaux,
Qui se mêlaient aux doux chants des oiseaux.
Le mont Ida bientôt frappa sa vue,
Son front altier semble atteindre la nue.

Quel souvenir attachant, immortel!
« Salut, cent fois, s'écrie encor Rudel,
Fameux héros qui fouliez cette terre,
Achille, Hector, fiers rivaux à la guerre;
Et toi, Troyen, favori de Cypris,
Qui sur ce mont lui décernas la pomme,
Fils de Priam, qui souvent sous le chaume
Chantas l'amour en gardant les brebis! »
Mais tout fuyait; le navire a des ailes;
Tout présentait tableaux, scènes nouvelles.
Le Savoyard qui descend de ses monts,
Chargé du poids de sa machine optique,
Fait, sous nos yeux, sur la toile magique
Passer ainsi montagnes et vallons,
Moïse, Adam, et sa femme coupable,
Princes et rois, et bien souvent le Diable,
Pour des bambins tableaux neufs et charmants.
Mais, après tout, qu'est notre histoire antique?
Celle du jour, pour nous, très-grands enfants?
Sinon, vraiment, la lanterne magique;

Où l'écrivain fait passer sous nos yeux
Rapidement mille marionnettes,
Et mille encor, princes, peuples, poètes,
Papes, guerriers et rois ambitieux.
Quand le vaisseau dans le port de Byzance
Eut abordé; brûlant d'impatience,
Tous les croisés descendirent soudain;
Tous voulaient voir cette reine du monde,
Cette cité qu'éleva Constantin,
Près de l'Euxin, sur sa rive féconde.
Mais Isidore et Rudel, tous les deux
Déja liés des plus aimables nœuds,
Cherchaient un gîte, un logement tranquille,
Dans un faubourg un peu loin de la ville.
Comme ils cherchaient, demandaient cet asile,
Un inconnu, vers le déclin des ans,
Mais grand, bien fait, peu flétri par le temps,
S'approche et dit : « Beaux croisés que j'honore,
Ainsi que vous, je suis noble et Français;
Venez chez moi, je n'ai point un palais,

Mais un toit simple aux rives du Bosphore. »
Ce qu'il leur dit en leur tendant la main;
Les deux amis acceptèrent soudain.
Le noble Edmont, c'est ainsi qu'on l'appelle,
Avec bonté leur disait en chemin :
« Beaux chevaliers, je bénis le destin
Qui vous conduit sur ce bord infidèle :
J'aime toujours ma patrie et mon roi;
Et tout Français doit penser comme moi;
Nous avançons, voici mon ermitage. »
Cette maison était sur le penchant
D'une colline, au milieu de l'ombrage
D'un beau verger, en face du rivage;
Vesper brillait; le jour était mourant,
Lorsqu'on entra dans ce logis charmant.
Soudain deux sœurs, aussi fraîches que Flore,
Enfants heureux de l'île de Naxos,
Dressaient la table, allumaient des flambeaux;
L'une apporta le poisson du Bosphore,
Des œufs de paon, le chevreuil de Mélos;

L'autre versa le nectar de Délos.
En devisant, Rudel à son cher hôte
A demandé quel vent, quel Argonaute,
Ou bien plutôt quel singulier destin,
L'a transporté sur les bords de l'Euxin?
«Qui ne le sait! tout mortel sur la terre,
Comme la paille ou la feuille légère
Est le jouet et des vents et des flots.
Mais sans délais, si cela peut vous plaire,
Je vous dirai mon histoire en deux mots.
J'ai vu le jour sur le bord de l'Isère;
Encore enfant, je devins orphelin,
Aux champs de Mars j'avais perdu mon père,
Et ma naissance a fait périr ma mère.
Ma tante Agnès, la baronne d'Orsin,
Pour m'élever m'emmena dans sa terre,
Ne m'apprit rien qu'à dire le rosaire,
A chanter Vêpre et tuer un lapin.
Le triste ennui consumait ma jeunesse,
Lorsque j'appris qu'un roi plein de sagesse,

Le roi Louis, mon digne souverain,
Avait reçu la Croix de Bernard même,
De cet abbé notre oracle suprême,
Et qu'il allait partir pour les Saints Lieux,
Avec la belle et tendre Éléonore,
Mille barons et vingt prélats encore.
Frappé du bruit de ce départ fameux,
Je vends mon bien, et d'une ame enflammée,
Près de Paris je vais joindre l'armée.
Elle partit au retour du printemps;
Le roi Louis marchait à notre tête,
Et les soldats, les chefs impatients,
Du monde entier embrassaient la conquête.
Mais bien souvent quand le ciel est serein,
A l'horizon se prépare l'orage.
Hélas! bientôt la misère, la faim,
Et la fatigue et la fièvre et la rage
Sur notre armée exercent leur ravage.
Nous arrivons ici pâles, défaits,
Et notre camp, jamais je ne l'oublie,

Était semblable à ces bois, à ces prés,
Qu'ont ravagés les autans et la pluie.
J'étais mourant; la fièvre et tous ses feux
Me dévoraient; à moi-même odieux,
Je périssais à la fleur de mon âge.
Le roi Louis, prince aussi bon que sage,
Me fit loger chez un Grec médecin,
Homme savant et surtout très-humain.
Après vingt jours d'un repos nécessaire,
Ce roi pieux traversa l'Hellespont,
Brûlant d'aller porter le feu, la guerre,
Chez l'ennemi de la religion.
Mais ce bon roi, malgré la prophétie
De saint Bernard, vit sa gloire flétrie,
Ses lis foulés aux pieds du Sarrasin.
Mais pour moi-même, un astre plus serein
Vint embellir mon heureuse existence.
Mon cher docteur cultivait en silence
Dans le secret la plus belle des fleurs;
C'était sa fille; une grace touchante,

Des yeux charmants lui gagnaient tous les cœurs.
Jeunes tous deux, ornés d'une ame aimante
Et d'un cœur pur, ensemble tout le jour,
Sans y songer, nous connûmes l'amour;
Mais égarés dans ce nouveau délire,
Nous nous aimions sans jamais nous le dire;
Et l'amitié nous prêtant sa couleur,
J'étais son frère, elle devint ma sœur.
Mais mon cher hôte, en sa philosophie,
Père prudent, sur nous avait les yeux.
Un jour voyant ma santé rétablie,
Lorsque l'aurore à peine ouvrait les cieux,
Il vint à moi, me demande et m'appelle;
Me dit : « Allons jouir de la fraîcheur,
Le ciel est pur, la matinée est belle. »
Et nous sortons; je le suis tout rêveur.
De son côté, lui marchait en silence;
Il parle enfin, me dit : « Entendons-nous :
Ma chère enfant, comment la trouvez-vous?
—Qui, moi? —Vous-même. —Aux attraits les plus doux,

Théis unit esprit, graces, décence.
— Elle vous plaît? — Elle plaît, je le crois,
A tout le monde. — Eh bien, je vous la donne.
—A moi, monsieur?—A vous-même en personne;
Vous êtes pauvre? — Oui; j'avais autrefois
Un vieux château, mon unique héritage;
Je l'ai vendu pour les frais du voyage;
Mais en chemin mon trésor s'est fondu.
J'ai pour tout bien mon cheval et mes armes.
— C'en est assez; moins d'or, plus de vertu;
Sur l'avenir soyez donc sans alarmes.»
De ce récit abrégeons la longueur;
Pendant douze ans j'ai rêvé le bonheur.
Mais des humains telle est la destinée,
Il faut payer une belle journée,
Par une vie au malheur condamnée.
J'ai vu périr, presque au même moment,
Mon cher docteur, ma femme, mon enfant.
Pourquoi venir un moment sur la terre?
Pour exister dans les pleurs, la misère.»

Rudel, qui veut l'égayer, le distraire,
L'interrompant, s'écrie: « Ouvrez les yeux,
O mes amis, c'est un bien que la vie!
Voyez le ciel, ce soleil radieux,
Ces jeunes fleurs, cette riche verdure,
Ce frais ruisseau roulant une onde pure,
Ces bois touffus, ces ombrages charmants.
Ce rossignol, ces oiseaux, peuple aimable,
Chantant l'amour, les charmes du printemps;
Voyez ces fruits, délices de la table,
Et ce nectar de Chypre et de Lesbos.
Ah! buvons-en, et noyons dans nos verres
Nos vains soucis, nos travaux, nos misères. »
Le troubadour soudain, après ces mots,
Prend un flacon et verse l'ambroisie;
Et chacun boit; le vin monte aux cerveaux.
Edmont lui-même, oubliant tous ses maux,
Convient qu'il est de beaux jours dans la vie,
Que le plaisir est un bienfait des dieux.
Bientôt après cette charmante orgie,

Le doux sommeil s'étendit sur leurs yeux.
Le lendemain, lorsque Phosphore aux cieux
Du dieu du jour annonçait la présence,
Edmont mena ses hôtes dans Byzance,
Pour voir ces murs bâtis par Constantin :
« Cet empereur, leur dit-il en chemin,
Ce grand fantôme, étonnant assemblage
De cruautés, de vertus, de courage,
Pour mériter un honneur immortel,
Fit élever Byzance sur un songe (1),
Soit vérité, soit peut-être mensonge. »
Edmont parlait encor lorsque Rudel (2)
S'écrie et dit : « Voilà Sainte-Sophie !
— Oui, dit Edmont, monument éternel
Que sur ces bords éleva le génie ;
Nous le devons au grand Justinien,
Monarque heureux, législateur habile,
Mais dur, jaloux, vieillard très-difficile,
Roi fanatique et barbare chrétien. »
Geoffroi Rudel contemplait, extatique,

L'immensité de cette basilique;
Il admirait ce dôme audacieux,
Vaste, étonnant, suspendu dans les cieux;
Il contemplait ces superbes colonnes
De marbres verts, blancs, noirs, rouges et jaunes
Qui s'élevaient, régnaient tout à l'entour.
«Ah! s'écria ce pieux troubadour,
Oui, c'est d'ici, de ce beau sanctuaire,
Que droit au ciel doit monter la prière!»
Ah! quel serait ton deuil, ton désespoir,
Sage Rudel, si tu pouvais prévoir
Qu'un jour viendrait que des Scythes sauvages,
Qu'en sa fureur l'enfer semble nourrir......
Heureusement que de sombres nuages (3)
A nos regards dérobent l'avenir.
Le preux Rudel et le jeune Isidore,
De plus en plus de ce beau temple épris,
Et regardaient et regardaient encore,
Alors qu'Edmont leur dit: « Mes chers amis,
Le temps nous presse, allons voir le Bosphore,

Nous promener sur ce canal fameux. »
Avec plaisir ils acceptent tous deux.
D'un pas léger ils courent au rivage ;
Un grand bateau paré d'un vert feuillage,
D'un beau tapis, au port les attendait.
Quatre rameurs, tous à la fleur de l'âge,
Vêtus de blanc, des fleurs sur leur bonnet,
Prennent la rame, et leur effort rapide
Les fait voler sur la plaine liquide.
Dieux! quels tableaux, quels sites enchanteurs!
Des deux côtés la féconde nature
A déployé ses plus riches couleurs;
Là, des coteaux couronnés de verdure,
Ici, des prés couverts de mille fleurs,
De beaux jardins, de jolis ermitages
Où le mystère, au lever d'un beau jour,
Mène souvent le plaisir et l'amour,
Et quelquefois les savants et les sages.
Mais quel spectacle amusant et nouveau
Charme Rudel et le jeune Isidore !

Deux cents dauphins entourent le bateau[4];
On les voyait nager, bondir sur l'eau
Et dans la mer se replonger encore,
Puis reparaître et jouer sur les flots,
Aux cris bruyants des joyeux matelots.
«Ah! dit Rudel, bien nourri de sa fable:
Vous vous trompez; ces énormes poissons [5]
Sont de la mer les antiques Tritons.»
Il ajouta, dans son délire aimable:
«C'est cette mer, c'est ce canal fameux
Que cent héros, guerriers ambitieux,
Castor, Pollux et le vaillant Alcide
Ont traversé pour aller en Colchide,
Du belier d'or conquérir la toison.»
Trop tôt Phébus termina la journée.
Les deux amis contents de leur tournée,
Le jour éteint, revinrent chez Edmont,
Espérant bien le lendemain encore
D'aller revoir les Tritons du Bosphore.
Mais le Génois, leur fidèle patron,

Leur fit savoir par son premier pilote
Qu'il partirait le lendemain sans faute
Pour la Syrie et pour Ptolémaïs.
Ce prompt départ fâcha les deux amis.
La nuit s'écoule. A la naissante aurore,
Le preux Rudel et le comte Isidore
Déja debout, à ce noble Français
Font leurs adieux avec bien des regrets,
En lui jurant une amitié sincère;
Cet aimable hôte, en leur sautant au cou,
Leur dit : « Un jour nous nous verrons, j'espère,
Aux bords du Styx, ou bien je ne sais où. »
Les adieux faits, ils le quittent bien vite,
Vont s'embarquer. Que la belle Amphitrite,
Le vieux Neptune et Pollux et Castor
Mènent la nef heureusement au port!
Ces dieux marins écoutent ma prière;
Et le vaisseau sur les flots aplanis (6)
En peu de jours vint à Ptolémaïs.
Ptolémaïs! cité puissante, altière,

Que défendait une épaisse barrière
De hauts remparts, de mainte et mainte tour.
On y voyait régner tout à l'entour
Un grand cordon de collines riantes,
Puis un vallon; fertile et beau pays,
Où le Bélus, entre des bords fleuris,
Promène en paix ses ondes transparentes.
Gui Lusignan, chargé d'ans et d'ennuis,
Par le soudan chassé de l'Idumée,
Devant ses murs commandait notre armée.
Geoffroi Rudel, ainsi que son ami,
Par ce bon roi fut très-bien accueilli.
Depuis vingt jours ce camp était tranquille.
Mais Saladin, guerrier, expert, habile,
Plein de valeur, prince grand, généreux,
Pendant la nuit, sous un ciel ténébreux,
Mena sans bruit son armée aguerrie
Pour attaquer les chrétiens endormis :
Ainsi qu'un loup qui vers la bergerie
Où dort en paix l'innocente brebis,

Marche à pas lents, prête l'oreille, épie,
Observe tout. Mais au lever du jour
L'air retentit du fracas du tambour,
Des sons du cor, des trompettes guerrières,
Des cris d'Allah! Saladin s'avançait
Rapidement. La garde des barrières,
Qui nuit et jour autour du camp veillait,
L'apercevant, l'annonce, crie aux armes!
A ces clameurs le soldat en alarmes
Quitte la tente et court sous ses drapeaux;
Tous les croisés deviennent des héros.
Chaque parti se bat avec furie;
Aux cris affreux des blessés, des mourants,
On voit dans l'air la colombe chérie
Et cent oiseaux s'envoler tout tremblants.
Les chevaliers de France et d'Ausonie,
Sous leur cuirasse et leur casque de fer,
Épouvantaient les soldats de l'Asie;
Et, croyant voir des monstres de l'enfer,
Tous ils fuyaient, et déja la victoire

Offre aux chrétiens les palmes de la gloire.
Mais Saladin, plus grand dans le danger,
Plus froid, plus ferme au milieu de l'orage,
Observe tout; et, semblable au berger
Dont le troupeau, frappé du cri sauvage
De quelque loup, se disperse et s'enfuit;
Le malheureux l'appelle et le poursuit,
Et le ramène enfin au pâturage:
Tel Saladin ramène ses soldats.
La pâle mort, le démon des combats
De tous côtés exercent leur furie;
Sur le gazon, sur la verte prairie,
Un sang impur déja coule à grands flots.
Dieu des Chrétiens, protége nos héros!
Gui Lusignan, courbé sous la vieillesse,
Veut résister, rappeler sa valeur;
Mais le soudan, riant de sa faiblesse,
L'attaque, frappe et lui perce le cœur.
Dieux! que de morts! ô terreur, ô surprise!
Quatre prélats, ornements de l'Église,

Quinze barons, deux fils de Lusignan
Sont égorgés par le fer musulman.
Le preux Rudel et le comte Isidore,
Dans le combat plus réunis encore,
Se signalaient, combattaient vaillamment,
Se soutenaient et veillaient l'un sur l'autre.
Tendre amitié, quel pouvoir est le vôtre!
Tels autrefois, deux amis, deux Thébains,
Soldats élus de la troupe sacrée,
Tous deux liés par une foi jurée,
Dans les combats unissaient leurs destins,
Et l'un pour l'autre offraient, donnaient leur vie.
Mais la victoire, hélas! abandonnait
Les étendards du Christ et de Marie.
Sans roi, sans chef, les Chrétiens reculaient,
Marchaient sans ordre, ou plutôt ils fuyaient.
Le preux Rudel, le jeune époux d'Isaure
Suivent la foule en combattant encore;
Mais le vicomte, en ce péril pressant,
Couvert de poudre et tout souillé de sang,

Se défendant avec force et courage,
Est entouré de quatre Sarrasins.
Il périssait ou tombait dans leurs mains,
Lorsque Rudel, ah! pour lui quelle image!
Voit son danger, et vole à son secours.
Comme un lion affamé de carnage,
Il les combat, il prodigue ses jours,
Frappe de mort un émir qui le presse;
Le reste alors s'enfuit avec vitesse.
Les deux vainqueurs, dans leur douce allégresse,
Versaient des pleurs, s'embrassaient tendrement;
Mais leur bonheur ne dura qu'un moment.
Rudel avait une grande blessure
Qu'il ignorait; il vit son sang jaillir
Et fuir son ame à travers son armure:
Le jeune comte avec lui va périr.
Heureusement des croisés arrivèrent,
Et dans le camp tous deux les emmenèrent
Sur leurs chevaux, et par un prompt secours,
Du beau Rudel conservèrent les jours.

Mais quel tableau, Dieu! quel spectacle horrible
Offrit la plaine à l'œil épouvanté,
Le lendemain de ce combat terrible!
Ici sur l'herbe un amas infecté
De mille morts; plus loin sous cet ombrage
Et sur des fleurs, des bras, des pieds, des mains
Coupés, sanglants; épouvantable image
De la fureur, des crimes des humains.
D'oiseaux de proie un immense nuage,
Corbeaux, vautours et vieux loups aguerris
Se repaissaient de ces tristes débris.
Mais un fléau bien plus terrible encore,
Un monstre affreux échappé des enfers,
Monstre affamé qui dans un jour dévore
Un peuple entier, empoisonne les airs;
Sœur de la mort, la hideuse famine,
Qui s'exhumait, sortant de son cercueil,
Couvrait le camp de larmes et de deuil.
Des cuirs, des peaux, des rats, quelque racine,
De notre armée étaient les aliments;

Le vieux guerrier, la jeunesse éperdue,
Tout souffre et meurt! Le camp n'offre à la vue
Que soldats morts, que cadavres vivants.
Arrêtons-nous; ma plume se refuse
A retracer ce tableau déchirant.
D'un voile noir, chaste sœur, ô ma Muse!
Couvre aujourd'hui ton front calme et riant.
Le jeune époux de la charmante Isaure,
Du preux Rudel le généreux rival,
Fut attaqué de ce fléau fatal;
Un noir poison, la fièvre le dévore;
Près de son lit le tendre troubadour
Le consolait, le veillait nuit et jour.....
Soins superflus! hélas! la destinée
Avait marqué sa dernière journée.
« Ah! s'écriait ce généreux guerrier,
Si je mourais au champ de la victoire,
Le front orné de quelque beau laurier;
Mais je péris et sans nom et sans gloire!
Mon cher Rudel, ô digne chevalier,

Je l'avouerai, je regrette la vie;
Un nom illustre, une femme chérie,
De la fortune, à la fleur de mes ans,
Ciel! tout m'échappe!» Après quelques moments
Il se soulève, et dit qu'il veut écrire.
Il écrivit, le billet cacheta,
Puis aussitôt à Rudel le donna,
En lui disant, avec un doux sourire:
«Il est pour vous; mais vous ne l'ouvrirez
Qu'après ma mort. J'y compte. Vous pleurez!
Mon cher Rudel, consolez-vous, de grace!
Je meurs tranquille: au Ciel je me soumets;
Mon œil se trouble; hélas! le jour s'efface.
Où suis-je, où vais-je? Adieu, c'est pour jamais!»
Ensuite, après une longue agonie,
Il expira. Rudel, presque sans vie,
Resta deux jours sans toucher le billet;
Il l'ouvre enfin. Trop aimable Isidore,
Ame sensible! A son épouse Isaure
Ce dernier mot, cet écrit s'adressait:

«Je vais mourir, doux objet que j'adore,
«O digne épouse ! et meurs avec regret ;
«Pour toi, par toi, je chérissais la vie ;
«Mais en mourant, je veux, ma chère amie,
«Et ton bonheur et celui d'un ami :
«Donne à Rudel, jadis de toi chéri,
«Ton cœur, ta main, c'est moi qui t'en supplie!
«Mais souviens-toi, jusqu'au dernier moment,
«Du jeune époux qui meurt en t'adorant.»
Tendre Rudel, quelle fut ta surprise,
Et de ton cœur le trouble intéressant,
Lorsque tu lus ce billet étonnant ?
Oui, tu pleuras ; mais parle avec franchise,
Un peu de joie, un espoir de bonheur
Vint se mêler à ta juste douleur.
Dans ce moment, Philippe, roi de France,
Et ce fameux Richard, roi d'Albion,
Tous deux grands rois, rivaux d'ambition,
Rivaux d'états, de gloire et de vaillance,
Chassant du port les vaisseaux ennemis,

Ont débarqué devant Ptolémaïs.
Pour conserver toute sa renommée,
Rudel, fidèle au devoir, à l'honneur,
Ne voulut point abandonner l'armée,
Qu'il n'eût pu voir sur la ville enflammée
Briller la croix et les lis du vainqueur.
Après un an de combats, de carnage,
De trente assauts et de traits de courage,
Ptolémaïs, couverte d'un long deuil,
Vit s'écrouler ses murs et son orgueil.
Dès que Rudel vit briller dans la ville,
Avec nos lis, la croix de l'Évangile,
Il s'embarqua, glorieux, plein d'ardeur,
Pour le beau port où jadis Madeleine
Vint aborder avec Marthe sa sœur.
Rudel voguant sur la liquide plaine,
Du vif Borée accusait la lenteur;
Et pour hâter le jour de son bonheur,
Il eût donné trente jours de sa vie.
Pauvres humains! telle est votre folie,

Sur l'avenir appuyant votre espoir,
Dès le matin vous désirez le soir.
Mais le vaisseau sur la mer d'Ionie
Voguant, léger comme un jeune Triton,
Rasa bientôt les bords de la patrie
Et d'Archimède et du sage Hiéron.
Mais quel spectacle! et dans l'air quel orage
Frappe de crainte et d'admiration,
Les passagers, Rudel, tout l'équipage!
Des tourbillons de pierres et de feux
Avec fracas s'élancent dans les cieux;
De ce beau ciel la voûte est enflammée,
L'île n'offrait que cendres et fumée;
Le matelot s'écriait que l'enfer
Se déchaînait et s'élançait dans l'air.
Rudel, trouvant cette scène admirable,
Riait tout bas, et leur disait gaîment:
«Dessous l'Etna, sous ce mont redoutable (7),
Est un énorme et farouche géant;
Quand il se tourne, ou s'agite, ou respire,

La terre tremble, et sa bouche vomit
Ces feux qu'on croit sortir du sombre empire. »
Mais le vent souffle et le navire fuit,
Aborde, au mois où la vigne mûrit,
Dans le beau port de l'antique Phocée.
Point n'y resta; son unique pensée
Est de partir soudain pour Tarascon,
Et d'aller voir la charmante Isabelle,
La consulter, ainsi que Mauléon,
Sur son hymen, sa conduite nouvelle.
Il fut reçu de ce couple fidèle
Ainsi qu'un frère, un fils de la maison.
Après avoir donné des pleurs encore
Au triste sort du charmant Isidore,
Rudel pria Mauléon instamment
D'aller porter à cette belle Isaure,
De son époux l'écrit noble et touchant;
Ce qu'il promit. Au lever de l'aurore,
Le lendemain sans délais il partit.
Isaure était au château de son père,

Et Mauléon, de sa jument légère
Hâtant le pas, arrive avant la nuit;
Dans ce château s'annonce, s'introduit,
Donne sa lettre à la veuve Isidore.
Elle la lit avec attention,
Rêve un moment, puis dit à Mauléon :
« Je ne puis pas le recevoir encore,
Laissons au temps sécher les pleurs d'Isaure;
Un jour viendra, peut-être plus heureux:
Vous lui direz que je le félicite
De son retour, surtout de son mérite,
De sa valeur, de ses faits glorieux. »
Après ces mots, Mauléon la salue,
S'éloigne et part. Rudel, d'une ame émue,
Impatient, attendait son retour.
Mais la réponse et le délai d'Isaure,
Blessa son cœur, attrista son amour
Très-vivement; et plus épris encore,
Il veut demain, dès le jour renaissant,
Aller lui-même implorer la comtesse.

Il dit, se lève, et la cloche appelant
Tout le bon peuple à la première messe,
Il va l'entendre et prier le Seigneur
De l'exaucer, de hâter son bonheur,
Et de fléchir le cœur de sa maîtresse.
Ensuite il part plein d'ardeur et d'espoir.
Toujours trottant, il arrive le soir
Près du château d'Isaure, heureux asile;
Il attendait, caché sous des ormeaux,
Que le sommeil répandît ses pavots,
L'oubli des soins, sur la terre tranquille;
Alors il va chanter sous le balcon
Les vers suivants, retrouvés, nous dit-on,
Dans un couvent des moines de Salon.

PREMIER COUPLET.

Doux sommeil, couvre de tes ailes
L'aimable objet de mon amour;
Songes riants, songes fidèles,
Venez près d'elle tour à tour.

Songes, offrez-lui mon image,
A ses genoux présentez-moi ;
Amour, parle-lui mon langage,
Dis-lui : Je ne vis que pour toi.

DEUXIÈME COUPLET.

En combattant dans la Syrie,
Près d'un grand prince et pour mon Dieu,
Isaure fut toujours chérie,
Mon cœur brûla du même feu.
Assez long-temps dans la souffrance
J'ai vu couler mes plus beaux ans.
Ouvre ton cœur à l'indulgence
Et prends pitié de mes tourments.

TROISIÈME COUPLET.

Un doux baiser dans un bocage
Me fut donné, tu le sais bien ;
Ce doux baiser était le gage
De ton amour, je m'en souvien.
Daigne embellir ma destinée ;
L'amour, les anges sont pour nous;
Viens à l'autel de l'hyménée,
De fleurs couronner ton époux.

Dans ce moment on ouvre une fenêtre:
Un billet tombe aux pieds du troubadour:
Il le saisit, et sous un toit champêtre
Il va le lire aux premiers traits du jour:
«Je me rendrai chez l'aimable Isabelle,
«A Tarascon, le jour de Saint-Michel.
«Avec plaisir mon cœur voit que Rudel,
«Comme à la gloire, à l'amour est fidèle.»
Brave Rudel, dis, quel fut ton bonheur,
Lorsque tu lus cette lettre d'Isaure?
Il la baisa trois fois, trois fois encore,
Et puis la mit, l'appliqua sur son cœur.
Au jour marqué, la comtesse Isidore,
L'après-dînée, entra dans Tarascon.
Dieu! quel éclat! c'était la jeune Aurore,
Sous un ciel pur montant sur l'horizon;
Jamais Rudel ne la vit aussi belle.
L'aimable Isaure admirait à son tour
L'air martial, cette vive prunelle,
Ce teint bruni du vaillant troubadour.

L'hymen se fit avec magnificence :
Festins et bals, tambourins, violon,
Chanteurs, jongleurs, enfants de la Provence,
Nobles, bourgeois, enfin tout Tarascon,
Peuple joyeux, assistaient à la fête.
L'heureux Rudel, ravi de sa conquête,
Baisait sa main, la dévorait des yeux,
Et l'embrassait, et rendait grace aux cieux
De son bonheur. O touchant hyménée!
Que tes liens sont doux, délicieux,
Lorsque ta main et pure, et fortunée,
Au nom d'un Dieu sur l'autel descendu,
Avec l'amour couronne la vertu!

La lyre en main, sur les bords du Permesse,
J'osais encor dérober quelques fleurs;
Par des chansons j'égayais ma vieillesse:
Mes cheveux blancs étonnaient les neufs Sœurs,
Qui souriaient en voyant ma faiblesse
Solliciter leurs piquantes faveurs.

Pendant ce temps le sauveur de la France,
Louis régnait, et ses savantes mains
De ses états soutenaient la balance,
Et les Français, ravis de leurs destins,
Le comparaient à l'un des Antonins.
Un fils de France, alors au bord du Tage,
Accompagné de ses fiers bataillons,
Du grand Condé répétait les leçons,
Guerrier savant, tranquille avec courage,
Sur les remparts de la rébellion,
D'un roi trahi relevait la bannière;
Nouvel Hercule, en son affreux repaire
Faisait rentrer le monstre Géryon,
Et tous les jours marchait à la victoire,
Le front orné des palmes de la gloire.
Mais quel revers! quel deuil! quel désespoir
Troublent le monde! O vous, d'un crêpe noir,
Muses, couvrez vos fronts et vos bocages!
Louis n'est plus, le modèle des sages!
Pleurez, Français, oui, pleurez avec moi;

Nous perdons tous un bon père, un grand roi!
Mais tout-à-coup quelle étoile nouvelle
S'élève au ciel, brille à mes yeux surpris?
Rassurez-vous, Français, enfants chéris,
Je vois Titus de mémoire immortelle
Qui vient, descend des célestes lambris;
Il vient s'asseoir sur le trône des lis,
Régner sur vous, père tendre et fidèle,
Sous le beau nom, les traits de Charles-Dix.



NOTES

DU HUITIÈME CHANT.

(1) Fit élever Byzance sur un songe,
Soit vérité, soit peut-être mensonge.

Plusieurs écrivains ont donné un détail intéressant de la vision que Constantin eut pendant son sommeil, dans l'enceinte de Byzance. Le génie tutélaire de la ville, sous la figure d'une vieille matrone affaissée par le poids de l'âge et des infirmités, fut tout à coup changé en une jeune fille fraîche et brillante, que l'empereur revêtit lui-même des ornements de la dignité impériale. Le monarque s'éveilla, interpréta le songe mystérieux, et obéit sans hésiter à la volonté du ciel.

(2) Edmont parlait encor lorsque Rudel
S'écrie, et dit : « Voilà Sainte-Sophie ! »

Sainte-Sophie, qui signifie sagesse de Dieu, fut brûlée dans une révolte, sous le règne de Justinien, qui la fit réédifier à cette occasion telle qu'on la voit aujourd'hui, sous la direction d'Anthémaïs et d'Isidore, deux fameux architectes. Elle domine toute la ville; sa coupole est d'une hauteur et d'une largeur prodigieuses; elle a été construite sur quatre arceaux soutenus par des colonnes de marbre.

Les architectes italiens ont pris modèle sur le dôme de Sainte-Sophie pour ceux qu'ils ont fait construire, comme les Turcs l'ont imité dans les dômes de leurs mosquées. Tout autour règnent, dans le haut, de vastes galeries soutenues par deux rangs de colonnes du plus beau marbre où brille le vert antique. Le pavé, les balustrades sont aussi de marbre.

(3) Heureusement que de sombres nuages
A nos regards dérobent l'avenir.

Ce fut en 1453 que Mahomet II entra à cheval dans Sainte-Sophie; il monta sur l'autel, fit sa prière et dédia ce temple à son prophète. Le sanctuaire fut renversé, le Coran placé dans le *maharab*: la tribune

du sultan remplaça celle de l'empereur, et le siége du muphti succéda à celui du patriarche.

(4) Deux cents dauphins entourent le bateau.

On rapporte qu'à Chalcis un jeune berger, qui portait ce nom, jouait de la lyre avec une telle perfection, qu'un dauphin, attiré par l'harmonie de ses sons, ne manquait jamais d'approcher du rivage et d'élever sa tête au-dessus des eaux pour l'entendre. Charandal, ennemi de Chalcis, ou jaloux de son talent, tendit des embûches au dauphin, et le tua. Chalcis lui érigea une magnifique sépulture, à laquelle il donna le nom de son poisson chéri, et celui du meurtrier. Chalcis est sur le bord du Bosphore.

(5) . . . . .Ces énormes poissons
Sont de la mer les antiques Tritons.

Bien des gens ont cru à l'existence des tritons. Pline le Naturaliste assure que l'on a vu à Lisbonne, sous le règne de Claude, un jeune triton qui sonnait de la trompette marine: nombre d'auteurs affirment aussi que l'on a vu des tritons et des sirènes en Asie et en Afrique. Le savant Pausanias dit en avoir vu un de ses propres yeux. Un Normand, J. B. Fulgose, rapporte que, sous le pontificat d'Eugène IV, on vit

un triton sortir de la mer et enlever un enfant: il était semblable aux autres hommes, excepté qu'il avait deux cornes au front, deux petites ailes aux épaules, et des nageoires aux pieds. Le jésuite Henriquez dit avoir vu, en Amérique, neuf jolies tritonnes, prises d'un coup de filet.

(6) Et le vaisseau sur les flots aplanis
En peu de jours vint à Ptolémaïs.

Ptolémaïs, prise et reprise souvent par les Croisés et les Sarrasins, qui changèrent ce nom en celui de Saint-Jean-d'Acre. Bonaparte l'assiégea en 1799; mais la résistance fut si vive, qu'il fut obligé de se retirer.

(7) Dessous l'Etna, sous ce mont redoutable
Est un énorme et farouche géant.

Encelade était, selon la fable, un des plus redoutables géants qui firent la guerre à Jupiter, dont la foudre les précipita dans l'Etna. C'est, disent les poëtes, l'haleine embrasée d'Encelade qui exhale les feux de ce volcan; c'est lorsqu'il essaie de se retourner, qu'il fait trembler la Sicile, et qu'une épaisse fumée obscurcit l'air d'alentour. C'est dans

l'Etna qu'Empédocle, dont Lucrèce a dit : *Vix humana videtur stirpe creatus*, eut la folie de se précipiter, s'il faut en croire Lucien.

FIN DES NOTES DU HUITIÈME ET DERNIER CHANT.

